

Images et réalités du behaviorisme

Jean Bélanger

Volume 5, numéro 1, avril 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/203085ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/203085ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, J. (1978). Images et réalités du behaviorisme. *Philosophiques*, 5(1), 3-110. <https://doi.org/10.7202/203085ar>

IMAGES ET RÉALITÉS DU BEHAVIORISME*

par Jean Bélanger

1. LA NOTION DE BEHAVIORISME

1.1 *Ambiguïté de la notion*

1.1.1 Qu'est-ce que le behaviorisme ? À cette question beaucoup donnent des réponses différentes, pas nécessairement fausses (quoique parfois elles le soient), mais néanmoins différentes. Cette ambiguïté quant à sa nature est due à plusieurs facteurs.

D'abord, il y a diverses positions, associées à divers théoriciens. Aucun de ces derniers n'a été vraiment le « créateur » du behaviorisme, comme Freud pour la psychanalyse. En fait, dès les débuts du mouvement, il y a eu plusieurs candidats au titre du « premier behavioriste » (Watson, Meyer, Weiss, Pieron¹, etc.) ; et cette diversité a été constante depuis. Il est facile de comprendre qu'on ait qualifié le behaviorisme de « position la plus subjective de la psychologie », puisqu'elle varie selon le théoricien².

Cette ambiguïté de la notion de « behaviorisme » tient aussi à la fausse représentation qui en a été faite, et cela parfois par les behavioristes eux-mêmes. De plus on a souvent eu tendance à l'identifier à sa version américaine, plus particulièrement aux théories de l'apprentissage de Watson, Hull, Guthrie ou Skinner³, ou encore à certaines caractéristiques supposées de ces théories (*v.g.* associationnisme, empirisme, environnementalisme, etc.).

* Ce texte est le dernier des Actes du colloque organisé par la Société de Philosophie du Québec sur le thème « Philosophie et Psychologie », et dont nous avons présenté la première partie dans le numéro d'octobre 1977. (Note de la Rédaction.)

1. Voir FRAISSE (1970) ; LITTMAN (1971) ; ESPER (1968). Pour une liste des variétés, voir ROBACK (1964), p. 535-538, et SULLIVAN (1973).
2. VEXLIARD (1968), p. 171.
3. On oublie alors que beaucoup de behavioristes ne sont pas américains, ne travaillent pas en apprentissage ou avec des animaux.

Une dernière source d'ambiguïté réside dans l'existence de positions qui sont proches du behaviorisme sans être pour autant behavioristes. En psychologie, c'est le cas du fonctionnalisme. En philosophie, on a souvent confondu des philosophies « behavioristes » (*v.g.* Ryle, Wittgenstein, etc.) avec la psychologie behavioriste. Enfin, divers théoriciens (Calkins, Reisser) se sont qualifiés de behavioristes alors qu'ils ne l'étaient pas et qu'ils n'ont été reconnus comme tels par personne d'autre.

1.1.2 Pourtant les psychologues s'entendent relativement bien à identifier une théorie ou un théoricien comme behavioriste ou non, même s'ils ne sont pas toujours capables de préciser ses caractéristiques essentielles.

Dans la première partie de ce texte, nous allons tenter de définir ces caractéristiques essentielles (nécessaires et suffisantes). Leur emploi devrait nous permettre de qualifier de behavioristes tous ceux qui sont reconnus comme tels par la communauté des psychologues, behavioristes ou non. Mais ces mêmes caractéristiques devraient exclure tout psychologue non reconnu (par lui-même ou par d'autres) comme tel. Enfin, les caractéristiques devraient nous permettre de comprendre pourquoi les behavioristes peuvent adopter des positions si variées ou même contradictoires.

Dans une deuxième partie, nous verrons comment divers behavioristes ont envisagé l'explication du comportement et quelles positions ils ont adoptées face à la notion de concepts ou d'entités théoriques.

Le behaviorisme a été souvent associé ou même identifié, à tort ou à raison, avec diverses positions ou doctrines philosophiques. La troisième partie de ce texte présentera donc un résumé de ses relations avec la philosophie.

Enfin, dans une quatrième et dernière section, nous analyserons quelques-unes des critiques qu'on lui a adressées, celles qui lui attribuent une incohérence ou une insuffisance théorique fondamentale.

1.2 ÉNONCÉ DE LA POSITION BEHAVIORISTE

1.2.1 *Objet, but, méthode et thèse*

1.2.1.1 On peut caractériser les behavioristes en disant qu'ils acceptent de façon explicite ou implicite quatre énoncés définissant

l'objet, le but, la méthode de leur psychologie et formulant une thèse sur la nature des phénomènes impliqués dans l'explication du comportement. Pour être behavioriste, il est nécessaire et suffisant d'accepter ces quatre énoncés⁴. Leur rejet, total ou partiel, suffit pour qu'une position théorique ne soit pas behavioriste.

Nous allons maintenant présenter rapidement ces quatre énoncés, puis nous en ferons une analyse plus détaillée.

objet : l'objet d'étude de la psychologie behavioriste est le comportement, animal et humain.

but : son but est de décrire, prédire et manipuler (« to control ») ce comportement.

méthode : sa méthodologie n'est pas spéciale, mais est celle de toutes les sciences de la nature, physiques ou biologiques.

thèse : pour expliquer le comportement, une théorie behavioriste ne s'appuie que sur trois catégories de phénomènes : la situation, la réponse et l'organisme.

Nous allons maintenant analyser plus en détail ces énoncés.

1.2.1.2 *Objet* : Le premier énoncé affirme que son objet d'étude est le comportement animal et humain. Nous n'allons pas chercher tout de suite à préciser la notion behavioriste de comportement. Nous allons plutôt tenter ici de montrer comment cet objet empêche d'appliquer le qualificatif de « behavioriste » à d'autres positions. Il est évident que toutes les psychologies mentalistes traditionnelles sont non behavioristes. Leur objet n'est pas le comportement, mais l'esprit ou la conscience pour James, Wundt ou Titchener, ou encore l'expérience vécue pour les phénoménolo-

4. Le lecteur ne sera peut-être pas convaincu de la justesse de ces affirmations. Une analyse historique et critique de la position des divers behavioristes en démontrerait aisément la validité. Malheureusement cette analyse, qui dépasse, et de loin, les limites de cet article, n'a jamais été faite. C'est là une curiosité de l'historiographie de la psychologie. TILQUIN (1950) semble être le seul à l'avoir tentée. Son ouvrage, d'excellente qualité et sans équivalent en langue anglaise, souffre toutefois de deux défauts : d'abord, il date ; ensuite, il constitue une vision extérieure du mouvement, faite par un philosophe et dans un cadre d'interprétation philosophique. Ce n'est pas que l'auteur ne soit pas sympathique au behaviorisme, qu'il le comprenne mal ou qu'il ait tort de l'interpréter dans un cadre philosophique. Mais le behaviorisme n'est pas fondamentalement une philosophie. C'est la création de psychologues, création qui se comprend d'abord dans le cadre de leurs travaux et recherches quotidiens.

gues. Il existe d'autres psychologies, qui ne sont pas mentalistes au sens traditionnel du mot et qui étudient le comportement. Mais dans ces dernières psychologies, *v.g.* cognitivistes ou psychodynamiques, le comportement n'est qu'un indice, un symptôme ; il n'est pas vraiment l'objet de ces psychologies, mais un moyen (parfois le seul) de connaître la nature des structures ou processus derrière le comportement. Ainsi, Chomsky considère le comportement comme peu intéressant en lui-même. Mais pour le behavioriste, le comportement est un objet d'étude en soi, il est étudié pour lui-même. Le postulat de processus ou structure « interne » ou théorique n'est au plus qu'un moyen de comprendre le comportement, et la valeur de ce postulat ne doit être évaluée qu'ainsi⁵.

1.2.1.3 *But* : Pour les psychologues behavioristes, le but de leur psychologie est de décrire, prédire et contrôler le comportement. Explorons la signification de ces termes en notant, pour l'instant, que la notion d'explication ne se trouve pas directement dans l'énoncé.

La nécessité de description du comportement est souvent implicite mais réelle. Dans le processus de définition behaviorale d'objectifs pédagogiques ou dans l'évaluation behaviorale en thérapie, la description du comportement prend une grande importance. En laboratoire la description est moins importante, puisque souvent le comportement étudié est défini *a priori* (malgré les risques que cela comporte).

Ce qui caractérise aussi le behaviorisme, par rapport aux psychologies mentalistes qui lui sont immédiatement antérieures, c'est son insistance à considérer la psychologie comme une science pratique, appliquée, concrète, faite de prédiction et de manipulation. En cela il s'oppose au structuralisme de Wundt et Titchener. Les behavioristes ne sont certes plus les seuls à vouloir faire une psychologie pratique. C'est une caractéristique de toute la psychologie américaine ; Wundt lui-même, d'ailleurs, l'appelait « ganz amerikanisch ». Le fonctionnalisme qui précède et prépare l'arrivée du behaviorisme se veut aussi une psychologie appliquée, pratique, comme la plupart des positions psychologiques d'aujourd'hui. Il peut donc paraître que cet énoncé n'est pas propre et exclusif au behaviorisme. En fait, il est même concevable logiquement d'en-

5. Voir : LE NY, J.F. (1969), qui, quoique non behavioriste, offre un point de vue similaire sur le caractère « a posteriori des activités centrales ».

visager une psychologie behavioriste qui n'aurait aucune préoccupation pratique, qui se verrait comme une science pure.

Mais l'énoncé est justifié en pratique par deux types de considérations. D'abord, la plupart des grands behavioristes ont consacré une partie de leur carrière à des travaux à portée pratique. C'est le cas de Watson, Piéron, Broadbent, Skinner, etc. Et le behavioriste a souvent eu des prétentions révolutionnaires ou utopiques. Le behavioriste n'est pas généralement un contemplatif, il est un « doer ». La deuxième considération consiste en ce que les autres psychologies, même les plus pratiques ou appliquées, ne cherchent pas directement à prédire ou à contrôler le comportement mais à prédire, changer ou expliquer des états, structures ou processus autres que comportementaux mais régissant les comportements. Elles peuvent souvent considérer la prédiction ou le contrôle du comportement comme illusoires et impossibles (pensons aux critiques adressées à la démarche de définition behaviorale des objectifs pédagogiques, à la distinction de Chomsky entre performance et compétence, au recours à l'argument de la liberté humaine en psychologie humaniste) ; dangereux (pensons à l'argument de substitution de symptôme employé par certains psychanalystes) ; ou immoraux et antidémocratiques (ce qui est une critique courante aujourd'hui). Ainsi, il apparaît probablement justifié de conserver l'énoncé du but de la psychologie behavioriste comme nécessaire à la définition de cette dernière.

1.2.1.4 *Méthode* : Un énoncé courant chez les behavioristes est que la méthode (ou les méthodes) de leur psychologie est scientifique. Cet énoncé peut paraître étonnant, sinon insultant pour d'autres psychologues dont les méthodes sont aussi scientifiques⁶ (et même plus scientifiques, selon des gens comme Chomsky ou Koestler).

Mais pour comprendre la « raison » de l'énoncé, il faut le situer par rapport à deux autres types d'affirmations. Le premier type d'affirmation, typique de certaines psychologies mentalistes, est celui de Wundt pour qui la psychologie est une science « immédiate » par rapport à la physique ou à la chimie qui sont des

6. Nous ne nous attarderons pas sur la définition du mot « scientifique ». Une définition satisfaisante paraît difficile, sinon impossible. Et le mot, comme qualificatif, est plus souvent employé pour indiquer l'approbation ou le blâme, ou donner un prestige social. D'ailleurs, la définition du mot n'est pas nécessaire dans le contexte de cet article.

sciences « médiates ». Dans cette optique, le psychologue atteint directement l'objet de son étude, l'esprit, tandis que le physicien n'a pas de contact direct, immédiat avec les entités matérielles, puisqu'il doit passer par l'intermédiaire de ses sens et que ceux-ci peuvent le tromper. Ce genre d'affirmation⁷ est donc caractéristique d'un certain type de psychologie mentaliste. Il se retrouve aussi sous une autre forme chez les phénoménologues. Le deuxième type d'affirmation est celui de certains spécialistes des sciences « humaines » ou « sociales », qui disent que pour étudier l'homme il faut nécessairement employer une méthode reposant sur l'introspection, l'empathie, l'intuition ou le jugement clinique.

Quand le psychologue behavioriste affirme que sa méthode est scientifique, ce sont ces deux affirmations qu'il rejette. Dans l'étude du comportement, le psychologue n'a pas, selon le behavioriste, d'avantages ou de pouvoirs inaccessibles par définition au physicien, au chimiste ou au biologiste. Il n'y a pas deux types de méthode scientifique, celle des sciences de la nature et celle des sciences du comportement. C'est en partie pourquoi le behavioriste rejette l'introspection, l'intuition ou l'empathie comme méthode de vérification ou de preuve. Non pas tant parce que l'introspection, l'intuition ou l'empathie n'existeraient pas ou ne pourraient pas, à tort ou à raison, nous amener à considérer certaines propositions comme « vraies » ; mais parce que le rationnel sous-tendant ces supposées méthodes ne correspond pas au rationnel behavioriste. Si l'esprit ou les processus mentaux existent, et existent tels qu'on les comprend traditionnellement, il n'y a pas de doute que l'emploi de ces méthodes est justifié, qu'elles sont nécessaires et spécifiques à une psychologie mentaliste. Elles s'accordent avec l'objet et la thèse mentaliste. Mais le rationnel de ces méthodes ne s'accorde pas avec la position behavioriste.

La caractéristique de la méthodologie behavioriste n'est pas tant d'être scientifique que d'affirmer qu'il n'existe pas de méthodes qui soient à la fois exclusives et nécessaires à la psychologie. Non pas que le psychologue, behavioriste ou non, n'emploie pas

7. « When we are trying to understand the mental processes of a child or a dog or an insect as shown by conduct, an action, the outward signs of mental processes . . . we must always find back upon experimental introspection . . . Experimental introspection is thus our one reliable method of knowing ourselves ; it is the sole gateway to psychology. »

E. B. TITCHENER (1914), *A Primer of Psychology*, Mac Millan, p. 32.

« Introspective observation is what we have to rely on first, foremost and always. »
W. JAMES (1890), *Principles of Psychology*, vol. 1, p. 185.

des techniques spéciales, qui lui sont propres et qu'on ne retrouve pas dans d'autres sciences comme la physique ou la biologie. Car il dispose de telles techniques ou méthodes, *v.g.* la psychométrie. Mais la psychologie behavioriste n'a pas une *méthode qui lui est unique* (*v.g.* l'introspection) *à cause de la spécificité de son objet*, ET qui lui est nécessaire parce qu'elle *définit la psychologie* et que, *sans elle, la psychologie devient impossible*.

C'est cette conjonction de spécificité et de nécessité essentielle qui caractérise la méthodologie de certaines psychologies non behavioristes, *v.g.* l'introspection pour Wundt⁸ et Titchener, l'ana-

8. BLUMENTHAL (1977) conteste cette description de la position de Wundt. Selon Blumenthal, la psychologie faite par Wundt ne repose pas sur l'introspection, mais sur une méthodologie behaviorale (mais voir MISCHEL, 1969a).

Cette affirmation de Blumenthal, (qu'elle soit juste ou fausse, peu importe), montre comment il est dangereux d'interpréter un auteur. Les particularités de langage, la culture intellectuelle et scientifique de l'époque, les controverses auxquelles il a pu prendre part, son évolution historique, tous ces facteurs se combinent pour donner à son oeuvre un cachet qu'une autre époque, d'autres rivaux pourraient changer sans peut-être influencer certaines positions.

Ainsi quand Watson s'oppose à l'importance de l'instinct, cela semble bien plus parce que son époque en abuse (et mésuse) que parce que, comme behavioriste, il refuse tout déterminisme génétique. En effet, dans son premier livre *Behavior, an introduction to comparative psychology* (1914), il consacre deux chapitres aux instincts (qu'il accepte) et traite (très brièvement) du conditionnement, comme d'une technique mineure. Toutefois dans un article publié en 1916, il propose cette même « technique » comme la technique favorite. Mais alors Watson semble s'être pris au piège de la « critique constructive ». Si on rejette l'introspection et l'esprit, que peut-on offrir à leur place, par quelle méthode peut-on étudier le fonctionnement psychologique des sujets, et quelle explication va-t-on donner à la place de l'esprit ? Alors Watson semble répondre : « le conditionnement ». Et cela plutôt que d'accepter que l'existence de la psychologie ne suppose pas l'existence d'une méthode particulière et de reconnaître qu'il n'a pas encore une explication adéquate. Le polémiste et propagandiste en Watson va répondre à la place du scientifique ; et sa réponse, *ad hoc*, « arbitraire », faite sous l'inspiration du moment, va colorer de façon définitive l'interprétation que l'on fera ultérieurement du behaviorisme. Ce choix de Watson n'est pas pourtant l'effet du hasard. Car au moment où Watson cherche à préciser le contenu théorique du behaviorisme, la seule théorie apparemment compatible est la position pavlovienne. (Watson refuse la théorie de Thorndike parce que, selon lui, elle est mentaliste : elle emploie les concepts de satisfaction et d'insatisfaction (« satisfying or annoying states of affairs »). La position d'un théoricien ne constitue pas nécessairement un tout (au sens gestaltiste) mais est plutôt souvent une série d'éléments juxtaposés, la présence d'un élément pouvant être explicable par des facteurs situationnels spécifiques qui ont peu ou pas de lien avec les facteurs expliquant la présence d'autres éléments.

Dans une position comme le behaviorisme, qui ne trace qu'un cadre, ce qui est mis dans le cadre peut donc varier beaucoup et être dû à d'autres facteurs que le behaviorisme de l'auteur. Ainsi Tilquin parle du polymorphisme watsonien. En étudiant un auteur, on court donc le risque de préjuger de la nature de sa théorie, et de la nature du behaviorisme. Un moyen de diminuer ce risque consiste à comparer les auteurs ou théoriciens, surtout ceux qui sont exposés à différents environnements intellectuels. Les behavioristes américains, ceux qui travaillent à ce qu'on pourrait appeler l'« animal learning theory », présentent des caractéristiques qui leur sont spécifiques et qu'on ne retrouve pas chez des behavioristes travaillant dans d'autres domaines de recherches (*v.g.* Meyer et Weiss en perception auditive, Gibson en perception visuelle, Allport en psychologie sociale, Berlyne et Bourne en psychologie cognitive, etc.), ou dans d'autres pays (Piéron en France, Broadbent en Angleterre). Ce qu'il faut alors chercher, ce sont les éléments communs ou similaires parmi ces différents théoriciens. Malheureuse-

lyse du conscient pour les phénoménologues, l'interprétation analytique pour les psychanalystes. Enlevons ces méthodes à ces psychologies et, selon leur point de vue, la psychologie devient impossible. C'est en quoi leur méthode leur est nécessaire. De plus, ces méthodes diffèrent radicalement, selon elles, des méthodes des sciences de la nature ; elles ne répondent pas aux mêmes critères d'évaluation (validité, fidélité, etc.), elles reposent d'une façon radicalement différente sur le jugement intuitif du chercheur comme instrument de mesure et de preuve. C'est dans ce sens qu'il faut interpréter la notion d'« immédiate » de l'introspection selon Wundt. Par ces méthodes, les psychologues atteignent directement leur objet d'étude alors que le physicien ou le biologiste ne peuvent l'atteindre de cette façon. Les notions d'incorrigibilité et d'« immédiate » des phénomènes mentaux sont exclusives à ces phénomènes. Par contre, le contact avec la matière est le fruit médiate d'une construction. La matière n'est pas atteinte directement, mais le contact avec l'esprit ou les phénomènes mentaux est immédiat ou direct. Cela ne veut pas dire que le psychologue, selon le mentaliste, ne peut pas faire d'erreur ; il le peut, mais ces erreurs semblent être le plus souvent des erreurs apprises de jugement. En phénoménologie, il faut revenir à la perception naïve, pure. La position psychanalytique est plus complexe ; selon Freud, à cause

ment, quand on a présenté le behaviorisme, on l'a toujours fait en ne référant qu'à un auteur ou à quelques-uns, ignorant les autres. Et cela mène à des paradoxes. Un behavioriste comme Hunter refuse à certains moments l'étiquette de behavioriste qu'on accole à sa théorie, lui préférant le nom d'anthroponomie. Piéron va être assez méprisant face à la théorie watsonienne. Par ailleurs, quand on va critiquer le behaviorisme, un bon nombre de behavioristes (v.g. SPENCE, 1948) vont rester indifférents, puisque la critique souvent ne s'applique pas à leur position. Et cela va faire aussi qu'on va annoncer au moins deux fois la mort du behaviorisme. La première fois, à la fin des années trente (HARRELL et HARRISON, 1938 ; ROBACK, 1937), alors que la deuxième génération des behavioristes américains (Hull, Tolman, Skinner) commençaient à produire. La deuxième notice nécrologique, beaucoup plus récente (KOCH, 1964 ; SEGAL et LACHMAN, 1972), était formulée alors que le behaviorisme devenait une position importante en psychologie de la personnalité, en psychopathologie, et en thérapie, ou alors qu'un behavioriste (D. Broadbent) était l'un des premiers à introduire en psychologie la notion d'« information-processing », approche qui selon certains doit supplanter le behaviorisme.

Cette identification du behaviorisme à d'autres doctrines est facile. On ne connaît pas les réponses qu'un théoricien, s'il était actuellement vivant, ferait aux questions que l'on pose à son oeuvre en fonction des connaissances contemporaines. Ainsi on a tendance à ridiculiser l'analogie pavlovienne du cerveau au central téléphonique (*switchboard*). On considère ce modèle comme faible, dépassé ; on lui oppose celui du *computer*, plus puissant. Mais ces mêmes gens qui ridiculisent Pavlov semblent ignorer qu'à l'époque ce modèle était le plus « puissant », et que demain, le modèle du *computer* pourrait être aussi « dépassé » que celui du central téléphonique l'est aujourd'hui. Ils ignorent aussi que les behavioristes ont cherché et construit des modèles mécaniques, électriques, chimiques du cerveau et du comportement (GRAY, 1936).

de ses défenses, de ses conflits inconscients, l'homme ne peut connaître ses processus mentaux. Mais là encore ces défenses et conflits sont acquis. Pour Rogers, l'absence de congruence entre l'expérience et l'organisme est aussi apprise. La position de certaines psychologies cognitivistes mentalistes est encore plus complexe. Ainsi, Chomsky ne suppose pas que l'homme, même dans des conditions idéales, est capable de connaître directement, de façon immédiate et incorrigible, ses processus psychologiques. Mais l'intuition de grammaticalité (par rapport à l'acceptabilité) est immédiate et incorrigible (*i.e.* elle ne peut être fausse). (Toutefois, l'individu qui a cette intuition ne peut en expliquer le pourquoi ou le comment, c'est la tâche du psycholinguiste.) La position des cognitivistes de l'« information-processing » est beaucoup plus ambiguë. Les verbalisations du sujet sont parfois employées comme indicateurs des processus mentaux sous-jacents ou sont parfois considérées comme simples comportements verbaux. Certains théoriciens de l'« information-processing » semblent osciller entre une position behavioriste et une position mentaliste (voir l'analyse que fait Gunderson (1971) de l'ambivalence de Newell et Simon face au behaviorisme et au mentalisme). Les seuls psychologues cognitivistes non behavioristes à ne pas employer un critère d'« immédiateté » et d'incorrigibilité semblent être les piagétiens.

1.2.1.5 *Thèse* : La thèse behavioriste affirme que, pour expliquer, prédire ou contrôler le comportement, une théorie behavioriste ne s'appuie que sur trois catégories de phénomènes : la situation, la réponse et l'organisme. Nous définirons plus loin ces trois termes. Il faut noter ici que la thèse peut prendre deux formes, une faible et une forte. L'énoncé antérieur correspond à la forme faible. La forme forte affirme que ces trois catégories de concepts ou de phénomènes sont nécessaires et suffisantes pour expliquer, prédire ou contrôler le comportement. La forme faible n'affirme pas qu'elles sont suffisantes, elle affirme seulement qu'une théorie behavioriste ne peut s'appuyer que sur ces trois types de phénomènes. Cela laisse ouverte la possibilité qu'une théorie behavioriste puisse ne constituer qu'une explication partielle ou incomplète du comportement. La thèse forte nie cette possibilité.

Il est important de noter que la thèse behavioriste ne constitue pas comme telle une théorie explicative du comportement, — elle est trop vague pour cela, — mais elle indique le cadre dans

lequel une théorie behavioriste doit se développer. Ce cadre est vide ; il peut être rempli de multiples façons. Ainsi, une théorie behavioriste peut être indifféremment innéiste ou environnementaliste, associationniste, cognitiviste, physiologique, etc. Cela explique la diversité des théories behavioristes et pourquoi elles peuvent être contradictoires.

La meilleure façon de voir la thèse est probablement de la considérer comme un programme de recherches théoriques et empiriques, programme qui peut s'exécuter de diverses manières.⁹

La validité de la thèse forte est actuellement indémontrable, et le sera peut-être toujours. Mais il n'en reste pas moins que la thèse faible constitue l'énoncé d'un programme qui, lui, est défendable, même si son succès n'est pas garanti.

1.2.1.6 *Récapitulation* : Le behaviorisme est donc un programme de recherche dont l'objet est le comportement. Son but est de mieux le décrire, prédire et manipuler. L'étude du comportement ne suppose pas la nécessité d'une méthodologie spéciale, spécifique à la psychologie (ou aux sciences de l'homme) et radicalement différente de la méthodologie des sciences de la nature. La construction théorique se fait autour de trois catégories de phénomènes, ceux de situation, de comportement et d'organisme.

C'est là l'essentiel de la position behavioriste. Tout théoricien ou chercheur dont le travail est en accord avec ces quatre énoncés peut être considéré comme behavioriste, *quelles que puissent être par ailleurs ses autres positions théoriques* (pour autant, évidemment, que ces autres positions ne soient pas en contradiction avec les quatre énoncés).

Il peut sembler étonnant que la position behavioriste ne se résume qu'à ces quatre énoncés. C'est pourtant le cas. Certes, divers théoriciens behavioristes vont adopter d'autres énoncés théoriques.

9. Une analogie fructueuse est de considérer la thèse comme affirmant un programme à remplir, comme le serment d'Helmholtz, du Bois-Reymond, Brucke et Ludwig constituait l'énoncé d'un autre programme, en opposition au vitalisme biologique de l'époque :

« Nous prononçons le serment solennel d'établir cette vérité : il n'existe dans l'organisme d'autres forces que les forces physico-chimiques ordinaires. Dans les cas qui ne peuvent pour le moment être expliqués par ces forces, nous devons découvrir leur mécanisme caché par la méthode physico-mathématique ou postuler de nouvelles forces de même type que les forces physico-chimiques inhérentes à la matière et étant réductibles à la force d'attraction et de répulsion. » (AMACHER, P. (sans date), « Freud's neurological education and its influence on psychoanalytic theory », *Psychological issues* 4(4) 16, p. 15-16, N.Y., International Universities Press.).

Mais aucun de ces autres énoncés ne semble être accepté par tous les behavioristes. Et souvent, deux théoriciens behavioristes peuvent prendre des attitudes opposées face à ces autres énoncés (*v.g.* rôle de l'hérédité, associationnisme, etc.).

1.2.2 On peut se demander toutefois si le behaviorisme implique une conception, une philosophie de l'homme. Et quelle est la relation entre le behaviorisme et le behaviorisme méthodologique.

1.2.2.1 Est-ce que le behaviorisme implique une conception de l'homme ? Il n'est pas facile de répondre à cette question. En général, les théoriciens ont peu considéré ce problème. Par ailleurs, quand ils ont proposé une réponse, c'est plutôt en fonction de diverses positions philosophiques externes au behaviorisme. Enfin, les thèses faibles et fortes (section 1.2.1.5) n'ont pas les mêmes implications philosophiques ou idéologiques.

Mais en supposant l'adoption de la thèse forte, et en risquant une interprétation (il m'apparaît douteux que tous les behavioristes qui acceptent la thèse forte accepteraient aussi cette interprétation), on pourrait dire ce qui suit :

L'homme est un animal qui vit dans un environnement. Il réagit à cet environnement, et agit sur lui par ses comportements. En fait l'homme est une partie de l'environnement : celui des autres, dans le cas de l'environnement social ; et le sien propre, puisque l'homme est une partie intégrante de la nature. On ne peut comprendre l'homme qu'en le situant dans son environnement et qu'en le voyant agir dans cet environnement.

Dans la psychologie traditionnelle ou mentaliste, l'environnement n'est souvent qu'un objet de contemplation, et si peu important parfois que sa réalité est mise en doute (idéalisme). L'homme y est enfermé en lui-même et considéré comme un esprit isolé jouant à ses petits jeux mentaux solitaires. On a souvent accusé le behaviorisme de considérer l'homme comme passif. Cette accusation est ironique, car souvent ceux qui la font situent l'activité dans l'esprit de l'individu plutôt que dans son interaction avec l'environnement externe. Et quand les positions mentalistes tiennent compte de l'environnement, c'est d'un environnement phénoménal, intériorisé. La perception de l'environnement y est plus importante que l'action sur l'environnement. On pourrait presque croire que ces psychologies ont la nostalgie du pur esprit.

L'aversion du behaviorisme à l'égard de ce type d'intériorisation apparaît dans l'accusation que Guthrie faisait à Tolman, que ses rats étaient « buried in thoughts ». Ce reproche, qu'on attribue à tort à une influence opérationnaliste, positiviste (cercle de Vienne) ou même ryléenne (philosophie behavioriste analytique anglaise), me semble plutôt découler de cette conception implicite de l'homme qu'aurait le behavioriste.

1.2.2.2 *Behaviorisme versus behaviorisme méthodologique*

Les philosophes ont souvent tendance à identifier le behaviorisme des psychologues à sa version méthodologique, ou encore à ne reconnaître que cette version, aux dépens des autres. Il faut donc préciser la relation entre behaviorisme et behaviorisme méthodologique.

Ce dernier consiste en l'étude, dans un cadre behavioriste, des questions et problèmes de la psychologie traditionnelle ou mentaliste. Il affirme que la psychologie, pour être scientifique, doit employer une approche behaviorale, passer par l'observation des comportements dans l'étude des sensations, des émotions, de l'intelligence.

Le behaviorisme est à la fois plus et moins que le behaviorisme méthodologique. Il est moins en ce qu'il ne suppose pas *a priori* l'emploi des concepts traditionnels de la psychologie, qu'il n'implique pas le maintien des tâches et problèmes traditionnellement attribués à la psychologie. Il est plus parce qu'il affirme la valeur intrinsèque de l'étude du comportement, comme une fin en soi, indépendamment de leur pertinence pour la psychologie traditionnelle. Dans cette dernière, il existe certains comportements ou actes « nobles », privilégiés, plus caractéristiques de la « nature humaine » que d'autres. Une telle préoccupation exclusive, dont l'origine est souvent philosophique ou théologique, est étrangère au behaviorisme. Chez ce dernier il n'y a pas *a priori* de comportements privilégiés.

Certes, behaviorisme et behaviorisme méthodologique sont loin d'être incompatibles. En fait, le behaviorisme méthodologique est une des voies de développement possible du behaviorisme, ou, pour répéter une analogie antérieure, une façon de remplir le cadre dessiné par la position. Malheureusement, la plupart des behavioristes ont été, historiquement, des behavioristes méthodologiques :

ils ont employé les concepts et problèmes traditionnels de la psychologie comme base de départ et guide dans leurs recherches et théories.

Une telle orientation est triplement dangereuse. D'abord en ce que justement elle oriente la recherche et la théorie dans une direction étrangère au behaviorisme et restreint le développement de concepts et domaines de recherche nouveaux et peut-être mieux adaptés à la nouvelle définition de la psychologie. Ainsi, il est paradoxal que les behavioristes aient si peu étudié les environnements naturels. Ils auraient pu, comme les éthologues, partir de zéro, en observant les comportements en milieu naturel plutôt que de créer en laboratoire des situations permettant une étude behaviorale des problèmes psychologiques traditionnels. Il est curieux que cela ne soit pas devenu l'orientation préférée, puisque Piéron et Watson ont fait au début de leur carrière des observations à la manière des éthologues. De plus, au lieu de faire une analyse ou réduction behavioriste des concepts mentalistes, ils auraient pu étudier l'emploi ordinaire de ces concepts, comme on le fait aujourd'hui dans les recherches sur l'attribution, la formation d'impression, les théories implicites de la personnalité.

Deuxièmement, une telle orientation est dangereuse à cause d'un phénomène de « squatter's right » ou de « droit du premier occupant ». En effet, la première théorie à définir et explorer un domaine de recherche jouit d'un grand avantage sur ses concurrentes ultérieures. Car elle est déjà installée, établie. Dans un sens elle « connaît » mieux le domaine, l'ayant plus longuement exploré, arpenté, répertorié, cartographié. Elle jouit d'une collection impressionnante d'informations sur ce domaine. Et si l'exploration a pu modifier, adapter la théorie, la théorie a aussi guidé l'exploration, indiquant où regarder et ne pas regarder, quoi enregistrer et ne pas enregistrer. Elle tend à décrire le domaine à sa propre image. Elle en définit les caractéristiques, problèmes, difficultés et types de solutions acceptables. Et ces définitions sont évidemment concordantes avec ses positions fondamentales. Et cela, à tel point que, pour une théorie bien établie, la théorie et le domaine ne semblent faire qu'un.

Pour le profane, le domaine semble bien défini et sa carte relativement claire et complète. La carte est peut-être fautive, le répertoire incomplet ; mais ce sont les seuls (ou les « meilleurs ») que

l'on a. (Les enluminures sont d'ailleurs devenues avec le temps si belles !). La formulation est familière, acceptée de tous. Et on tend à juger toute nouvelle affirmation à partir d'elle.

Attaquer une théorie rivale dans son propre domaine est difficile. Le contestataire fait figure d'intrus, de barbare, de mal dégrossi. Pour pénétrer le domaine, pour s'y guider, pour communiquer avec les autres, il doit peut-être employer la carte de la théorie établie et, dès lors, il part avec un handicap. S'il demande une réinterprétation de plusieurs phénomènes bien connus, propose des conceptions qui vont contre « ce que tout le monde sait être vrai », il risque d'être en contradiction avec la carte, donc avec lui-même, puisqu'il a accepté la carte pour pénétrer le domaine et communiquer sa théorie.

Si, par contre, il rejette totalement la carte établie, il apparaît se situer hors domaine, être non pertinent. Propose-t-il une nouvelle carte ? Il fait face à un problème. Du fait de l'identification de la théorie établie au domaine, les « faits » déjà connus, même s'ils concordent avec sa nouvelle position, semblent par familiarité s'intégrer bien mieux avec sa rivale. Apporte-t-il de nouveaux « faits », inconnus antérieurement ? Mais ces nouveautés semblent minuscules par rapport à toutes les données que la théorie régnante a précédemment découvertes. Fournit-il des résultats en contradiction avec cette dernière ? Mais cela n'est pas nouveau, il en existait déjà, que les chercheurs du domaine tentent de résoudre. De plus, selon ces derniers, il ignore, grossièrement, les nuances et subtilités (artifices ?) qui font les délices du « vrai » spécialiste.

Bien plus, l'intrus, s'il est behavioriste dans un domaine « mentaliste », fait face à une géographie de l'imaginaire. La critique par la géographie de l'imaginaire consiste à critiquer une théorie parce qu'elle ne correspond pas à sa théorie ou ne tient pas compte des entités postulées dans sa théorie. Ce genre de critique est fréquemment adressé au behaviorisme. Mais on ne peut pas critiquer une carte pour la seule raison qu'elle ne correspond pas à une carte rivale. La tâche des théories n'est pas d'inclure en elles ou « d'expliquer » les concepts d'une théorie rivale.

Whitehead aurait fait la remarque que les vingt-cinq siècles de philosophie occidentale ne constituent que des renvois (*footnotes*) à la pensée platonicienne. Cette remarque est pertinente, dans

le cas de la psychologie, à cause de l'interprétation mentaliste à laquelle se prête si facilement la conception platonicienne de l'esprit et de la connaissance (contrairement à celle d'Aristote). Mais Platon n'a pas créé de mythes qu'en psychologie.

Dans le *Timée* et le *Critias*, Platon rapporte l'existence d'une terre lointaine, l'Atlantide. Ne la cherchez sur aucune carte géographique moderne, les géographes n'en ont jamais constaté l'existence. Toutefois, la quête de son emplacement a été longue. Et encore aujourd'hui certains en affirment la présence, même si la science moderne l'ignore. Pourtant, on ne conteste ni ne rejette la géographie contemporaine parce qu'elle n'en tient pas compte.

Mais en psychologie, si vous ignorez le monde de l'Esprit, la malédiction de Platon vous poursuit (on pourrait la qualifier de malédiction des pharaons, puisque ce serait un prêtre égyptien qui aurait rapporté l'existence du premier monde imaginaire, l'Atlantide). On n'a jamais découvert ce territoire fabuleux de l'Esprit, même si tout le monde est censé en connaître l'existence. (Il serait, paraît-il, sans localisation physique quoique, bizarrement, nos idées sont supposées le traverser parfois). La tâche de la psychologie serait d'en décrire les caractéristiques, la topographie. Aussi le behaviorisme, qui n'a que faire d'un tel monde, comme de la géographie de l'Atlantide, est condamné, à la différence de la géographie, par les héritiers de Platon. Le mythe de l'Esprit a la vie plus dure que celui de l'Atlantide. Peut-être serait-il temps qu'on l'abandonne aux amateurs de légendes exotiques et qu'on cesse de critiquer les théories psychologiques qui ne l'incluent pas dans leurs cartes, parce qu'elles ne l'incluent pas.

Et cela nous amène à indiquer la dernière raison pour laquelle le behaviorisme méthodologique est dangereux. Il est dangereux, car il laisse entendre qu'une approche behavioriste peut résoudre les problèmes de la psychologie mentaliste. Il suppose *a priori* que les questions, problèmes et concepts mentalistes se ramènent à (ou peuvent être étudiés par) des questions, problèmes et concepts de comportement. L'erreur du behaviorisme méthodologique (et du behaviorisme philosophique, son frère jumeau) est de croire qu'une théorie behavioriste peut faire cela à l'intérieur du cadre même de la psychologie mentaliste, et à la satisfaction des mentalistes. Or dans les contradictions entre les comportements et les concepts mentalistes, le mentaliste ne peut que préférer l'é-

vidence de ses concepts et affirmer avec raison, de son point de vue, l'insuffisance du behaviorisme. Il est important de comprendre que la tâche du behaviorisme n'est pas de satisfaire aux exigences ou de répondre aux critères d'une psychologie mentaliste. Critiquer le behaviorisme parce que la « pensée » n'est pas un comportement ou une relation S-O-R, parce que la « conscience » n'est pas un type de réponse, d'état physiologique ou de relation à l'environnement, c'est critiquer la géographie parce qu'elle ne situe ni ne décrit l'Atlantide. Il est possible que l'Atlantide ait existé ailleurs que dans l'imagination (les textes ?) de Platon. Il est aussi possible que la pensée ou la conscience existe, telle que la décrit la psychologie mentaliste traditionnelle. Mais leur description n'est ni la tâche de la géographie, ni celle de la psychologie behavioriste. Et toute critique du behaviorisme fondée sur de tels arguments ne peut que laisser le behavioriste indifférent.

Malgré tout, cependant, ces travaux des behavioristes méthodologiques (ou philosophiques) n'auront peut-être pas été totalement inutiles au plan théorique, puisque, paradoxalement, ils pourraient bien montrer que la psychologie mentaliste est à l'écart du monde des comportements et peut-être incompatible avec lui. Mais les mentalistes, anciens ou nouveaux, *v.g.* Chomsky, n'ont jamais vraiment prétendu prédire ou contrôler le comportement, mais seulement l'« expliquer ». Or cette « démonstration » est utile car, d'une part, on ne réalise pas souvent l'écart entre le monde des comportements et celui des entités ou concepts mentaux et que, d'autre part, les mentalistes prétendent « expliquer » le comportement, celui-ci étant « causé » par les entités mentales ou expliqué (dans le sens de « raisons ») par les concepts mentaux. Il aurait peut-être mieux valu pour la psychologie mentaliste que le behaviorisme méthodologique ou philosophique réussisse. Ce succès aurait, dans un sens, appuyé la prétention du mentalisme à une validité empirique ou comportementale. L'échec, au contraire, le condamne peut-être à n'être que la science des esprits (un nouveau spiritisme ?).

Le behaviorisme méthodologique, par sa popularité¹⁰, n'a pas favorisé la construction d'une théorie behavioriste autonome,

10. La prédominance du behaviorisme méthodologique était probablement inévitable. Le psychologue, comme tout autre individu, a été élevé et vit dans une culture imprégnée des conceptions psychologiques traditionnelles. Cette culture définit partiellement la nature de la psycho-

d'une théorie du comportement. Le reproche qu'on pourrait alors lui adresser serait de ne pas avoir été suffisamment radical.

1.3 *Définition des notions de comportement, situation et organisme*

Nous venons de voir que l'objet de la psychologie behavioriste est le comportement et que celui-ci, selon la thèse énoncée, doit être expliqué en terme de comportement¹¹, de situations et d'organisme.

Définissons maintenant ces trois termes :

1.3.1 *Comportement : R*

Qu'est-ce que le comportement ? Pour faciliter la compréhension de la notion de comportement, nous devons d'abord distinguer divers niveaux d'analyse du comportement.

1.3.1.1 Conditions nécessaires :

Le comportement est un phénomène biologique. C'est un changement de l'état biologique (ou parfois c'est l'état même, *v.g.* sommeil) d'un organisme, changement ou état défini en termes biologiques impliquant indifféremment la musculature, des sécrétions glandulaires, des phénomènes électrochimiques, etc. Ainsi le rythme cardiaque, le rythme électroencéphalographique, peuvent selon le contexte être considérés comme comportements.

Le comportement est donc, à la base, un phénomène biologique ; mais ce phénomène, comme comportement, n'est pas que

logie, ses problèmes, ses tâches et les types de solutions espérées. Les premiers concepts qu'acquiert tout psychologue sont ceux de sa culture ; et leur emploi devient socialement naturel. Le chercheur en psychologie doit communiquer avec des chercheurs de disciplines voisines, qui, eux aussi, face à la psychologie, sont imprégnés des mêmes conditionnements culturels. De plus, le psychologue doit justifier socialement son existence, susciter son acceptation par la société où il vit et qui paie son salaire, lui accorde ou non du prestige. Et cela, le psychologue ne peut le faire qu'en autant qu'il répond aux attentes du groupe culturel dans lequel il vit.

Ensuite, contrairement à l'éthologue par exemple, le psychologue behavioriste a été formé dans un département universitaire initialement centré sur les questions et problèmes de la philosophie mentaliste et leur reformulation par Wundt dans le cadre d'une approche scientifique, expérimentale et de laboratoire. L'éthologue, dans sa formation biologique et zoologique, est soumis à un moindre conditionnement quant à la nature et à la méthode de la psychologie. De plus, dans les départements de psychologie, le principal interlocuteur et adversaire est le psychologue mentaliste. Cela explique l'impression d'ombre chinoise de la psychologie mentaliste que donnent tant de théories behavioristes.

11. Il peut paraître circulaire à première vue d'expliquer le comportement par le comportement, mais il faut comprendre que l'explication d'un comportement X peut invoquer un comportement Y antérieur ou postérieur, une histoire de comportement, une hiérarchie de comportements, une structure des comportements, etc.

biologique ; il doit aussi s'insérer dans une série d'interactions entre l'organisme et son environnement externe. C'est la présence de l'interaction qui distingue la psychologie du comportement de la biologie du comportement. Le psychologue du comportement, en tant que psychologue, s'intéresse surtout à l'interaction (sa nature, ses contraintes, ses lois, etc.). Le biologiste, en tant que biologiste, s'intéresse surtout aux mécanismes physiologiques en jeu dans l'interaction. La notion de comportement suppose donc deux conditions fondamentales et nécessaires à la présence d'un comportement : 1) un état ou changement physiologique, 2) une relation entre cet état ou changement et l'environnement extérieur de l'organisme.¹²

12. Les philosophes théoriciens de l'action (WHITE, 1968) ou d'autres philosophes comme HAMLYN (1953), ont cherché des conditions nécessaires et suffisantes pour distinguer une action ou un comportement d'un mouvement, ou pour différencier des actions fondamentales (« basic ») d'actions « non basic ». Étant donné l'ambiguïté de la littérature philosophique et ses divergences par rapport à la notion behavioriste de comportement, il faut illustrer, par des exemples, la notion de comportement.

Supposons un individu totalement paralysé dans une chaise roulante, un infirmier pousse la chaise. L'individu ne se déplace pas, il est déplacé par l'infirmier. Le déplacement n'est pas dû à un comportement de l'individu mais à celui de l'infirmier. Maintenant, supposons que le même individu a des électrodes implantées dans le cortex. Les électrodes sont reliées, par un système électronique, à un moteur qui propulse la chaise. Les changements électroniques du cortex de l'individu contrôlent le moteur, font avancer, reculer ou tourner la chaise. Le déplacement de l'individu peut maintenant être considéré comme un comportement de cet individu.

Supposons un autre individu qui est anesthésié. Toutefois, un neurologue stimule le cortex moteur de cet individu. La stimulation lui fait lever le bras. Ce mouvement est un comportement de l'individu (et non du neurologue). Supposons que le neurologue lève le bras de l'individu, une fois celui-ci réveillé de l'anesthésie, en prenant le bras dans sa main et en le soulevant. Du point de vue spatio-temporel, le mouvement du bras qui lève sous l'effet de la stimulation du cortex moteur peut être identique à celui du bras qui lève parce que le neurologue l'a pris dans sa main et l'a levé. Mais seul le premier mouvement est un comportement de l'individu (anesthésié). Le deuxième mouvement, qui lui est spatio-temporellement identique, n'est pas un comportement de l'individu (éveillé). C'est l'effet du comportement du neurologue. Pour qu'un mouvement soit un comportement, il faut donc qu'il soit un phénomène biologique (dans ce cas neuromusculaire). Tout phénomène biologique peut, sous certaines conditions, être un comportement. Dans les expériences de biofeed-back, l'augmentation des ondes alpha et la diminution du rythme cardiaque, suite au feed-back, peuvent être des comportements. La principale condition pour qu'un changement biologique soit considéré comme un comportement est que ce changement ait une relation avec l'environnement de l'individu, ou plus exactement qu'il y ait interaction entre le changement biologique et l'environnement.

La notion de comportement ne suppose pas d'intention ou de volonté antérieure de l'individu, et le comportement peut être réflexe ou automatique. Ce qui fait qu'un mouvement est un comportement, c'est qu'il a une origine biologique et un contexte situationnel. Il faut noter qu'il n'y a pas de frontière nette, précise entre la psychologie et la biologie du comportement, mais une large zone de transition où les deux spécialités se côtoient. Cela explique pourquoi beaucoup de behavioristes considèrent la psychologie comme une branche de la biologie.

Cette notion de comportement est importante. Dans la psychologie et la psychiatrie traditionnelles, il existe une spécialité qui s'appelle la « psychosomatique ». On y étudie supposément l'influence des activités de l'esprit sur le fonctionnement physiologique de l'organisme. Pour la psychologie traditionnelle, cette influence pose un problème (celui du dualisme inte-

Ces deux conditions sont donc nécessaires, mais elles ne sont pas toujours suffisantes. Certains behavioristes affirment la nécessité d'autres conditions. Ainsi pour Tolman, le comportement doit, de plus, être « purposive ». Pour Weiss, la situation doit être sociale. Toutefois, il n'y a pas d'entente chez les divers behavioristes sur la nécessité, ou la nature, des autres conditions. L'exigence d'autres conditions, ainsi que leur nature, semble être fonction à la fois du domaine de recherches et de la théorie employée par ceux qui postulent ces autres conditions. Et il apparaît douteux qu'ils nieraient l'existence de comportements qui ne satisferaient qu'aux deux conditions fondamentales. Il est plus probable qu'ils diraient qu'on

ractionniste) : Comment des activités mentales, *i.e.* spirituelles et non matérielles, peuvent-elles influencer des états physiologiques, *i.e.* purement matériels ? Le problème existe parce que la cause est d'une nature radicalement différente de l'effet. On peut admettre sans difficulté (c'est même ce que cette psychologie suppose) que les états mentaux influencent d'autres états mentaux, que des processus physiologiques influencent d'autres processus physiologiques, mais il est « anormal » que les états mentaux influencent les seconds.

Comment apparaissent, pour le behavioriste, ces phénomènes qu'on qualifie de « psychosomatiques » ? Il n'y a pas de théorie vraiment psychosomatique, cela pour deux raisons. D'abord, seule l'opposition entre états mentaux et processus physiologiques rend nécessaire la notion même de psychosomatique (sans l'un ou l'autre de ces deux termes, elle n'a pas de sens). Ensuite, puisque le comportement est d'abord un phénomène biologique, la notion même de phénomène « psychosomatique » est superflue. Très tôt dans l'histoire de la psychologie behavioriste de l'apprentissage, on a parlé de conditionnement classique intéroceptif, où la réponse conditionnelle est interne, *v.g.* digestive ou glandulaire. En conditionnement opérant, à la suite des recherches de N.E. Miller sur le biofeedback, on a modifié des réponses cardio-vasculaires, des sécrétions rénales, etc. Un chercheur américain essaierait même actuellement de mettre au point une nouvelle méthode contraceptive en apprenant à ses sujets, par biofeedback, à créer une hypothermie du scrotum . . . Les recherches en psychopharmacologie behaviorale ont montré l'existence de dissociation pharmacologique dans l'apprentissage : si on fait apprendre une tâche à un animal alors qu'il est sous l'influence d'une drogue, cet apprentissage semble totalement oublié lorsque l'effet de la drogue s'est dissipé ; mais réinjectons la drogue et la réponse apprise réapparaît sans difficulté.

Il existe dans la littérature une multitude de recherches de ce type. Elles n'ont jamais été considérées comme des recherches en psychosomatique, mais plutôt comme de pures recherches en apprentissage. Et les réponses physiologiques étudiées ne sont pas perçues comme « spéciales », mais comme des comportements comme les autres. C'est pourquoi il n'y a pas, à proprement parler, de concepts « psychosomatiques » en psychologie behavioriste ; on n'en a pas besoin puisque tout changement biologique qui peut être mis en relation avec l'environnement externe peut être *de facto* un comportement.

Certes, pour les philosophes de l'action, une telle conception de l'action ou du comportement peut paraître impensable. Mais c'est peut-être leur notion même d'action ou de comportement qui est inacceptable. D'abord, parce qu'ils tentent de séparer radicalement l'action ou le comportement des événements physiologiques ; ensuite, parce qu'ils oublient souvent qu'il y a divers systèmes de réponses physiologiques et d'autres types de comportement que ceux que la psychologie traditionnelle a admis jusqu'ici. Car cette dernière, comme la philosophie, a privilégié certains types de comportement, paradoxalement ceux qui sont directement visibles à autrui ou qui ont des effets observables par d'autres sur l'environnement externe (comme si ce qui est « interne » ne pouvait être que purement mental ou purement biologique). Mais ce privilège est probablement bien plus le fait de l'ignorance de l'existence des autres réponses ou comportements et de l'incapacité technique de les observer à l'oeil nu, que d'un statut intrinsèquement supérieur des réponses externes observables.

peut parler alors de comportements, mais que ces comportements ne les intéressent pas ou ne leur paraissent pas importants théoriquement.

1.3.1.2 Distinction molaire-moléculaire :

Nous avons donc des changements ou des états biologiques qui peuvent être ou non, selon la façon dont on les analyse, des comportements ; le psychologue peut s'intéresser aux détails biologiques du comportement et considérer la nature de ces détails comme définissant divers comportements. Ainsi, des mouvements musculaires différents constituent autant de comportements différents. On parle alors de comportements moléculaires quand les comportements sont différenciés selon leurs détails biologiques ou musculaires. Guthrie, par exemple, définit les comportements à un niveau musculaire. Les éthologues différencient aussi certains comportements en fonction de la nature des mouvements musculaires.

Toutefois, la plupart des behavioristes s'intéressent plus à l'interaction comme telle qu'à son mécanisme physiologique ou qu'à la structure moléculaire du comportement. On va alors parler de comportement molaire ou d'aspect molaire du comportement. Il faut noter que tout comportement est à la fois moléculaire et molaire. Mais la description qu'on en fait peut tendre vers un pôle ou l'autre de la dimension molécularité-molarité. Il y a aussi divers degrés de molécularité ou de molarité. Un comportement décrit en termes physiologiques(*v.g.* contraction de tels ou tels muscles) peut être qualifié de moléculaire¹. Si ce même comportement est décrit en termes physiques spatio-temporels, on peut parler de molécularité².

Mais lorsqu'on oublie l'aspect moléculaire du comportement pour insister sur l'interaction avec l'environnement, pour placer le comportement dans un cadre situationnel, on parle alors de molarité.

Divers comportements moléculaires peuvent correspondre à une même description molaire. Dans la description molaire, le détail moléculaire du comportement n'est souvent pas spécifié et est indifférent. Et une même description moléculaire peut, selon la situation, être placée dans diverses catégories molaires.

Il existe plusieurs degrés de molarité. Le plus simple, (molaire¹), est celui défini en fonction d'un effet ou d'une modification

de l'environnement, de la situation physique ou sociale : ouvrir une porte, presser sur un levier, monter un escalier sont autant de comportements molaires.¹ Le détail physiologique ou physique n'est pas inclus dans la description molaire de ces derniers comportements. Appartiennent alors à la même classe de comportements tous les comportements moléculaires qui entraînent le même effet. D'ailleurs, le comportement est souvent mesuré directement par l'apparition de l'effet ou de la modification de l'environnement.

On parle aussi de « comportement » molaire (molaire²) pour désigner des interactions complexes entre des comportements, une situation ou tâche et un organisme. (On devrait peut-être parler de structure, de relation ou de contexte molaire plutôt que de comportement). La définition du comportement molaire² suppose une théorie de la relation entre les trois termes, et sa mesure valide et fidèle est impossible en l'absence de cette théorie. Des exemples de ce dernier type de molarité sont les « goal oriented behaviors » de Tolman ou l'« interbehavior » de Kantor. Le comportement est alors devenu une entité ou un concept théorique à construire plutôt qu'un simple phénomène empirique à mesurer. Les théoriciens behavioristes comme Tolman, qui poussent la notion de molarité à ce niveau d'analyse, emploient alors généralement un vocabulaire à connotation mentaliste (activités intellectuelles, attentes, etc.). Mais leur grand problème consiste dans la difficulté de préciser ces interrelations comportement-situation-organisme.

1.3.2 *Stimulus ou Situation : S*

On a adressé à la notion de stimulus ou de situation le même reproche d'ambiguïté qu'on a adressé à celle de comportement, et pour les mêmes raisons : les psychologues ont employé le mot de diverses façons. La meilleure analyse de la notion de stimulus a probablement été faite par Gibson (1960). Dans son sens le plus simple, le stimulus est tout événement physique manipulé par un expérimentateur et présenté à un sujet. Dans cet usage, le stimulus est une variable indépendante. Ce stimulus peut être externe à l'organisme, *v.g.* un son, une lumière, ou interne à l'organisme, *v.g.* une stimulation électrique du cortex. Il peut susciter une réponse ou non. Quand il est externe, il peut être défini comme proximal (en termes d'énergie agissant sur les cellules stimulées) ou distal (en termes d'objet ou d'événement dans l'environnement). Par ailleurs, le stimulus peut être considéré de façon « atomique », comme une

série d'événements physiques stimulants, ou comme l'ensemble de ces événements. Cet ensemble peut être simultané ou successif. Il peut être un changement (événement) ou un état stable. Il peut être structuré ou non structuré. Il peut ou non contenir une information.

Il y a donc plusieurs façons de définir un stimulus manipulé par un expérimentateur. Les façons (ou niveaux d'analyse du stimulus) ne sont pas contradictoires, mais elles sont différentes. Le problème de l'analyse du stimulus est encore plus complexe quand le stimulus n'est pas manipulé ou provoqué par l'expérimentateur. Dans l'expérience, la procédure nous indique au moins partiellement quels sont les aspects pertinents du stimulus ou de la situation. Mais dans le milieu naturel, il devient très difficile de déterminer la nature du stimulus. On parle alors de situation¹³ sans être capable de préciser les stimuli ou aspects pertinents.

Donc, autant il y a de niveaux d'analyse ou de description des réponses, autant il en existe pour les stimuli. Cela rend la présentation théorique difficile. Certains auteurs considèrent que ces analyses doivent être antérieures à toute édification théorique. Mais cela est peut-être une erreur. Il apparaît tout aussi plausible que l'édification théorique soit antérieure à ces analyses, que le but de la théorie soit de connaître la nature du stimulus et la nature de la réponse et de faire le lien entre les deux.

1.3.3 *Organisme : O*

Le dernier concept sur lequel repose la psychologie behavioriste est celui d'organisme. Il ne s'agit pas ici de personnalité ou de psychisme. Un organisme est un individu biologique. Cette notion d'individu biologique comprend deux aspects.

1.3.3.1 Le premier aspect (Op) concerne la notion d'individu et implique à la fois l'idée de différences interindividuelles (le fait que divers organismes vont, par exemple, émettre diverses réponses à un même stimulus) et la notion d'unité individuelle (le fait qu'un individu présente un ensemble de comportements, une hiérarchie organisée de comportements qui peuvent le caractériser). Ces différences interindividuelles et cette unité ou organisation intra-individuelle des comportements sont à expliquer en fonction de

13. On parle aussi de situation dans un contexte non expérimental pour référer à un ensemble distal et stable de stimuli, cet ensemble étant le plus souvent structuré et informationnel.

l'environnement des individus, de leur histoire antérieure et de leur nature biologique. L'individu psychologique, ou la personne (Op) telle qu'étudiée dans les théories de la personnalité, est donc un construit théorique. Ce construit est élaboré à partir des notions plus « fondamentales » de comportements, d'environnement et d'organisme biologique (Ob).

1.3.3.2 Ce qui nous amène au deuxième aspect de l'organisme (Ob). Le deuxième aspect concerne la notion de fonctionnement biologique. L'organisme est un organisme biologique, avec une anatomie et une physiologie, une structure et des processus internes (*i.e.* biologiques). Et cet organisme biologique c'est celui du biologiste, du biochimiste, du biophysicien, du pharmacologue. Si le changement physiologique en tant que comportement est autant du domaine psychologique que biologique, l'organisme, lui, en tant que biologique, est vraiment la « créature » du biologiste. C'est sa définition du fonctionnement biologique que le psychologue doit ultimement accepter.

1.3.4 Les trois concepts : comportement, stimulus et organisme, sont les concepts centraux de la psychologie behavioriste. Celle-ci a pour tâche de préciser les relations entre ces trois types de concepts de façon à ce qu'on puisse prédire et contrôler le comportement. Le paradoxe est que si ces concepts sont le point de départ de la psychologie behavioriste, ils en sont aussi le point d'arrivée, puisque cette psychologie, une fois achevée, devrait permettre de mieux définir ces concepts actuellement vagues et de montrer leurs interrelations. Ces concepts, en effet, sont tout autant théoriques qu'empiriques.

2 L'EXPLICATION THÉORIQUE CHEZ LES BEHAVIORISTES

2.1 Nous avons dit précédemment que le but principal de la psychologie behavioriste est de prédire et de contrôler le comportement. Tous les behavioristes admettent la nécessité de le décrire, prédire et contrôler, mais ils n'admettent pas tous la nécessité de l'expliquer. Cette affirmation est curieuse, mais vraie. Si certains behavioristes, comme Hull ou Tolman, ont accordé une grande importance à la construction théorique, d'autres, le plus connu étant Skinner, ont nié l'utilité de l'explication théorique. Cela est dû à plusieurs facteurs. Un premier facteur est que, pour certains, la « vraie » explication théorique du comportement est biologique ;

Skinner dit qu'une théorie d'un phénomène fait appel à des phénomènes d'un autre ordre ou niveau, *v.g.* mental ou biologique, que le phénomène à expliquer, *i.e.* les comportements. Un deuxième facteur réside dans l'ambiguïté de la notion d'explication. Les philosophes, plus que quiconque, ont montré l'ambiguïté des notions d'explication ou de causalité.

Cette ambivalence, face à l'explication théorique, peut paraître surprenante. Car pour beaucoup de psychologues, ce qui est important, ce n'est pas tant le comportement que les mécanismes ou processus qui le régissent, puisque le comportement n'est qu'un effet, et ces mécanismes ou processus la cause. Et qui, en science, s'intéresse plus aux effets qu'aux causes ? On pourrait répondre : les technologues. Et ce serait montrer là une caractéristique importante de certains behavioristes réfractaires aux théories. Mais une telle question semble en partie biaisée pour un behavioriste. Car elle est souvent posée dans une optique mentaliste, où on suppose que les effets sont le comportement et l'esprit la cause.

Dans cette section, nous allons explorer divers aspects de l'explication théorique. Le premier aspect concerne le rôle de l'explication théorique. Le deuxième aspect concerne le statut ontologique des entités théoriques.

2.2 *Types d'explication*

La notion d'explication théorique est complexe et il existe différents usages ou sens du mot explication. Nous nous intéressons seulement à certains de ces usages ou sens. Quand les behavioristes, comme beaucoup d'autres, parlent d'explication d'un événement, ils entendent souvent l'indication de sa cause.

2.2.1 L'explication est alors causale et manipulative. Un événement donné, observé et parfois provoqué, entraîne un autre événement. La balle frappe la vitre et la brise. Pourquoi la vitre est-elle brisée ? Parce que la balle l'a frappée. On voit que tel événement apparaît, tel autre suit ; on constate que si on fait telle intervention, tel résultat suit. Les enfants recevant telle éducation familiale développent telle personnalité ; la réponse renforcée augmente en probabilité. Il faut noter que l'explication est empirique et probabiliste. Empirique, parce que les événements sont définis d'une façon assez concrète plutôt qu'abstraite. Probabiliste, parce

que la relation causale est reconnue comme étant plus souvent probable que nécessaire : toutes les balles frappant une vitre ne briseront pas nécessairement la vitre, ce ne sont pas toutes les réponses renforcées qui augmentent de fréquence. On admet donc des exceptions possibles, mais celles-ci sont souvent connues de façon empirique, et on ne sait pas pourquoi ce sont des exceptions. Quand on essaie d'expliquer les exceptions, on commence alors un cheminement théorique, soit en raffinant les lois, soit en faisant appel à d'autres événements. Ce type de causalité est près de celui de la causalité expérimentale où l'introduction de la variable indépendante cause un changement dans la variable dépendante. C'est probablement le type le plus primitif d'explication : l'explication est causale mais non théorique.

2.2.2 Un deuxième type d'explication consiste dans l'explication théorique intégrative ; et on peut distinguer deux sous-niveaux de l'explication intégrative : le niveau descriptif et le niveau déductif ou systématique. Au niveau descriptif, l'explication se fait en termes de loi, on explique les phénomènes en décrivant leurs interrelations sous forme de lois mathématiques. On retrouve de telles lois en psychophysique (loi de Weber, de Fechner, de la puissance, du niveau d'adaptation), en psychologie de l'apprentissage (*v.g.* modèles stochastiques, théorie informationnelle de Rescorla). C'est à ce sous-niveau qu'on retrouve la plupart des lois décrites par Spence (1948) et Berlyne (1968). On peut commencer à parler alors d'explication théorique, puisqu'il y a une tentative d'organisation des phénomènes. Mais on y perd l'aspect intuitif de la notion de causalité (celui où l'apparition d'un événement entraîne l'apparition d'un autre événement). On revient cependant rapidement à cette notion intuitive quand on applique la loi dans des circonstances concrètes, et on a en plus la possibilité de prédictions nouvelles que n'offre pas le seul niveau causal manipulateur. Toutefois, au sous-niveau intégratif descriptif, si on a des lois, celles-ci forment une collection plutôt qu'un ensemble systématique et cohérent. Par contre, au sous-niveau déductif ou systématique, on essaie de prendre une série de lois et d'en faire un système formel déductif, cohérent, montrant les interrelations entre les lois et rassemblant certaines lois sous des lois plus générales. Sauf pour certains modèles mathématiques ou cognitifs, on a très peu de ces théories formelles et abstraites en psychologie. C'est au type intégratif d'explication qu'appartiennent les *black-box* et les

variables intermédiaires. C'est au niveau déductif ou systématique, qu'il qualifie d'abstrait, que Piaget (1963) cherche à situer son explication, en termes d'opérations logiques, du développement cognitif. À ce niveau on a des explications déductives, formelles ou mathématiques, mais n'impliquant pas un substrat d'entités théoriques agissantes.

2.2.3 Un troisième type d'explication théorique correspond à l'explication causale réductive ; on a recours à des entités théoriques souvent inobservées et inférées et qui supportent ou « expliquent » les phénomènes observés. On parle à ce moment d'esprit, de processus cognitif, de médiation, de construits hypothétiques, de processus neurologiques d'excitation ou d'inhibition, etc. On retrouve alors l'aspect intuitif de la causalité, en termes d'entités agissant sur d'autres entités.

Il est important de noter que ces types sont non exclusifs et que, dans différentes parties d'une même théorie, peuvent se retrouver ces divers types. La division de l'explication en types ne suppose pas qu'un type est intrinsèquement supérieur à un autre. Il faut noter l'ambivalence des behavioristes face à l'explication théorique causale réductive, (celle qui se fait en termes d'entités autres que les phénomènes à expliquer), par comparaison avec leur acceptation des explications théoriques intégratives, qui ne reposent pas sur des entités d'un autre niveau mais qui essaient d'expliquer par des lois ou des systèmes formels abstraits. Le tableau I montre ces trois types d'explications et y situe certains behavioristes.

CETTE AMBIVALENCE FACE À L'EXPLICATION THÉORIQUE CAUSALE RÉDUCTIVE EST IMPORTANTE DANS LE BEHAVIORISME. UN CERTAIN NOMBRE DE PHILOSOPHES ET DE PSYCHOLOGUES L'ONT NOTÉE ET EN ONT FAIT REPROCHE AU BEHAVIORISME. POUR COMPRENDRE LA NATURE DU BEHAVIORISME, IL FAUT COMPRENDRE LES RAISONS DE CETTE AMBIVALENCE.

2.3 *Le statut ontologique de l'entité théorique*

Certains philosophes ont accusé le behaviorisme de refuser d'invoquer dans l'explication du comportement des entités théoriques, des processus ou des structures internes non réductibles au

		Tableau I I CAUSALE MANIPULATOIRE Skinner, Watson, Guthrie	
		EMPIRIQUE	
EXPLICATION		II INTÉGRATIVE (Black-box) (variable intermédiaire)	III CAUSALE RÉDUCTIVE (entités théoriques) (construit hypothétique)
	THÉORIQUE	A. DESCRIPTIVE Skinner Hull Watson Guthrie	Guthrie
		B. DÉDUCTIVE-SYSTÉMATIQUE (formel-abstraite) Hull Suppes	Hull Tolman

comportement. Fodor (1968) a même défini le behaviorisme comme une théorie n'acceptant que des concepts explicatifs définissables en termes de comportements. Hempel (1965) a présenté cet aspect du behaviorisme comme constituant un exemple du « dilemme du théoricien. »

2.3.1 Il est faux d'affirmer que le behaviorisme refuse les concepts théoriques non réductibles au comportement. Pour expliquer le comportement, Weiss emploie des concepts théoriques physiques (particules électriques chargées positivement ou négativement et s'attirant ou se repoussant). Le behaviorisme de Weiss, qui s'accompagne du monisme matérialiste le plus poussé qu'ait connu la psychologie behavioriste, cherche à constituer un édifice théorique déductif à partir des notions de la physique atomique de l'époque. On ne peut sûrement pas démontrer que la notion de particule atomique est réductible au comportement. Ce que Weiss tente de faire, c'est bien l'inverse : démontrer que le comportement et ses lois sont réductibles à la physique. Par ailleurs, tous les behavioristes ont admis que le comportement a un substrat biologique, et qu'une théorie complète du comportement devra impliquer des

concepts théoriques biologiques. Ces concepts ne sont sûrement pas réductibles au comportement et ont un statut ontologique indépendant du comportement.

Mais les behavioristes ont été ambivalents ou ambigus face aux concepts théoriques biologiques. Watson, Tolman, Kantor et Hull disent que l'explication du comportement peut, et doit être à un niveau non biologique. Cette affirmation résulte de plusieurs facteurs. Ainsi Kantor (1947, 1971) accuse des théories neurobiologiques d'être dualistes, d'employer des concepts perpétuant le mentalisme traditionnel. Pour lui, cette neurobiologie est inadéquate à l'explication du comportement. Il faut créer des théories neurobiologiques non dualistes. Ce sont seulement ces nouvelles théories qui pourront servir dans l'explication du comportement. Pour les autres théoriciens, ce qui semble justifier l'ambivalence, c'est l'opinion implicite que l'emploi de concepts théoriques biologiques amènerait la disparition de la psychologie (ce genre d'argument est souvent employé par les antiréductionnistes). Or, pour le behavioriste, le comportement est important en lui-même, son étude est une fin en soi et non un moyen d'atteindre une autre réalité, biologique ou mentale. Et il existe de plus un niveau d'explication du comportement qui est purement psychologique (*i.e.* en termes d'interaction S-Op-R) et qui ne s'appuie pas sur des concepts biologiques (il s'agit des théories intégratives). L'emploi de concepts théoriques biologiques apparaît à ces théoriciens comme pouvant amener à une négation de l'importance intrinsèque du comportement ou à un rejet de théories purement intégratives au profit de théories causales réductives. Cette ambivalence face aux concepts biologiques apparaît clairement chez Watson quand il dit simultanément que la formation des psychologues devrait comprendre des études en biologie et qu'une théorie du comportement peut être formulée sans recourir à des concepts biologiques.

Cette ambivalence semble reposer sur l'opinion que des théories intégratives et des théories causales déductives sont incompatibles, que la présence des secondes invalide les premières comme si une théorie formelle ou une axiomatique (qui équivaudrait à peu près à ce qui est appelé ici théorie intégrative) est rendue inutile par son modèle théorique interprétatif (qui équivaudrait à la théorie causale réductrice correspondante). Ces théoriciens semblent donc croire, à tort je pense, que si les concepts chimiques sont

« réductibles » à des concepts physiques, si les concepts biologiques sont « réductibles » à des concepts chimiques ou physiques, ou si les concepts behavioraux sont « réductibles » à des concepts biologiques, chimiques ou physiques, il s'ensuit que les concepts chimiques doivent disparaître au profit des concepts physiques, les concepts biologiques au profit des concepts chimiques et les concepts behavioraux au profit des concepts biologiques. Il s'ensuivrait aussi que les phénomènes « réduits » n'offriraient plus d'intérêt intrinsèque et que la science « réduite » disparaîtrait au profit de la science « réductrice ». La science « réduite » n'existerait plus : ses concepts, ses analyses et son objet ne seraient plus valables, ne devraient plus être employés, développés ou étudiés. La notion de réduction n'est pas assez claire pour justifier une telle crainte. Et l'observation de sciences comme la chimie ou l'astronomie, qui emploient nombre de concepts théoriques purement physiques, montre que la chimie et l'astronomie existent toujours, que ses praticiens ne sont pas en chômage, qu'on y forme toujours des étudiants.

Cette ambivalence face à l'explication biologique, qui menacerait la valeur intrinsèque de la notion de comportement ou la validité de théories behavioristes intégratives, semble donc injustifiée. Elle peut toutefois se comprendre comme une affirmation de l'importance intrinsèque du comportement par rapport aux changements biologiques, de l'aspect molaire par rapport à l'aspect moléculaire, de l'organisme-p par rapport à l'organisme-b.

Elle explique en partie pourquoi on peut accuser, à tort, les théoriciens behavioristes de refuser des concepts théoriques non réductibles à des comportements.

Toutefois, malgré cette ambivalence, il n'est pas difficile de trouver chez chaque théoricien behavioriste l'affirmation de l'importance de concepts théoriques biologiques. Skinner, qui a peut-être le moins employé de concepts théoriques biologiques, refuse de faire de la théorie parce que, pour lui, une théorie du comportement est soit mentaliste soit biologique (*i.e.* causale réductrice). La première est illusoire. La deuxième est fondée ; mais il ne considère pas qu'elle est la tâche du psychologue en tant que psychologue. Skinner semble considérer que la seule explication valable du comportement pour le psychologue, est soit causale ma-

nipulatoire (« Schedules of reinforcement ») soit intégrative (« The behavior of organism »).

Par ailleurs, la théorie de Hebb est l'exemple le plus frappant d'une théorie behavioriste reposant sur des entités théoriques biologiques. Ses assemblées cellulaires sont postulées à partir de données comportementales et non à partir d'abord d'observations neurophysiologiques. D'ailleurs, Hebb parle du « conceptual nervous system ». Et son modèle a été testé (et corrigé) par Milner dans une simulation plutôt qu'à partir d'observations neurophysiologiques. Une autre théorie impliquant des entités théoriques biologiques est celle de Pavlov. Aussi a-t-on qualifié les théories de Hebb et de Pavlov de pseudo-physiologiques. Il est donc faux de conclure que les behavioristes n'emploient pas de concepts ou d'entités théoriques non réductibles au comportement.

2.3.2 La principale raison pour laquelle on accuse les psychologues behavioristes de refuser d'employer des concepts théoriques non réductibles au comportement réside dans leur refus d'employer des concepts ou entités théoriques mentalistes. Si l'accusation est inexacte, sa justification cette fois-ci est fondée : le psychologue behavioriste n'emploie pas dans sa théorie de concepts ou entités explicatives mentales. Pourquoi ?

2.3.2.1 Une première raison à ce refus réside dans la thèse behavioriste qui exclut ce genre d'explication par définition. Mais cette raison est peu intéressante.

2.3.2.2. *Ignotum per ignotius*

Une deuxième raison est que les concepts mentalistes sont souvent plus obscurs que les phénomènes qu'ils sont supposés expliquer. Burt (1954), en parlant du physicien et chimiste Robert Boyle, dit que, selon Boyle, le recours à des entités mystérieuses ne constitue pas une explication satisfaisante ; expliquer un phénomène c'est le déduire d'un autre phénomène de la nature qui est mieux compris ou connu que le phénomène à expliquer. Burt cite Boyle : « . . . The phenomena I strive to explicate may be solved mechanically, that is by mechanical affections of matter, without recourse to nature's abhorrence of a vacuum, to substantial form, or to other incorporeal creatures. » (Burt, 1954, p. 179).

L'attitude du behavioriste n'est donc pas excentrique dans son refus d'invoquer dans l'explication des comportements des phé-

nomènes dont la nature est obscure et le statut douteux. S'il est un point sur lequel il a raison, et l'histoire de la philosophie et de la psychologie le démontre amplement, c'est bien dans son affirmation de l'obscurité de la notion d'entités ou de processus mentaux. Et s'il n'est pas démontré que ces entités ou processus mentaux sont inexistantes ou ne sont pas la cause du comportement, il n'en reste pas moins que l'explication causale réductrice ne vaut que ce que vaut l'entité explicative, n'est claire qu'en autant que la nature (ou les propriétés) de l'entité causale explicative est claire. Et là a toujours été la grande faiblesse de l'explication mentaliste traditionnelle : la nature et les propriétés des entités ou processus mentaux ont toujours été obscurs.

2.3.2.2 Un argument parfois invoqué pour justifier l'existence d'entités mentales est le rôle théorique de ces entités. Ainsi en physique et en biologie, par exemple, pour expliquer certains phénomènes (ou relations entre phénomènes) observés, les théoriciens postulent l'existence de certaines entités, *v.g.* gènes, particules élémentaires, etc. Ces entités sont qualifiées de « théoriques » à cause de leur rôle d'explication causale dans une théorie et parce qu'elles sont inobservées. (Mais elles sont dans un sens observables en principe, leur inaccessibilité à l'observation publique est d'un autre ordre que celle des entités mentales qui, elles, sont soit totalement inobservables publiquement, soit observables privéement par leur « propriétaire ».) À ces entités, on donnerait les propriétés ou caractéristiques nécessaires pour remplir leur rôle explicatif. Il n'y a pas de critères observationnels nécessaires et suffisants à la définition de ces entités, de sorte qu'elles ne peuvent être réduites logiquement ou empiriquement à ces critères. Le statut ontologique de l'entité est donc indépendant de celui des phénomènes observés qu'elle explique ou qui lui servent d'indices.

Selon certains mentalistes¹⁴, donc, les entités mentales seraient de telles entités. Elles sont justifiées par leur rôle théorique et d'autant plus défendables que la théorie où elles apparaissent explique les phénomènes observés (nous ne nous demanderons pas si la théorie mentaliste explique vraiment et quels phénomènes

14. FODOR (1975), CHIHARA et FODOR (1966), PUTNAM (1967) ont formulé une telle approche mentaliste. Fodor part toutefois d'une base publique, le langage. Putnam se base sur la psychologie mentaliste traditionnelle des sensations, des émotions, des idées, etc. Cette conception, par ailleurs, ressemble partiellement à l'interprétation « behavioriste » que SELLARS (1963) a faite des phénomènes ou processus mentaux.

observés elle explique). La validité de la théorie garantit la validité de l'entité. Sussman (1975) a adressé une critique à cette interprétation mentaliste. Mais la critique du behavioriste est d'un autre ordre.

Quand le physicien ou le biologiste postule des entités théoriques, celles-ci ont le même statut ontologique (physique ou biologique) que les entités observées. Elles sont souvent des constituants ou éléments des entités observées. Mais quand certains psychologues mentalistes traditionnels parlent d'entités mentales, ils parlent de sensations, de sentiment, d'esprit, de conscience, d'idées, etc. Le statut ontologique de ces entités est complètement, radicalement différent du statut des entités observées qu'elles expliquent ou qui leur servent d'indicateurs (*v.g.* comportements). Dans le mentalisme traditionnel, la nature et l'existence de l'entité mentale sont essentiellement différentes de celles des entités physiques, biologiques ou comportementales ; et cette différence rend difficilement admissible l'analogie de l'entité mentale à l'entité théorique telle qu'employée en science. Car les entités théoriques invoquées en science sont sur un même plan ontologique que les phénomènes observés qu'elles expliquent (et dont elles sont d'ailleurs souvent des constituants élémentaires). Mais l'entité mentale traditionnelle n'est pas un constituant élémentaire du comportement, ni un type de relation entre l'organisme, ses comportements et son environnement. Elle est d'un autre niveau, « supérieur », transcendant. L'entité théorique mentale a donc, par rapport aux phénomènes comportementaux et physiologiques qu'elle expliquerait, un statut ontologique différent de celui qu'a l'entité théorique physique par rapport aux phénomènes physiques observés. Et c'est pourquoi l'observabilité ou l'inobservabilité des entités mentales diffère de celles des entités théoriques physiques ou biologiques.

2.3.2.3 Mais cette dernière objection ne s'applique peut-être pas à la position de Fodor et de Putnam. Elle n'est valide que pour un mentalisme traditionnel supposant l'existence d'une substance spirituelle indépendante de la matière. Or ce n'est pas la supposition que font Fodor et Putnam.

Sous l'influence de Chomsky, Fodor a reformulé la position mentaliste. Hanson (1962) a affirmé que la physique contemporaine a dématérialisé la matière ; Fodor semble démentaliser l'esprit. Celui-ci ne serait plus *a priori* une substance immatérielle,

mais pourrait être un principe de fonctionnement biologique ré-gissant les comportements. Dans un sens, cette position n'est pas nouvelle, elle se rapproche de celle d'Aristote où esprit et corps ne sont pas des substances séparées. Elle diffère cependant du mentalisme dualiste traditionnel. On pourrait alors reprocher à Fodor ou Putnam d'employer les mots « esprit », « phénomènes, structures ou processus mentaux » dans un sens déviant de l'usage contemporain. Mais ce reproche, le behavioriste ne peut le formuler, car trop de behavioristes, à commencer par Piéron, ont employé un vocabulaire mentaliste en rejetant sa connotation dualiste traditionnelle et en le réinterprétant fonctionnellement, behavioralement ou physiologiquement.

Le mentalisme de Fodor et de Putnam diffère aussi du mentalisme traditionnel par sa justification en termes théoriques (voir section précédente).

Mais la position de Fodor et de Putnam, qu'on pourrait qualifier de mentalisme matérialiste ou de matérialisme fonctionnel, diffère aussi du matérialisme traditionnel en ce sens que les processus mentaux, tout en étant « matériels », ne sont pas réductibles ou identiques à des processus physiologiques. Fodor (1975) emploie l'analogie du *hardware* et du *software* dans le *computer*. Les processus logiques de l'ordinateur ne sont pas réductibles au processus électronique de l'ordinateur. Différentes structures physiques peuvent réaliser les mêmes opérations logiques. L'argument ressemble à la différence entre la structure de l'organe et sa fonction biologique. Dans diverses espèces animales, des organes d'anatomies et d'histologies différentes peuvent remplir des fonctions identiques, *v.g.* vision, respiration, circulation, digestion. De même, un moteur peut être construit de diverses façons, il peut fonctionner à l'électricité, à l'essence, à la vapeur. Une horloge peut être mécanique, électronique ou solaire . . .

L'explication de Fodor et de Putnam est fonctionnelle. Et elle semble soumise aux ambiguïtés des explications fonctionnelles (*v.g.* Becker, 1968 ; Nagel, 1961 ; Canfield, 1963). Non pas que l'explication fonctionnelle soit condamnée par les behavioristes ; au contraire, beaucoup de concepts behavioristes sont fonctionnels. Mais le danger de l'explication fonctionnelle consiste dans la possibilité de réification de la fonction. C'est ce que semblent faire Fodor et Putnam. L'entité mentale fonctionnelle semble avoir une

existence propre et active. Car ils lui attribuent un rôle d'explication causale comme la particule élémentaire et la molécule d'ADN, plutôt que de la considérer comme décrivant un type de relation entre certains phénomènes impliqués dans la fonction. En substantialisant la fonction (*v.g.* le Moteur, l'Horloge, l'Intelligence, la Digestion, l'Émotion, etc.), ne revient-on pas aux formes platoniciennes ?

2.3.2.4 Ce qui est mental pour Fodor et Putnam, ce sont ces fonctions, processus ou structures. Et ceux-ci régissent le comportement. Mais que veut dire le mot « régissent » ? Cette question est importante, car c'est cette « régie interne » du comportement que veulent étudier les psychologues cognitivistes, qu'ils soient mentalistes ou non. Et, contrairement aux prétentions de certains philosophes (Louch, 1969 ; Malcolm, 1971), la validité théorique de la psychologie « cognitive » est incontestable, même pour le behaviorisme. Mais il est en droit de demander quelle est la nature de ces structures ou processus internes. La réponse peut prendre au moins l'une ou l'autre des formes suivantes :

a) Le processus interne est ce qui se passe « réellement » dans l'organisme entre le « stimulus » et la « réponse ». (Nous parlerons alors de PI^1).

b) Le processus interne est le modèle théorique formel ou abstrait qui, pour un organisme, étant donné le « stimulus », permet de prédire la « réponse », ou étant donnée la « réponse », permet d'inférer le « stimulus ». (Nous parlerons alors de PI^2).

Pour le behavioriste, dans le premier cas (PI^1), le processus interne est biologique, il a une réalité « matérielle », biologique plutôt que « mentale », et indépendante du stimulus et de la réponse. Et son étude est biologique ou psychobiologique.

Dans le deuxième cas (PI^2), le mécanisme, processus ou structure interne n'est pas vraiment étudié (au sens où on étudie la cellule biologique). Mais il est construit, et construit pour expliquer, intégrer des données empiriques. Dire qu'on étudie le PI^2 est une métaphore signifiant qu'on construit, analyse, « teste » une théorie psychologique. Le PI^2 n'indique rien ou que peu de choses sur la nature de PI^1 ; et cela Fodor l'a très bien compris quand il critique le réductionnisme physiologique des « processus » ou « structures » psychologiques.

Le mécanisme interne (PI^2) n'a de droit à l'existence (et à notre attention) qu'au travers et qu'en fonction des données comportementales empiriques qu'il explique. Si ce PI^2 ne correspond pas à ces données, il doit être rejeté. Mais on ne peut pas en faire autant pour PI^1 . Même si on ne voit pas de relation entre PI^1 et les données du comportement, on ne peut pas le rejeter, car il a une « existence » autonome, indépendante des données du psychologue, ce qui n'est pas le cas pour PI^2 .

Quand on parle d'une structure ou d'un processus interne PI^1 , on est en droit d'exiger qu'il soit observable « directement ». PI^2 n'a pas à répondre à cette exigence, mais il doit répondre à l'exigence de correspondance avec les données empiriques qu'il explique ou prédit.

On peut chercher une correspondance entre PI^1 et PI^2 . Idéalement, ce devrait être le cas. Mais la non-correspondance est acceptable car les deux types de processus n'ont pas le même statut « épistémologique » ou ontologique : le processus interne¹ est un objet « matériel » d'étude, le processus interne² est une construction formelle, abstraite. PI^1 est le point de départ d'une science (la biologie) ; PI^2 est le point d'arrivée d'une autre science (la psychologie). Le premier est donné ; le deuxième est construit. Le premier est à expliquer ; le deuxième est une explication.

En ce sens, le behavioriste peut dire que la structure de l'esprit (celui-ci étant une théorie du comportement) n'est que la structure du comportement, et rien d'autre. L'esprit, en tant que mécanisme, structure ou processus mental (PI^2) explicatif, n'a d'autre existence que dans le comportement ou la relation S-O-R. C'est sur ce point que Bourne (1969) insiste quand il dit que les structures ou processus mentaux (PI^2) ne sont pas dans l'individu (pour être dans l'individu, ils doivent être biologiques, *i.e.* PI^1), mais dans l'arrangement des comportements, dans les relations entre ces comportements, l'organisme et les situations.

Malgré ses idiosyncrasies (*v.g.* sa position face au réductionnisme physiologique, qui se rapproche de celle de Kantor dans son refus de reporter sur le cerveau les pouvoirs et le rôle de l'esprit), l'article de Bourne est l'un des plus brillants exposés du behaviorisme cognitiviste. Il est important de lire la réaction de Newell qui suit cet article. Newell, dans sa défense des processus internes, confond PI^1 et PI^2 d'une part, puisqu'il justifie PI^2 par la

présence de PI^1 (p. 200) qui n'est jamais défini, observé et mesuré, alors qu'il donne immédiatement après une autre justification en termes de « sufficiency analysis », qui, elle, est toutefois adéquate à PI^2 . D'autre part, Newell, comme d'autres intervenants dans la discussion générale qui suit, semble substantialiser PI^2 . Ce PI^2 est indépendant de toute caractéristique physiologique, mais existe néanmoins « à l'intérieur de l'organisme » et est antécédent et cause de comportements sans être « réductible » à ces comportements. C'est en s'opposant à cette substantialisation de PI^2 que Louch (1969) et Malcolm (1971) ont raison face à une certaine psychologie cognitive ; mais ils ont tort quand ils s'opposent à toute possibilité de psychologie cognitive non mentaliste, *i.e.* n'identifiant pas les opérations formelles ou abstraites à des entités mentales substantielles. Cette identification implicite, qui est typique de bon nombre de théoriciens de l'*information processing*, est une forme contemporaine du mentalisme. Newell la justifie par son aspect heuristique. L'opposition alors entre Bourne et Newell caractérise ce que Popper (1965) appelle le dilemme du théoricien.

2.4 *Le dilemme du théoricien*

Le dilemme du théoricien (Popper, 1965 ; Tuomela, 1973) est particulièrement intéressant pour diverses raisons. D'abord, pour le présenter, Hempel cite Hull et Skinner. En fait, le « dilemme du théoricien » sert, chez ces deux auteurs, à affirmer l'autonomie de la psychologie behavioriste face à la réduction mentaliste ou biologique et la valeur intrinsèque de l'explication intégrative face à l'interprétation causale réductive (sections 2.2.2 et 2.2.3). Ensuite, le « dilemme » est intéressant en ce que l'analyse qui en est faite par Hempel et Tuomela montre une incompréhension de la position de Hull et de Skinner.

Mais exposons d'abord la nature du dilemme :

- 1- Le but des concepts théoriques et des principes généraux d'une théorie scientifique est d'établir des relations déterminées entre les phénomènes observés.
- 2- Les concepts théoriques accomplissent leur but ou ne l'accomplissent pas.
- 3a- S'ils l'accomplissent, ils établissent des relations entre les phénomènes observés.

- b- Or s'ils l'accomplissent, ils sont redondants car les mêmes relations peuvent être formulées, sans recourir à ces concepts théoriques, par des lois empiriques reliant directement les phénomènes en question.
- c- Donc, les concepts théoriques ne sont pas nécessaires.
- 4- S'ils ne l'accomplissent pas, ils ne sont sûrement pas nécessaires.
- 5- Donc les concepts théoriques ne sont pas nécessaires à l'établissement de ces relations.

Ne discutons pas de la validité de l'argument (formellement il semble valide, quoiqu'on puisse contester la première prémisse). Ne discutons pas de la formulation de la section 3b à l'aide du théorème de Craig ou du principe d'éliminabilité de Ramsey. Ne discutons pas non plus de la justification que Hempel ou Tuomela apportent aux concepts théoriques. Car tout cela est totalement non pertinent. Le dilemme du théoricien nous intéresse pour la lumière qu'il peut apporter sur le behaviorisme.

Pourquoi Hull et Skinner, qui sont si opposés par ailleurs face au rôle et à l'utilité des théories, l'ont-ils formulé ? C'est là la question intéressante. On pourrait dire que c'est parce qu'ils sont des positivistes aveugles, des empiristes « crasses » ou des phénoménalistes machiens. Mais une telle explication apparaît insuffisante. Le behavioriste le plus favorable à l'opérationnalisme et au phénoménalisme machien est Tolman ; or, il ne semble accepter nulle part la valeur du dilemme.

Examinons d'abord certains présupposés implicites dans le dilemme. Un premier présupposé est qu'il existe des théories scientifiques adéquates du comportement. Or, cela est extrêmement discutable pour les théories actuelles, et ce l'était encore plus à l'époque où Hull (1943) et Skinner (1949) indiquaient le dilemme. Ce n'est donc pas que Skinner ou Hull, face au succès d'une théorie rivale, veuillent réaffirmer leur positivisme. Un deuxième présupposé est qu'on peut, « empiriquement », dire la même chose que des théories. Quelles théories ? Les théories auxquelles ils sont irréductiblement opposés sont des théories mentalistes. Or, il apparaît douteux qu'ils affirment (ou même qu'ils soient intéressés à) pouvoir dire empiriquement tout ce que ces théories peuvent dire.

La différence entre leur approche et ces théories est trop grande pour leur attribuer une telle position. (Mais cette position est presque celle de Tolman, qui, lui, n'accorde pas de valeur au dilemme).

Pour comprendre pourquoi certains behavioristes ont pu formuler le dilemme du théoricien, il faut chercher ailleurs, dans la possibilité de formuler une science autonome du comportement.

Est-ce que les comportements sont explicables ? Ont-ils une raison, une cause ? Si on répond non à ces questions, il est difficile d'envisager l'existence d'une science les prédisant et les contrôlant. Or, il est à peu près universellement accepté que les comportements sont explicables, et cela, quelle que soit la position philosophique que l'on adopte.

Les comportements ne sont pas l'effet du hasard. Il existe des relations entre eux, l'organisme qui les émet et la situation. L'homme de la rue, comme le mentaliste, admet cela. Ils ont tous les deux des théories du comportement. Or, si on admet la possibilité de théories du comportement, quelles que soient leur validité et leur nature, on admet l'existence de ces relations. Et ce sont ces relations qui sont importantes. La première justification du dilemme est donc de reconnaître l'existence des relations, (puisqu'on admet la possibilité de théories). Existence sans laquelle toute science behavioriste du comportement est *a priori* impossible.

Mais cela n'est pas suffisant, sinon l'argument n'irait pas plus loin que la prémisse 1. Pourquoi continuer et rejeter du même coup la nécessité de concepts théoriques ? Pour invalider les théories mentalistes ? Cela n'est pas l'effet de l'argument, car il n'invalide pas une théorie, il la rend non nécessaire sans contester sa validité. Certes Hull et Skinner sont opposés aux théories mentalistes. Mais leurs arguments contre les théories mentalistes ont en général peu de rapport avec le dilemme (quoique Skinner parle de la non-nécessité des « mental way station »). Il apparaît bien plus probable que le dilemme est dirigé contre un réductionnisme physiologique radical. Réductionnisme qui aurait deux effets négatifs pour les behavioristes. D'abord entraîner la conversion des psychologues en biologistes. Ensuite et surtout, faire disparaître la notion de comportement. Car, rappelons-le, si le comportement est un phénomène biologique, il n'est comportement qu'en autant que ce

phénomène est mis en relation avec l'environnement de l'organisme. Et il n'existe pas actuellement de modèles biologiques pouvant inclure les types de relation qui intéressent les behavioristes. Mais alors pourquoi ne pas devenir biologiste et développer ces modèles ? C'est ce que vont tenter certains behavioristes, dont Lashley et Hebb. Mais Hull et Skinner vont rejeter cette voie (totalement permisible) pour affirmer (ce qui est tout aussi valide et bien plus en accord avec le behaviorisme) l'existence d'un niveau de lois purement psychologiques et comportementales (l'explication théorique intégrative S-O P-R).

En complétant l'argument, Skinner et Hull font d'une pierre trois coups : ils admettent que l'explication causale réductrice (*i.e.* biologique) du comportement est possible, puis ils affirment l'autonomie conceptuelle d'une psychologie behavioriste, préservant la validité de ce niveau d'analyse. Enfin (et c'est là que l'analyse faite par Hempel et Tuomela de leur formulation du dilemme semble « décrocher »), ils n'impliquent pas que les deux théories, intégrative behavioriste et causale réductrice biologique, soient équivalentes, qu'elles veulent dire la même chose. (Rappelons que les behavioristes ont pris diverses positions face à la relation entre biologie et psychologie et surtout face à la nature de la réduction possible).

3. BEHAVIORISME ET PHILOSOPHIE

Pendant longtemps la psychologie a été un secteur de la philosophie. Et comme telle, elle a suivi les préjugés métaphysiques, épistémologiques, éthiques ou théologiques de la philosophie, servant de support à ces préjugés. Wundt a voulu en faire une science indépendante. Mais personne, et pas plus Wundt que d'autres, ne se départit facilement de l'influence de sa formation culturelle. Ainsi, on retrouve chez beaucoup de behavioristes des positions philosophiques externes au behaviorisme. Il est important, *contra* Skinner (1974), de ne pas confondre le behaviorisme avec ces dernières.

Dans cette troisième partie, nous allons donc examiner les relations entre le behaviorisme et certaines positions philosophiques. D'abord, nous situons le behaviorisme par rapport à certaines philosophies de l'esprit et, ensuite, à certaines philosophies de la science. Enfin, nous concluons sur l'interaction entre la philosophie et le behaviorisme.

3.1 *Behaviorisme et psychologie philosophique*

Il ne s'agira pas ici de faire un exposé exhaustif et détaillé des différentes théories philosophiques¹⁵ qui existent face à la notion d'esprit ou à la psychologie.

Toute tentative de classification est arbitraire et relative aux critères de classification. Il est facile alors de confondre des positions bien différentes sur d'autres points que ces critères. Aussi, répétons-le, la présentation qui suit n'est nullement un exposé de la psychologie philosophique ; elle a pour unique but de mieux faire comprendre le behaviorisme et, si possible, de faire disparaître certaines confusions à son sujet. Nous allons donc regrouper ces théories en deux grandes catégories, celles qui sont compatibles avec le behaviorisme et celles qui ne le sont pas.

3.1.1 *Positions compatibles*

Il existe en psychologie philosophique plusieurs positions compatibles avec le behaviorisme. Nous pouvons les regrouper en deux classes, selon leur réaction au problème traditionnel de l'esprit et du corps : les monismes et les dualismes.

Il existe divers types de monismes : le matérialisme, l'idéalisme, les théories du double aspect ou de la personne, les monismes neutres.

Il y a plusieurs variétés de matérialisme, qu'on peut regrouper en deux sous-catégories : éliminateur ou réducteur. Les deux sous-catégories refusent l'existence d'entités ou phénomènes mentaux « autonomes ». Mais elles diffèrent dans leur position face au vocabulaire mentaliste. Selon le matérialisme éliminateur, ce vocabulaire est inutile et peut être éliminé au profit d'un vocabulaire non mentaliste. Cette élimination n'entraîne aucune perte (autre que celle d'illusions ou de chimères), car le vocabulaire ne réfère à aucun état, entité, phénomène ou propriété, mentale ou autre. Dans le matérialisme réducteur, le vocabulaire a des référé-

15. Les livres suivants donneront à leurs lecteurs un bon exposé de ces théories : LANGFORD, 1971 ; CAMPBELL, 1970 ; SHAFFER, 1968 ; TAYLOR, 1974 ; ROSENTHAL, 1971 ; CHAPPELL, 1962 ; WHITE, 1967, 1968 ; CORNMAN, 1971. Ces ouvrages, tous en *paperback* sauf le dernier, fournissent une excellente introduction au domaine et incluent souvent une bibliographie fouillée. Les références les plus récentes se retrouvent dans « The Philosopher's Index ».

rents réels, il désigne quelque chose de spécifique, mais ce quelque chose n'est pas mental.

Le matérialisme éliminateur classique, métaphysique, est celui qui nie l'existence de toute autre entité, propriété, caractéristique ou phénomène que les entités, propriétés, caractéristiques ou phénomènes matériels. Et est matériel tout ce qui, par exemple, a une extension et une localisation. Le problème du matérialisme classique, celui du 17^e siècle dans l'exemple ci-dessus, consiste en sa définition de ce qui est matériel. On peut se demander alors si la physique moderne a pour objet la matière. Mais ces définitions traditionnelles de l'objet des sciences (comme la vie, pour la biologie) tiennent de ce qu'on a appelé précédemment la géographie de l'imaginaire et sont un héritage historique, aujourd'hui passablement dépassé au profit de nouveaux matérialismes métaphysiques. Nous n'accorderons guère d'importance à ces formes de matérialisme, dont les préoccupations sont beaucoup plus métaphysiques que psychologiques. Il faut noter que les préoccupations du behaviorisme sont seulement psychologiques. Ce dernier n'a rien à dire sur l'existence ou la non-existence d'entités non matérielles qui pourraient être ange ou démon, habiter un autre type d'univers ou être des Formes pures. Ces questions ne sont pas du ressort de la psychologie. Cela toutefois n'a pas empêché certains psychologues behavioristes, *v.g.* Weiss, d'adopter un matérialisme métaphysique. Mais cette adoption dépend d'autres facteurs.

Dans le matérialisme éliminateur psychologique moderne, on peut distinguer au moins trois positions.¹⁶ Ces trois positions sont reliées au développement de la philosophie analytique : le behaviorisme analytique ou physicaliste (Carnap, Neurath), le behaviorisme ryléen et le behaviorisme critériologique (Wittgenstein). Il existe des différences entre ces variétés de behaviorisme philosophique. Mais toutes trois admettent que l'usage d'un vocabulaire mentaliste « répond » à des critères physiques ou behavioraux. C'est dans ce sens qu'on peut dire que certains termes mentaux ne réfèrent qu'à des comportements ; non pas que celui qui les emploie les identifie à des comportements, mais dans le sens que leur critère d'emploi est behavioral ou physique. C'est là simplifier,

16. Ce ne sont pas les seules. Voir ROSENTHAL (1971), CORNMAN (1971), LYCAN et PAPPAS (1972, 1976). Toutefois ces autres positions ont été moins influentes en psychologie, à tort peut-être.

à l'excès peut-être, ces positions ; mais pour les fins de la présente discussion, admettons cette simplification. Dans sa forme la plus crue, et erronée, cette description du béhaviorisme philosophique revient à dire que le vocabulaire mental « réfère » à des comportements. Fodor (1968) définit le behaviorisme ainsi : à chaque prédicat mental employé dans une application psychologique doit correspondre logiquement au moins une description de comportement¹⁷.

Il existe des ressemblances entre le behaviorisme philosophique et celui des psychologues. Les deux accordent une importance fondamentale au comportement (quoiqu'ils ne le définissent pas nécessairement de la même façon). De plus ils ont tous les deux une attitude critique face à la psychologie mentaliste traditionnelle. La position de Skinner peut être décrite comme impliquant un behaviorisme philosophique.

Malgré tout, il y a des différences importantes entre les positions psychologique et philosophique. Pour beaucoup de psychologues behavioristes, l'explication philosophique semble artifi-

17. Une description voisine est celle du « postulat métaterminal », formulée par BEVER, FODOR et GARRET (1968) et amplifiée par ANDERSON et BOWER (1973). Le postulat se lit comme suit : les principes associatifs sont des règles définies à partir du vocabulaire « terminal » de la théorie, *i.e.* du vocabulaire dans lequel le comportement est décrit. Chaque description d'un n-tuple d'éléments qui peuvent être associés doit être une description possible d'un comportement actuel. Selon Bever, Fodor et Garrett, ce postulat est inhérent aux théories S-R. Et à cause de lui, ces théories sont formellement incapables de fournir une explication adéquate du langage et du comportement.

L'argument est à la fois dirigé contre l'associationnisme et le behaviorisme. Et il est employé à la fois pour soutenir une forme de mentalisme et la nécessité d'« éléments » abstraits dans la théorie. Il y a plusieurs problèmes avec cet argument. D'abord, sa validité est douteuse (SUPPES, 1969b). Ensuite, il confond associationnisme et behaviorisme (alors que les associationnistes ont été tout autant fonctionnalistes que behavioristes), et confond explication mentale avec explication employant des termes abstraits. S'il est vrai que, dans un sens, les entités mentales sont abstraites (parce qu'elles ne sont tout simplement pas des entités matérielles concrètes, discrètes), il ne faut pas confondre mental et abstrait, sinon tout ce qui est abstrait devient mental. Or le behaviorisme ne refuse pas les concepts abstraits. Les opérateurs mathématiques sont abstraits, et ils sont néanmoins inclus dans les théories behavioristes. Ce que le behavioriste refuse, c'est la réification mentaliste des opérateurs ou termes abstraits. À cet égard, la réaction des behavioristes à la théorie de Piaget est significative. D'abord, ils ne l'ont pas rejetée, même s'ils en ont critiqué certains aspects. Ils ont accepté la description empirique du développement cognitif, mais ont été très réticents quant au statut ontologique des processus cognitifs. Sur ce dernier point, Piaget est ambigu, semblant osciller entre, d'une part, des interprétations behaviorales (avec Inhelder, il s'est déjà qualifié de « behavioriste subjectif ») et biologiques et, d'autre part, une interprétation mentaliste (il se définit aussi comme un paralléliste). C'est cette ambiguïté qui indispose beaucoup de behavioristes (voir BELIN, 1971, p. 86-87 et WARTOFSKY, 1971, p. 139 à 141). Cette acceptation (où entre parfois une bonne part de fascination) et ce malaise concomitant semblent se retrouver dans l'interprétation hullyenne que Berlyne (1965) fait de la théorie de Piaget.

cielle, « armchair », trop spéculative et purement verbale. Le behaviorisme psychologique n'implique pas l'inexistence d'entités mentales, l'autre l'implique.

De plus les variétés ryléenne et critériologique semblent réfractaires à une explication scientifique en psychologie (par exemple dans leur négation de la possibilité d'une psychologie cognitive). De plus, ces deux dernières positions s'opposent au behaviorisme psychologique quant à l'importance théorique à donner au « langage ordinaire » : elles en font un critère fondamental et déterminant de l'explication, alors que le psychologue le considère comme insuffisant et souvent erroné.

Contrairement au matérialisme éliminateur, le matérialisme réducteur reconnaît au vocabulaire mentaliste des référents réels, mais ceux-ci ne sont pas mentaux. Selon la nature de ces référents, on obtient au moins deux types de réduction. La première est biologique (*identity theory, central state materialism*). C'est la position soutenue par Feigl, Smart, Place et d'autres. Les états, événements ou processus mentaux sont identiques à des états physiologiques ou neurophysiologiques. Lashley et Hebb semblent à certains moments adopter une telle position. (Rappelons toutefois que cette identification du mental au physiologique est critiquée par Kantor qui la considère comme une survivance cachée du mentalisme). Le deuxième type de réduction est fonctionnel. Nous en avons déjà parlé en présentant la position de Fodor et de Putnam. Ces états fonctionnels sont considérés comme des entités théoriques. Et ils se prêtent facilement à une réification mentaliste. Si on refuse cette réification, le réductionnisme fonctionnel paraît être plus ou moins accepté par Broadbent, qui, toutefois, n'identifie pas la description fonctionnelle aux processus internes qui la soutiennent, ceux-ci étant biologiques (Broadbent, 1973).

Le matérialisme sous ces diverses variétés est donc compatible avec le behaviorisme. Dans un sens, on peut dire de ce dernier qu'il est un matérialisme. Non parce qu'il est métaphysique, éliminateur ou réducteur. Mais parce que son objet d'étude et les concepts explicatifs (S-O-R) qu'il emploie sont purement « matériels ». Mais ce « matériel » est celui, non pas du philosophe, mais du physicien, du chimiste et du biologiste¹⁸. En fait, on pourrait, tout en restant

18. Il ne faut pas inférer de cette affirmation qu'elle implique l'« Unité de la Science » telle que la proposent Carnap ou Neurath, la nature de cette unité étant par trop obscure.

behavioriste, rejeter les notions philosophiques classiques du matérialisme, tout autant qu'on rejette le mentalisme ; l'antithèse matériel-spirituel, matériel-mental est le produit d'un autre âge, où la matière était inerte, passive, réactive, et la « Vie », entre autres celle que devait étudier le biologiste, était d'une essence différente de celle de la « Matière ». L'identification behavioriste au matérialisme consiste en un rejet de ces distinctions ou différences classiques bien plus que dans l'affirmation d'un matérialisme philosophique. Et si certains behavioristes, pour diverses raisons, peuvent préconiser des philosophies matérialistes, le behaviorisme, comme tel, ne l'implique nullement.

La position du behaviorisme, face aux autres monismes, est beaucoup plus ambiguë, et cela souvent parce que ces monismes sont eux-mêmes ambigus. Et il ne semble pas y avoir de psychologue behavioriste qui ait soutenu une théorie du double aspect ou un monisme neutre.

Il existe aussi des dualismes compatibles avec le behaviorisme : l'épiphénoménalisme, le parallélisme, l'occasionnalisme. Eysenck (1972) se dit épiphénoménaliste¹⁹. Il n'y a rien d'inconvenant à supposer un « monde mental » parallèle à celui des comportements. Et on pourrait admettre une psychologie mentaliste.

Mais pour le behavioriste, l'existence de ce monde ou de cette psychologie mentaliste est non pertinente à l'étude du comportement. Et toute position mentaliste qui ne prétend pas que l'explication, la prédiction ou la modification du comportement implique le recours à ou le postulat d'entités ou processus mentaux est compatible automatiquement avec le behaviorisme. Elle est compatible pour la simple raison qu'elle est non pertinente à sa tâche. Et, en corollaire, le behaviorisme du psychologue est compatible avec ces positions puisque, comme tel, et contrairement à celui du philosophe, il n'affirme rien sur l'existence et la nature des processus, états ou phénomènes mentaux impliqués par ces théories dualistes.

19. Dans le septième chapitre de son livre, chapitre intitulé ironiquement « Don't shoot the behaviorist ; he is doing his best », EYSENCK (1972) donne une description qui est très proche de la nôtre. Il y discute aussi de plusieurs questions examinées dans cet article. Et l'orientation d'Eysenck, quoi qu'ait pu en dire Kaufmann au cours du colloque, est carrément behavioriste. En fait, Eysenck est un des plus influents théoriciens behavioristes de la personnalité. Il a été, et reste, un des grands promoteurs des thérapies du comportement. Et il présente les mêmes tendances polémistes et « évangélistes » qui ont caractérisé Watson.

Le behaviorisme n'affirme ni ne nie l'existence d'un monde mental ou spirituel ; il ne suppose pas non plus que ce dernier peut être ou doit être « réduit » à des comportements, des processus physiologiques, des descriptions fonctionnelles. Son succès ou son échec ne dépend pas de son succès ou de son échec à expliquer, éliminer ou réduire les concepts mentaux mais, au contraire, de son succès ou de son échec à expliquer, prédire et contrôler les comportements. Et cela beaucoup de personnes semblent incapables de le comprendre ou de l'admettre. Les questions, problèmes et méthodes de cette psychologie sont différents et indépendants logiquement de ceux de la psychologie mentaliste traditionnelle. C'est pourquoi tant de positions philosophiques sont compatibles avec le behaviorisme, même si ces positions ont été formulées pour résoudre des problèmes ou répondre à des questions de la psychologie mentaliste, et non à ceux d'une psychologie du comportement. On peut être behavioriste sans être matérialiste, paralléliste, épiphénoménaliste, etc. Et on peut être matérialiste, paralléliste, épiphénoménaliste sans être behavioriste.

3.1.2 *Positions incompatibles*

Il existe cependant des positions philosophiques incompatibles avec le behaviorisme, et cela parce que ces positions prétendent que l'explication du comportement nécessite le recours à des entités ou à des processus mentaux.

3.1.2.1 La première tâche est de définir ce qu'on entend par mentalisme. Le mentalisme ne consiste pas en l'emploi, dans l'explication théorique, de « concepts abstraits » (comme si les concepts pouvaient ne pas être abstraits) ou très éloignés du comportement ou de la biologie. On peut, sans devenir pour autant mentaliste et en restant behavioriste, édifier une structure théorique formelle et complexe, incluant des concepts qui ne réfèrent pas directement à des comportements mais qui réfèrent à d'autres concepts théoriques. Mais on cesse de l'être si on substantialise ces concepts théoriques, sans les faire correspondre à des comportements ou à des processus physiologiques. Répétons-le, les modèles, par exemple, d'« information-processing » ne sont pas incompatibles avec le behaviorisme, mais ils le deviennent si les fonctions ou opérations sont substantialisées sans les identifier à des processus physiologiques réels ou sans les considérer comme n'exprimant qu'une description des relations S-O-R.

Le mentalisme n'est pas non plus simplement l'opposé du behaviorisme ou du matérialisme. Contrairement à Fodor (1968, p. 55), qui affirme qu'est mentaliste tout non-behavioriste, nous ne dirons pas que tout non-behavioriste est mentaliste. Une psychologie peut être autre que behavioriste ou mentaliste.

Pour définir la psychologie mentaliste, nous allons employer la démarche utilisée pour définir le behaviorisme, c'est-à-dire en préciser les objets, buts, méthodes et thèses.

a) L'objet d'étude de la psychologie mentaliste est soit l'expérience vécue, soit la pensée. Ce vécu et cette pensée peuvent être complètement indépendants du comportement. Le comportement n'en est au plus qu'un indicateur indirect et infidèle. L'expérience vécue est ce que je ressens, éprouve. Ce sont les sentiments, perceptions, émotions, etc. La pensée correspond à l'intelligence, la raison. La première est normalement consciente, la seconde non. La distinction est arbitraire, mais elle correspond en pratique à une différenciation des psychologies mentalistes (phénoménologiques vs cognitivistes). Les philosophes et psychologues ont attribué des caractéristiques distinctives aux phénomènes mentaux : immatérialité, accès privilégié, « immédiateté », incorrigibilité, intentionnalité, conscience ou perceptibilité, etc.

b) Son but est d'expliquer le vécu ou la pensée grâce à des structures ou processus internes. De plus, pour certaines psychologies mentalistes, expliquer veut dire comprendre, saisir intuitivement, par exemple dans le sens de « verstehen ». Cette compréhension peut s'accompagner d'un sentiment d'illumination (l'eurêka de l'*insight*), de clarté intellectuelle et de certitude subjective de la validité de la connaissance.

c) La méthode de vérification et de preuve a reposé classiquement sur l'introspection, l'intuition ou l'empathie. Ainsi, selon certains, pour atteindre les processus ou événements mentaux, il faut regarder ce qui se passe à l'intérieur de nous-mêmes. Le mentaliste, à moins qu'il ne nie tout moyen de connaissance directe de soi, suppose donc la possibilité d'une perception interne (introspection) plus ou moins directe et complète de ces phénomènes, structures ou processus mentaux. Il suppose aussi l'authenticité, la validité du produit de cette démarche. Ce qu'il voit en lui existe réellement.

Ce qu'il affirme empathiquement ou intuitivement est vrai²⁰. Cette démarche est plus ou moins facile, elle peut exiger une « éducation » spéciale (comme dans le structuralisme de Titchener, la phénoménologie ou la psychanalyse), mais elle est possible. Cet aspect est capital. Il implique qu'un individu peut se connaître mieux qu'il ne peut connaître les autres et mieux que les autres ne peuvent le connaître. Si l'individu ne peut pas se connaître directement par introspection ou intuition et de ce fait n'est pas mieux placé que les autres, ou s'il ne peut pas connaître directement les autres par empathie, il doit alors recourir à l'étude des comportements, avec tous leurs aléas et vicissitudes, puisque ceux-ci ne sont tout au plus que des indicateurs ou indices infidèles.

d) La thèse mentaliste affirme : 1) il existe des processus, états, structures ou événements internes à l'individu ; 2) ceux-ci, s'ils sont perceptibles directement, le sont par lui seul ; 3) ils ne sont pas réductibles à des états ou processus physiologiques ou équivalents à des interactions ou relations entre ces états ; 4) ils sont différents et irréductibles à des comportements ou à des relations S-O-R ; 5) enfin, ils sont la cause ou l'explication nécessaire des comportements.

Il faut noter que cet objet est pour le behavioriste non pertinent, mais pas nécessairement invalide pour un autre type de psychologie. Il en va de même du but et de la méthode quand ils sont basés sur l'introspection, l'intuition et l'empathie. Quant à la thèse, il accepte 1) comme valide (si les processus ou structures sont biologiques) ou considère 1), 2), 3) et 4) comme non pertinents. Toutefois, il rejette la conjonction de tous ces énoncés avec 5). Le problème réside dans l'introduction de cette causalité au niveau des comportements. Si ce n'était de 5), le mentalisme serait compatible avec le behaviorisme, parce que totalement non pertinent. Tant que le mentalisme ne s'intéresse pas au comportement, ne prétend pas que son explication nécessite le recours à des concepts mentalistes, le behavioriste, s'il n'est pas matérialiste sur le plan philosophique, n'y est pas opposé mais indifférent. C'est pourquoi les dualismes paralléliste ou épiphénoménaliste sont compatibles avec le behaviorisme psychologique.

20. Ainsi la démarche chomskyenne repose fondamentalement sur la validité de l'intuition de grammaticalité. Tout autre critère n'est valide que s'il est conforme à l'intuition.

Il y a plusieurs variétés de mentalisme selon, entre autres, qu'on inclut ou non les comportements, directement et sur un même pied que les phénomènes mentaux, dans l'objet de cette psychologie, et selon qu'on considère ou non une méthodologie behaviorale comme seul moyen de connaître les phénomènes, processus ou états mentaux.

L'opposition behavioriste à la psychologie mentaliste varie selon la forme de mentalisme adoptée et tient à plusieurs facteurs. On peut citer, entre autres, la dévaluation par le mentalisme de l'importance de l'environnement (en l'internalisant) et de la position interactive, par ses comportements, de l'organisme face à l'environnement. L'homme mental semble souvent autistique, perdu, isolé dans ses pensées, indifférent au monde externe concret.

Un autre facteur est la difficulté de faire une psychologie mentaliste cohérente des animaux et la dépréciation concomitante de la psychologie animale. Le mentalisme s'accompagne souvent d'un certain narcissisme, où tout ce qui paraît « diminuer » l'homme (on parle alors de déshumanisation, ou pour employer l'expression de Koestler, de ratomorphisme) est condamné au nom de principes religieux éthiques ou métaphysiques. On veut que l'homme reste le sommet de la création ou le sens de l'univers. Que la biologie situe l'homme parmi les animaux, on l'accepte plus ou moins, mais que la psychologie le fasse, non ! cela semble trop sacrilège.

Un troisième facteur, peut-être le plus important, réside dans ce que j'ai appelé précédemment le matérialisme du behaviorisme (à ne pas confondre avec le matérialisme éliminateur behavioriste). On pourrait indiquer encore d'autres facteurs, mais ce conflit entre les thèses de ces deux psychologies est suffisant à lui seul pour justifier cette opposition.

Enfin, avant de conclure cette discussion, il est crucial de préciser qu'il ne faut pas confondre psychologie mentaliste et psychologie cognitive. Les mots « cognition » et « cognitif » sont ambigus²¹ et peuvent se prêter à des définitions différentes. Et même si certains behavioristes ont rejeté la notion de cognition ou de cognitif, le behaviorisme, comme tel, n'est nullement opposé à

21. Il faut absolument lire le texte fondamental de MOROZ (1972) au sujet de la notion de « cognition » et de « cognitif ».

la possibilité ou à la validité d'une psychologie cognitive, car celle-ci n'est pas nécessairement mentaliste. Aussi, plusieurs behavioristes (Tolman, Bourne, Premack, Broadbent) prétendent faire une psychologie cognitive.

3.1.2.2 La principale position philosophique mentaliste incompatible²² avec le behaviorisme est le dualisme interactif parce qu'elle affirme la nécessité, dans l'explication du comportement (ou même de certains changements physiologiques), de l'emploi de concepts mentalistes. Il faut préciser qu'il ne s'agit pas ici nécessairement des concepts du langage courant, mais de ceux du langage philosophique.

L'autre position incompatible est l'idéalisme, mais pour des raisons différentes. Le mot idéalisme a plusieurs sens. La variété qui nous intéresse est celle qui affirme que tout ce qui existe n'a d'existence que comme idée dans l'esprit. Cet idéalisme semble irréconciliable avec le behaviorisme, puisque le statut de l'organisme, des comportements et de l'environnement devient problématique. En ce sens, pour des raisons métaphysiques, le behaviorisme serait une impossibilité ou un pur jeu de l'esprit. Pourtant, assez paradoxalement, on pourrait peut-être supposer qu'une psychologie behavioriste serait admissible pour un idéaliste, à la condition que ce dernier accepte la physique, la chimie et la biologie comme sciences, et qu'on se rappelle que l'objet de la psychologie behavioriste est le comportement et non les états mentaux, la pensée ou l'esprit. Considérons que dans l'esprit il y a des idées de table, de chaise, d'animal, de mouvements physiques, de changements physiologiques. Leur existence n'est que purement spirituelle. Supposons que ces idées peuvent être arrangées en un tout ou système cohérent, qu'il existe des relations entre elles et que ces relations correspondent à celles décrites par les sciences de la nature, qu'il existe aussi des idées de divers comportements, qu'une description behavioriste des comportements d'un organisme et de leur relation avec l'environnement correspondrait aussi exactement aux relations entre les idées. En ce sens, et si l'idéalisme accorde un certain statut aux sciences de la nature (celles-ci n'ayant pas pour objet des phénomènes extérieurs à l'esprit mais seulement certaines idées de celui-ci), je ne vois pas pourquoi il re-

22. Rappelons que le mentalisme, s'il n'inclut pas la partie 5 de la thèse, peut être compatible. Voir aussi la note 34.

fuserait *a priori* une science du comportement. Cette proposition est bizarre. Et quelle que puisse être la position de l'idéalisme face au behaviorisme, il est plus que probable que les behavioristes, de leur côté, rejettent l'idéalisme, parce que cette conception de l'esprit n'a aucun sens pour eux et qu'ils penchent plutôt du côté des réalistes, des naturalistes et des matérialistes.

3.2 *Behaviorisme et philosophie de la science*

On a souvent attribué au behaviorisme une certaine conception de la science, conception objectiviste, observationnaliste, positiviste ou opérationnaliste. Les affirmations de certains psychologues, *v.g.* Hull, Skinner ou Tolman, se prêtent facilement à cette interprétation. Et on a déduit de cela que l'apparition de cette psychologie n'est que le résultat de cette conception de la science. Or, cette déduction me semble manifester une incompréhension du behaviorisme. Il n'est pas question ici de nier que des conceptions de la science ont influencé la psychologie (quoique des conceptions psychologiques ont aussi réciproquement influencé les conceptions de la science), ou que certains psychologues, pour justifier leurs positions, y ont eu recours. Il s'agit plutôt de contester que le behaviorisme n'est que le résultat de ses conceptions de sorte que, si nous démolissons ces dernières, il se retrouve sans justification ou raison d'existence.

3.2.1

Prenons d'abord le cas de l'observationnalisme (ou inductivisme). Selon Peters (1951), cette position suppose que le but de la science est la collection méticuleuse de données empiriques, suivie de généralisations prudentes ne dépassant pas les données (quoiqu'il soit difficile de voir comment on peut généraliser sans dépasser les données). La démarche du chercheur consiste à observer les événements de la nature, à les mesurer de façon précise et fidèle, à établir des corrélations ou des lois entre ces mesures et finalement à relier ces lois sous des théories. De plus, dans cette conception, une science se définit par un objet particulier, d'où elle part, plutôt que d'un problème qui la guide. Il est bien évident que cette conception « colle » aux textes méthodologiques du behaviorisme. Mais il est tout aussi évident qu'elle « colle » à toutes les sciences. Dans toutes les sciences, on retrouve des activités qui y correspondent. Les physiciens, les chimistes, les biologistes, les astronomes, etc, collectent des données, cherchent à établir des mesures précises, à formuler des lois (généralisations

prudentes ?). Ils ont aussi des objets particuliers et ces activités ne sont pas nécessairement regroupées autour d'un même « problème », (à moins qu'on ne formule le problème d'une façon très triviale, par exemple : quelle est la relation entre la lumière, l'électricité, le magnétisme et les particules élémentaires ?)

Cette conception de la science n'est pas fausse, et contrairement à ce que laisse entendre Peters (et Popper) elle correspond à ce qu'est la science, à ce que font les chercheurs et à ce qu'ils doivent faire. Le problème de cette conception n'est pas sa fausseté, mais plutôt qu'elle pourrait être incomplète, qu'elle pourrait laisser de côté d'autres aspects tout aussi importants de la démarche scientifique. Est-ce le cas ou non ? ce n'est pas ce qui m'intéresse ici. Ce qui est intéressant, c'est de comprendre pourquoi des behavioristes, entre autres, ont insisté sur cette conception.

Il faut se rappeler qu'au moment de leur entrée en scène, la psychologie est mentaliste. Mais elle tend à devenir behaviorale. En effet, même les psychologues mentalistes qui veulent faire une psychologie scientifique adoptent de plus en plus une approche behaviorale (*i.e.* basée sur l'observation et l'étude des comportements) des problèmes mentalistes. Ils le font parce qu'une méthodologie scientifique purement mentaliste se révèle difficile, ambiguë ou même impossible. Certes, pour eux, l'importance du comportement est encore subordonnée à celle des entités mentales qui en sont les causes ; mais, au moins, on étudie le comportement.

Or en l'étudiant, les psychologues scientifiques, behavioristes ou mentalistes, commencent alors à constater que les interprétations mentalistes traditionnelles du comportement ne concordent pas avec les données behaviorales observées (*v.g.* Thorndike sur l'intelligence animale, la discipline mentale ; La Pierre, en sociologie, sur les attitudes, etc.) Que font-ils ? S'il est mentaliste, le psychologue peut réaménager ses concepts ou, ce qui va être souvent le cas, considérer les données comme non pertinentes. S'il est behavioriste, il va dire qu'il faut oublier les concepts et les hypothèses mentalistes, observer les comportements, ce qui n'avait guère été fait auparavant, les étudier pour eux-mêmes, en dégager les interrelations avec l'environnement, formuler à partir d'elles des lois propres au comportement (plutôt que reliées aux questions et problèmes mentalistes). L'échec de beaucoup de behavioristes vient justement de ne pas avoir suffisamment rejeté les concepts menta-

listes, d'avoir effectué leur collecte de comportements dans le cadre de la psychologie mentaliste qu'ils rejetaient en principe tout en gardant les mêmes divisions (en sensation, perception, intelligence, émotion, etc.) et, paradoxalement pour de supposés environnementalistes, en continuant à travailler dans les laboratoires créés par les mentalistes.

Étant devenus, contrairement à leurs dires, des behavioristes méthodologiques, il n'est pas surprenant que Peters (1951) puisse affirmer de leur oeuvre qu'elle n'est qu'une copie insatisfaisante de la psychologie qu'ils rejetaient. Mais cela n'a rien à voir avec le fait qu'ils proposaient une démarche observationnaliste. Car cette démarche, ils ne l'ont justement pas faite. Et l'observationnalisme, qu'il soit ou non une théorie adéquate de la science, n'est pas la raison de l'apparition du behaviorisme²³. L'observationnalisme représentait plutôt un moyen pour ce dernier de trouver de nouveaux concepts plus adéquats à ce qu'il voulait faire. Le reproche qu'on peut aujourd'hui adresser aux premiers behavioristes est de n'avoir pas été observationnalistes, car si on regarde ceux qu'on peut qualifier de vrais observationnalistes du comportement, les éthologues, qui se situent dans la tradition des zoologistes naturalistes collectionneurs de faits sur le terrain, on voit qu'une psychologie nouvelle aurait pu apparaître, comme elle est apparue chez les éthologues. Ce n'est pas sans une certaine ironie amère qu'on peut lire chez Lorenz ou Tinbergen que l'éthologie est la science objective des comportements. Et l'amertume est d'autant plus grande que Piéron et même Watson (voir Gray, 1971) ont fait en début de carrière de l'observation de type éthologique. L'erreur des premiers behavioristes fut donc de chercher à résoudre (dans un langage behavioriste) des problèmes (mentalistes) plutôt que d'avoir observé systématiquement les comportements, pour eux-mêmes et sans préjugés mentalistes.

3.2.2 Examinons maintenant la relation entre le behaviorisme et le positivisme. On a dit du premier qu'il était la manifestation en psychologie du second. Et on peut invoquer pour cela des textes de Hull ou de Tolman qui réfèrent à des philosophes néo-positivistes. Skinner a dit que la lecture de Russell l'a poussé vers le behaviorisme. L'argument, à première vue, semble donc juste.

23. Peters, s'il affirme que ce n'est pas la seule raison, considère, à tort, que c'en est néanmoins une raison ou une cause.

Il rencontre toutefois certaines difficultés. Chronologiquement, le behaviorisme apparaît avant la fondation du Cercle de Vienne. Watson ne peut donc être influencé par ce dernier. Par contre, Carnap et Neurath vont, dans leurs premiers textes sur la psychologie, mentionner de façon louangeuse le behaviorisme américain. Si on se fie à la chronologie, ce serait le behaviorisme qui aurait influencé le néo-positivisme (ce que je ne prétends pas toutefois, si on entend, par influence, que l'un est le produit de l'autre). On pourrait remonter plus loin, à Comte ou Mach, pour retrouver une influence positiviste sur le behaviorisme. Comte est un peu loin et il semble bien plus nier la possibilité d'une psychologie scientifique que proposer un behaviorisme quelconque. Mach a le mérite d'être plus contemporain et surtout d'être cité par Tolman. Malheureusement, le positivisme machien est mentaliste, phénoménaliste. En fait, les véritables héritiers du positivisme sont probablement Wundt et Titchener, beaucoup plus que les behavioristes. Ce sont eux qui ont voulu faire une science positive de l'esprit, dégagée de la métaphysique. Si le positivisme mène au behaviorisme psychologique, comment expliquer que tant de positivistes soient mentalistes ?

Une autre caractéristique attribuée au positivisme est son rejet de la métaphysique. Pourant certains behavioristes, *v.g.* Weiss, adoptent une position métaphysique matérialiste.

Le positivisme affirme aussi que la science est la seule forme valide de connaissance. Que cela ait plu à de nombreux behavioristes, ce n'est guère surprenant. Cette affirmation leur a servi pour lutter contre le mentalisme et sa méthodologie. De la même façon, aujourd'hui, le nouveau mentalisme invoque la récente philosophie antipositiviste de la science pour lutter contre le behaviorisme. C'est de bonne guerre. Mais il ne faut pas en conclure que ces positions psychologiques découlent de la philosophie des sciences qu'elles ont prise comme alliée tactique. Dans la défense de leur position, les psychologues, behavioristes ou non, ont souvent fait flèche de tout bois.

Une des principales caractéristiques du néo-positivisme est son critère de vérifiabilité. On a laissé entendre que le behaviorisme, parce qu'il acceptait ce critère, a rejeté certains concepts comme inadmissibles. Cela me paraît encore mettre la charrue devant les boeufs. Le behaviorisme rejette certains concepts, non

parce qu'ils contreviennent au critère de vérifiabilité (rappelons qu'il a été formulé après l'apparition du behaviorisme), mais parce qu'ils sont mentalistes. Même s'ils étaient vérifiables, ce que les concepts mentalistes traditionnels ne sont pas, le behaviorisme continuerait à les rejeter parce qu'ils sont en contradiction avec la thèse behavioriste. La réponse fractionnelle anticipatoire de but (rg de Hull) semble bien peu vérifiable, pourtant les behavioristes l'ont acceptée ; après tout, elle s'accordait parfaitement avec la thèse. Mais nous avons déjà longuement discuté de la position behavioriste face aux entités théoriques.

On a aussi accusé les behavioristes de positivisme parce qu'ils refusaient les phénomènes inobservables. Mais les behavioristes ont-ils exigé que toutes les entités théoriques soient observables ? Il semble exister à ce sujet une certaine confusion. D'une part, il est vrai que les behavioristes ont rejeté certains concepts mentalistes parce qu'ils étaient inobservables mais ils ont en même temps employé des concepts théoriques inobservables (Goss, 1961). Watson emploie le concept de « covert behavior ». Bon nombre de behavioristes ont recours à la notion de « médiateurs », etc.

La difficulté réside dans la notion d'inobservabilité. On peut distinguer entre des choses observables et observées et d'autres observables et inobservées. On peut aussi distinguer entre divers types d'inobservabilité. Certaines choses sont techniquement inobservables ; mais le progrès technique peut les rendre un jour observables (*v.g.* les microbes au microscope, la face cachée de la Lune). D'autres phénomènes seraient théoriquement inobservables. Selon certains philosophes des sciences, l'atome et les particules élémentaires seraient théoriquement inobservables. On peut supposer que les behavioristes vont accepter les entités techniquement inobservables et refuser celles qui le sont théoriquement. Pourtant, Weiss fait reposer sa théorie sur la notion de particules physiques sub-atomiques, celles-la mêmes qui seraient théoriquement inobservables dans certaines philosophies des sciences. Des behavioristes ont donc admis des concepts physiques théoriquement inobservables. Pourtant, ils ont refusé les concepts mentalistes (au sens strict) parce qu'« inobservables ».

N'y a-t-il pas là une contradiction ? Pour comprendre ce refus et faire disparaître la contradiction apparente, il suffit de voir que l'inobservabilité de certaines entités théoriques psychologiques

est bien différente de celle des entités physiques. Cette différence réside en deux facteurs. Le premier facteur consiste dans la différence de statut ontologique entre l'entité mentale et les phénomènes behavioraux qu'elle explique, différence qu'on ne retrouve pas en physique. Le deuxième facteur réside dans une particularité spécifique et paradoxale de l'inobservabilité des phénomènes mentaux : ils sont inobservables pour tous, sauf leur « possesseur ». Les notions de « privacy », d'accès privilégié, etc., expriment cette particularité inconnue dans les sciences naturelles. On n'a pas un accès privilégié aux atomes de son propre corps, accès que n'ont pas les autres, tout simplement parce que ces atomes sont « nôtres ».

Il faut donc distinguer deux types d'inobservabilité théorique, celui de la physique et celui du mentalisme ; c'est ce dernier que les behavioristes rejettent. Et il serait surprenant que les physiciens ou les biologistes acceptent un tel type d'inobservabilité si on le leur proposait en physique ou en biologie. Ramener le behaviorisme à une forme de positivisme est donc une erreur. Et cela malgré la sympathie réelle et évidente de certains théoriciens pour cette philosophie.

Si le néo-positivisme a eu une influence réelle et originale sur le behaviorisme, et qui ne correspondait à rien qui ait été auparavant implicite dans ce dernier, cette influence se voit dans l'exigence de formalisation théorique (chez Hull surtout). C'est la seule influence, autre que verbale (*i.e.* emploi du vocabulaire positiviste pour exprimer des positions déjà implicites), qu'on peut attribuer au néo-positivisme. Et elle m'apparaît heureuse.

3.2.3. On voit souvent dans l'opérationnalisme une autre cause du behaviorisme. On peut citer sur ce point Skinner et Tolman. Mais là encore se pose la non-concordance chronologique. De plus, des non-behavioristes, *v.g.* Boring et Stevens qui sont physicalistes, ont été favorables à cette doctrine.

Il n'y a aucun doute que les behavioristes ont vu l'opérationnalisme d'un oeil complaisant. Et cela se comprend ; quand un behavioriste demande une définition opérationnelle de concepts psychologiques, ce qui l'intéresse ce n'est pas tant une quelconque pureté scientifique, mais bien les comportements que ces concepts sont supposés impliquer. Et ce sont ces comportements, bien plus que le concept, qu'il veut connaître. On n'est pas behavioriste parce qu'opérationnaliste (ou positiviste), mais plutôt l'inverse.

On a fait divers reproches à l'opérationnalisme. Leur validité ne m'intéresse pas. Mais il en est un qui est révélateur. Un concept peut s'opérationnaliser de diverses manières. Nous avons alors un problème : si le concept est l'opération, à autant d'opérations différentes correspondent autant de concepts différents. Et cela même si, au début, nous n'avons qu'un seul concept. Prenons le cas de l'anxiété ; il en existe des tests bien différents : ils peuvent être verbaux, gestuels ou posturaux, d'approche ou d'évitement, ou physiologiques. Autant de tests, autant de concepts ? Et pourquoi pas ? Cela ne choque que si on suppose *a priori* la validité du concept originel d'anxiété. Les diverses mesures d'anxiété ne concordent pas (et cela est extrêmement fréquent pour différents concepts psychologiques). Au lieu de supposer que cela pourrait constituer une démonstration de l'inadéquation de l'opérationnalisation en psychologie, on peut aussi bien penser que cela démontre l'inadéquation du concept traditionnel. Le psychologue dont la théorie repose sur le concept traditionnel va préférer la première hypothèse (parce qu'elle préserve le concept), le behavioriste va choisir la deuxième (car elle préserve les comportements). On a dit aussi que certains concepts ne sont pas opérationnalisables en comportements. Parfait ! Cela ne dérange pas, il n'est pas demandé que tous les concepts soient opérationnalisables. Mais rappelons-le, ce qui intéresse le behavioriste, ce sont les comportements. Et s'il rejette certains concepts, ce n'est pas parce qu'ils ne sont pas opérationnalisables, mais parce qu'ils ne correspondent pas à des comportements²⁴.

L'opérationnalisation a aussi un grand mérite pour le behavioriste, car elle peut nous forcer à nous interroger sur les fondements de nos concepts. Peters (1951) fait à cet égard une remarque révélatrice. Il dit que, si l'affirmation « L'INTELLIGENCE, C'EST CE QUE LE TEST D'INTELLIGENCE MESURE » semble si plausible, c'est parce que les constructeurs de tests ne savent pas ce qu'ils mesurent, et non parce que l'opérationnalisme est valide. Il y a une bonne part de vérité là-dedans, mais la vérité est littérale ; les constructeurs ont été réticents à se prononcer sur une quelconque théorie de l'intelligence, et la validation de leurs

24. Rappelons qu'on peut admettre des concepts théoriques qui ne se réduisent pas à des comportements. Mais cela n'implique pas qu'on doit admettre pour autant tous les concepts non réductibles.

tests a été empirique plutôt que théorique. Mais il ajoute cette phrase : « N'EST-IL PAS AUSSI PLAUSIBLE DE SUGGÉRER QUE LA KLEPTOMANIE EST CE QUE LE PSYCHIATRE DIAGNOSTIQUE, CE SUR QUOI LA COUR PRONONCE UN JUGEMENT ET RIEN DE PLUS ? »

Or ce type d'affirmation est de plus en plus fréquent aujourd'hui. Et elle constitue les bases d'une nouvelle conception de la maladie mentale et de la criminalité, la « labelling theory » (Scheff, 1975). Cette théorie affirme que beaucoup d'étiquettes (« label ») pathologiques ou criminologiques ne sont que des étiquettes. Être malade mental ou criminel ne consiste pas à avoir « à l'intérieur de soi » un quelconque désordre ou déficit, mais à avoir reçu une étiquette sociale, étiquette donnée en fonction de normes culturelles ou institutionnelles arbitraires. Mais si vous acceptez sans réflexion la traditionnelle « géographie de l'imaginaire », une telle conception, indépendamment de sa validité empirique, est impensable et sacrilège, car elle pourrait bien remettre en question toute votre « géographie ». Et c'est ce que le behavioriste apprécie, entre autres, dans l'opérationnalisme.

J'insiste encore sur ce point, car il semble si facile à un non-behavioriste de l'oublier, ce sont les comportements qui intéressent le behavioriste. L'opérationnalisation lui fournit un moyen de chercher ces derniers derrière les concepts qui sont supposés les impliquer. Sa tâche n'est pas de sauver, expliciter, valider ou même opérationnaliser les concepts psychologiques traditionnels. Si ceux-ci lui apparaissent inadéquats, behavioralement ou théoriquement (mais pour une théorie du comportement), il ne doit éprouver aucun remords à les abandonner.

L'opérationnalisme a aussi servi à d'autres usages. Un premier usage est celui de faciliter la communication entre mentalistes et behavioristes ; car le comportement est le point de rencontre des deux psychologies (du moins si le mentaliste prétend s'occuper de comportement, sinon il n'y a aucun contact possible). Un deuxième usage est polémique, c'est un moyen de se confronter avec l'adversaire. Et, de ses confrontations, il est souvent ressorti que le mentalisme était injustifié de prétendre expliquer les comportements. Ce point est important parce que, s'il ne supporte pas la thèse behavioriste, au moins il ébranle celle de l'autre. Aussi, il n'est pas surprenant de voir tant de behavioristes demander à la

psychologie mentaliste d'opérationnaliser ses concepts, non pas parce que l'opérationnalisme est une nécessité scientifique, mais parce que c'est un point de contact et de confrontation.

Les behavioristes méthodologiques ou philosophiques ont fait un troisième usage de l'opérationnalisation. Ne rejetant pas *a priori* la validité des concepts traditionnels, ils ont essayé, sans satisfaire évidemment les mentalistes, d'opérationnaliser leurs concepts et de faire avec ces concepts une psychologie behavioriste. Aussi, il n'est pas surprenant que Tolman ou Skinner, qui ont fait une traduction behaviorale de beaucoup de concepts traditionnels, aient tant insisté sur l'opérationnalisation. Et si Tolman est le plus « mentaliste » des behavioristes, il en est aussi le plus opérationnaliste. La conjonction d'une méthodologie behaviorale et d'une théorie traditionnelle suppose presque l'opérationnalisation des concepts ; c'est pourquoi beaucoup de fonctionnalistes ont aussi été sympathiques à l'opérationnalisme.

3.2.4. En conclusion à cette partie, on peut donc dire que le behaviorisme n'est pas le produit d'un quelconque observationnalisme, positivisme ou opérationnalisme antérieurs. Il est vrai que les behavioristes ont souvent fait un accueil chaleureux à ces doctrines. Mais cela tient au fait que certains énoncés de ces dernières s'accordaient accidentellement avec leur lutte contre le mentalisme, ou encore parce qu'ils étaient déjà impliqués implicitement dans le behaviorisme. Ainsi Mischel (1969) fait remarquer comment Tolman (1932) anticipe la position de Wittgenstein quant au statut public et social du vocabulaire mentaliste (le problème du « private language »). Il aurait pu remonter 24 ans plus tôt pour citer Piéron (1959), qui apporte le même argument dès 1908.

3.3. *Interaction entre la philosophie et le behaviorisme*

3.3.1. *Pragmatisme et néo-réalisme américain*

Les philosophes dont on peut vraiment dire qu'ils ont influencé les premiers behavioristes américains sont probablement les pragmatistes et les néo-réalistes américains. Ces derniers ont été les professeurs ou les collègues de ces psychologues, *v.g.* James, Perry, Singer, De Laguna. Et certains ont été, à la fois, autant psychologues que philosophes : Holt, Bode, Bawden. Rappelons qu'à cette époque, l'enseignement de la psychologie se faisait dans les départements de philosophie et qu'une grande partie du curricu-

lum de l'étudiant en psychologie était philosophique. Watson dit avoir eu plus de cours de philosophie que de psychologie.

C'est là, à cause des contacts interpersonnels souvent quotidiens, qu'il faudrait peut-être rechercher les racines philosophiques du behaviorisme américain, plutôt que dans quelques présuppositions abstraites, matérialistes ou positivistes.

Il est curieux de constater le peu d'importance historique²⁵ qu'on attribue généralement à ces philosophes. Bien avant Ryle ou Wittgenstein, ils ont jeté les bases d'une philosophie behavioriste. Ainsi, en 1911, avant même la parution, en 1913, de la déclaration de Watson, le philosophe E.A. Singer considère « Mind as an observable object »²⁶. Et, en 1924, il publie son livre *Mind as behavior*. Le philosophe réaliste R.B. Perry présente, en 1922, à une séance de la Société française de philosophie, un exposé sur « Des applications philosophiques du *behaviorism* » ; parmi les participants à la discussion qui suit, on retrouve le psychologue français Henri Piéron qui, indépendamment de Watson et avant lui, avait préconisé une psychologie behavioriste.

Le contact entre ces philosophes et les behavioristes est si grand que leur influence est réciproque, les uns citant les autres et vice versa. Ainsi Campbell (1970), dans sa bibliographie, place le livre précité de Singer dans la section des discussions du behaviorisme dont l'inspiration est d'abord scientifique plutôt que philosophique. Rappelons-nous aussi le titre de l'article de Perry.

3.3.2 Philosophie anglo-saxonne de l'esprit

Sous l'influence de Moore, d'Austin, de Ryle et peut-être surtout de Wittgenstein, pour qui la fonction de la philosophie consiste en une thérapie du langage, de nombreux philosophes se sont engagés dans ce qu'on a appelé la philosophie du langage ordinaire. Suite à *The concept of Mind* et aux *Philosophical Investigations*, une partie de leur travail est consacrée à l'élucidation conceptuelle du vocabulaire psychologique traditionnel. La caractéristique de ces philosophes, dont les positions sont par ailleurs extrêmement variées et loin d'être unitaires ou cohérentes, est de

25. La position de DONAGAN (1971), p. 113, semble typique de cette ignorance des philosophes contemporains.

26. Cet article est publié dans la revue au titre évocateur *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, revue qui deviendra par la suite *The Journal of Philosophy*.

partir du langage ordinaire, supposément celui du non-philosophe, de l'homme de la rue, du sens commun. La validité de ce langage est acceptée sans grande contestation. Et à la suite d'analyses purement conceptuelles et philosophiques (par opposition à empiriques), certains d'entre eux construisent sur ce langage une nouvelle « psychologie » mentaliste²⁷. La série des « *Studies in philosophical psychology* », publiée chez Routledge & Kegan Paul, fournit une bonne illustration de leur approche. Ce mouvement est devenu très important dans les milieux philosophiques anglo-saxons, où il est une résurgence d'une psychologie purement philosophique.

Il donne une analyse normative de la psychologie scientifique contemporaine et, exception faite de la psychanalyse, en nie les fondements. Rappelons son opposition à la possibilité d'une psychologie cognitive. Je n'exposerai pas ici les thèses fondamentales de cette philosophie, qui s'orientent autour de thèmes comme la notion d'action, de personne, d'intentionnalité, d'agent, de rationalité, etc. Mais étant donné leur position extrêmement négative face à la psychologie scientifique, il faut analyser au moins brièvement les bases empiriques et philosophiques de leur démarche critique.

3.3.2.1 Ces philosophes, donc, partant d'une analyse du vocabulaire psychologique traditionnel et d'arguments philosophiques, formulent de sévères critiques de la psychologie scientifique. Par exemple, ils contestent la notion behavioriste de comportement et valorisent la psychologie du sens commun aux dépens de la psychologie scientifique. Je ne discuterai que de ces seuls aspects.

3.3.2.1.1 Peters (1973) semble n'accepter comme valide dans la position skinnérienne que la distinction entre opérant et répondant. Parallèlement, Hamlyn (1970) formule une distinction entre mouvements réflexes (conditionnement classique) et comportements (conditionnement instrumental ou opérant). Dans un autre article, intitulé « *Behaviour* » (1953), il s'appuie sur Aristote pour différencier les mouvements des comportements, ces derniers étant intelligibles en eux-mêmes, ne nécessitant aucune explication impliquant un événement causal antérieur. Leur explication est téléologique, intentionnelle.

27. Il ne faut pas croire que toute la philosophie psychologique anglo-saxonne est mentaliste. En fait, deux de ses créateurs, Ryle et Wittgenstein, développent chacun une variété de behaviorisme philosophique. Mais en général les philosophes anglo-saxons de l'esprit, comme Geach, Peters, Kenny, Mischel, etc., sont résolument mentalistes.

Je ne veux pas essayer de convaincre Peters et Hamlyn de la fausseté empirique de leur distinction. Ils me semblent être au delà de toute possibilité de conversion intellectuelle. Dans leur cadre de pensée, des arguments empiriques ne pourront probablement jamais changer leurs convictions. Le lecteur qui, lui, n'est pas imprégné d'une « géographie de l'imaginaire » pourra peut-être saisir le point de la position behavioriste.

La distinction²⁸ entre conditionnement classique et instrumental est une des plus « vieilles » de la psychologie de l'apprentissage. Elle a obsédé et intrigué la plupart des théoriciens. La distinction de procédure est acceptée par tous : dans le conditionnement classique, la réponse suit un stimulus, d'abord le stimulus inconditionnel (*v.g.* la nourriture), puis ensuite le stimulus conditionnel (*v.g.* un son) ; dans le conditionnement instrumental, la relation est inversée, le stimulus (*v.g.* la nourriture), suit la réponse. On peut dire que, dans le premier cas, la réponse est conséquent au stimulus manipulé par l'expérimentateur tandis que, dans le second cas, le stimulus est conséquent à la réponse produite par l'animal. Les procédures sont simples et classiques, tous les connaissent probablement. Les théoriciens se sont demandé si à la distinction de procédure correspondait une distinction théorique, en termes de processus ou de mécanismes par exemple. Certains ont supposé que oui, d'autres que non. La manipulation expérimentale des variables régissant les deux procédures a donné à peu près les résultats suivants : toutes les variables explorées semblent avoir les mêmes effets dans les deux procédures ; la seule différence réside dans ce qu'on appelle l'effet de renforcement partiel (dans le renforcement partiel, on attend que plusieurs réponses soient apparues avant que l'une d'elles soit renforcée, par de la nourriture par exemple). Dans le conditionnement classique, le renforcement partiel (*v.g.* un renforcement par sept réponses) entraîne rapidement l'extinction. Dans le conditionnement opérant, l'animal peut émettre des dizaines ou des centaines de réponses pour obtenir un renforcement, et cela sans extinction. On ignore la raison de cette différence. Par ailleurs, les recherches récentes sur l'« auto-shaping », par exemple, montrent que les réponses conditionnelles et opérantes sont étroitement imbriquées.

28. Sur les relations entre conditionnements classiques et instrumentaux, on peut consulter : RESCORLA et SOLOMON (1967) ; TERRACE (1973) ; CATANIA (1971) ; SEWARD (1970) ; MACKINTOSH (1974). *The Pavlovian Journal of Biological science* (1976, II, (1), 1-66) a publié un symposium sur ce sujet.

Une justification traditionnelle de la distinction théorique s'appuie sur les notions de comportements volontaires (système nerveux squelettique) et de comportements involontaires, automatiques, réflexes (système nerveux autonome). Des résultats récents indiquent la possibilité d'un conditionnement opérant du système nerveux autonome.

Actuellement, à la suite de multiples recherches, on semble considérer qu'il n'y a pas de distinction théorique importante entre les deux formes de comportement. Et la réflexion théorique s'oriente sur d'autres aspects qui semblent être aujourd'hui beaucoup plus importants, comme l'adéquation biologique de la réponse à la situation, et cela sans distinction importante entre réponse « réflexe » (conditionnement classique) et instrumentale.

Hamlyn a probablement raison de citer Aristote pour justifier la distinction théorique, car ce pourrait bien être le seul type d'argument possible, puisque les psychologues n'en trouvent guère empiriquement pour la supporter.

3.2.3.1.2 La psychologie traditionnelle abonde en termes comme « agressif, généreux, patient, sociable, charitable, ponctuel », etc. Ces termes réfèrent supposément à des caractéristiques intrinsèques de l'individu, à des traits, des dispositions. Presque toute la psychologie de la personnalité repose sur de tels concepts. Bien plus, ils constituent le cadre familial de notre langage courant. Qui n'est pas capable de reconnaître le brave du lâche, le généreux de l'avare, etc. ? Si on vous demande de décrire psychologiquement votre conjoint, vos enfants, vos amis, votre patron, votre description reposera sur de tels concepts. Hélas ! les recherches récentes en psychologie de la personnalité tendent à mettre en doute la validité empirique de telles descriptions. Ces recherches, et les théories qui les accompagnent souvent, constituent l'aspect le plus passionnant et le plus révolutionnaire de la psychologie de la personnalité. Les débats qu'elles suscitent portent sur la situationnalité des comportements vs la généralité intersituationnelle des traits, la perception d'autrui ou de soi, les théories implicites de la personnalité, les théories de l'attribution.²⁹

29. Sur ces nouveaux développements en psychologie de la personnalité, le lecteur peut consulter : SCHWEDER (1975) ; HARVEY ICKES, KIDD (1976) ; BRANNON (1976) ; BEM (1972) ; KELLEY (1973) ; HASTORF, SCHNEIDER, POLEFKA (1970) ; AMABILE, HASTORF (1976) ; SHAVER (1975) ; FISKE (1974).

Ces recherches montrent que, dans leurs interactions et leurs jugements sociaux, les gens emploient une théorie implicite de la personnalité ou de la nature humaine. Mais cette théorie, en fonction de laquelle les gens portent leurs jugements interpersonnels ou expliquent leurs comportements ou celui des autres, ne correspond guère aux comportements réels, concrets. Par exemple, on a montré à des psychiatres et à des psychologues un enregistrement vidéo d'une entrevue. Cette entrevue était présentée soit comme une entrevue de sélection industrielle (l'individu faisait une demande d'emploi), soit comme une première entrevue clinique (l'individu venait subir un examen psychiatrique). Après le visionnement du vidéo, on a demandé aux participants d'estimer si l'individu en entrevue était « normal » ou non. Selon le contexte de présentation (industrielle ou clinique), l'individu était perçu comme étant soit normal, soit malade. Cette expérience fournit une démonstration de l'effet de « halo ».

Dans d'autres recherches, on a rassemblé brièvement dans une même pièce des individus qui ne se connaissaient pas. Ils furent ensemble moins de quinze minutes et ne purent pas se parler. Ensuite, on demanda à chacun de décrire psychologiquement les autres. Ils devaient les situer par rapport à divers traits (intelligent-stupide, calme-agité, prudent-aventureux, etc.). On demanda aussi à des familiers d'évaluer ces mêmes personnes. Et on compara les deux groupes d'évaluations. La relation entre les traits, qui ressortit des analyses, fut la même pour les deux groupes, étrangers et familiers. Il semble que si un individu est perçu comme possédant tel trait, automatiquement on va lui attribuer tel autre trait. Il existerait donc, dans l'« esprit » des gens, une théorie implicite de la relation entre les traits de personnalité. Cette structure semble culturelle (Chomsky dirait peut-être innée), elle varie relativement peu selon l'évaluateur. Bien plus, elle ne change pas ou peu, quelle que soit la personne évaluée, que l'évaluateur la connaisse ou non. Si on met ces évaluations en corrélation avec des tests de personnalité, on trouve une corrélation nettement positive entre l'évaluation et le test. Si on met en corrélation les évaluations que d'autres ont faites d'une personne avec des auto-évaluations de cette personne, on obtient encore une corrélation positive. Mais si vous mettez ces évaluations (d'autrui ou de soi) et ces tests en corrélation avec des comportements systématiquement observés, la corrélation est beaucoup plus faible et souvent statistiquement non

significative. Le comportement réel des gens n'a souvent que peu de relation avec les traits ou les dispositions qu'on leur attribue.

Les sujets de ces recherches sont des « profanes » ; peut-être que des « experts » sont plus compétents dans l'emploi de ces concepts psychologiques. Certains philosophes (*v.g.* Mischel 1962) supposent que ces experts, *v.g.* les psychanalystes ou les psychologues existentiels ou humanistes, peuvent employer ces concepts sans faire d'erreurs. Qu'en est-il ? Il existe une volumineuse et décourageante littérature sur le jugement clinique.³⁰ Des secrétaires, des étudiants, des infirmières font aussi bien (ou mal), que les « experts », psychiatres ou docteurs en psychologie clinique. L'expérience semble même souvent nuire, car elle peut s'accompagner de préjugés systématiques. Par ailleurs, les juges s'accordent sur la valeur prédictive de certains indices, alors même que ces indices n'ont aucune validité empirique. De plus, beaucoup d'indices intuitifs semblent tenir d'un stéréotype culturel que les juges partagent avec les profanes. Si on essaie de corriger la performance des juges, il semble que les corrections et « feedbacks » ne l'améliorent pas. Donner au juge plus d'information ne semble pas non plus l'aider à augmenter la validité de son jugement, mais seulement sa confiance en ce jugement.

Certes les jugements cliniques sont plus valides qu'une prédiction ou une interprétation faite selon le plus pur hasard. Mais entre la prédiction ou l'interprétation d'un test objectif (*i.e.* différent du Rorschach, ce cheval de bataille du jugement clinique) et le jugement intuitif de l'expert clinicien, le test se révèle presque toujours le plus valide prédicteur de comportement. Et cela, bien que la validité prédictive des tests objectifs de personnalité soit décevante quand on la compare à celle d'autres types de tests.

Pourquoi le jugement clinique est-il si peu valide ? D'abord, parce que, comme tout jugement, il est soumis à une multitude de déformations. L'étude de ces erreurs de jugements est devenue un domaine autonome de recherche. Mais la raison principale est peut-être que les concepts psychologiques traditionnels, sur lesquels reposent les jugements, sont behavioralement invalides. Les con-

30. La littérature sur le jugement clinique : ROSENHAM (1973) ; BIERI, *et al.* (1966) ; CARROLL, PAYNE (1976) ; MISCHEL (1968) ; WIGGINS (1973) ; TVERSKY & KAHNEMAN (1974) ; ROSENTHAL (1969) ; CHAPMAN & CHAPMAN (1971) ; WADE-OFFIR (1975) ; DUNNETTE (1957) ; LANGER & ABELSON (1974) ; THORNE (1972) ; ROSS (1977) ; FRANK (1974).

cepts ne semblent tout simplement pas référer à des comportements. Illustrons cette possibilité en rappelant la recherche citée précédemment sur l'effet de halo, où des cliniciens voyaient le même enregistrement vidéo d'une entrevue présentée comme étant soit de sélection industrielle, soit clinique. Ces cliniciens se divisaient en quatre groupes (2 x 2 : orientation psychologique X étiquette de l'entrevue). Deux des groupes étaient constitués de cliniciens ayant une orientation « traditionnelle » ; les deux autres groupes étaient formés de cliniciens « behavioriaux ». Les cliniciens « traditionnels » ont jugé l'interviewé en fonction de l'étiquette donnée à l'entrevue : quand cette dernière était de sélection industrielle, les cliniciens « traditionnels » ont jugé l'interviewé comme normal ; mais si l'étiquette était clinique, les cliniciens « traditionnels » ont jugé le même interviewé comme malade ou anormal. Il est intéressant de noter que les deux groupes de cliniciens « behavioriaux » ont jugé l'interviewé comme normal, quelle que soit l'étiquette donnée auparavant à l'entrevue (Langer et Abelson, 1974). Ces résultats semblent révélateurs : si vous basez vos jugements d'abord sur les comportements, quand ceux-ci sont identiques, vous devriez porter le même jugement. Mais si votre conception de la psychologie n'accorde pas une importance fondamentale aux comportements, ne les considère au plus que comme des indices infidèles et souvent trompeurs, la nature de ces derniers n'influencera guère vos jugements. Les concepts traditionnels ont peut-être un autre type de validité, herméneutique par exemple, mais ils ne semblent pas avoir de validité au plan des comportements.³¹

Il n'est pas question ici de dire que le clinicien ne doit pas porter de jugement, ou que le jugement clinique, comme tel, est

31. Cette recherche est une répétition partielle de celle de TEMERLIN (1968). (L'article de Temerlin est reproduit dans SCHEFF, 1975). Temerlin observe un effet net de suggestion sur le diagnostic. Il dit :

La difficulté d'obtenir un accord interobservateur consistant est un des plus vieux et des plus difficiles problèmes de la recherche psychologique. Cette difficulté chronique a été probablement aggravée par la suggestion prestigieuse et la nature même du concept de maladie mentale. La maladie mentale est un concept mentaliste ; les névroses et les psychoses ne sont jamais directement observées mais doivent être inférées à partir de symptômes comportementaux. Cette caractéristique du concept a pu pousser les sujets à faire une inférence plutôt qu'une description. Un psychiatre montre cette possibilité alors qu'il défend son diagnostic par le commentaire suivant : « C'est évident qu'il semble en santé mais, après tout, la plupart des gens sont un petit peu névrosés ; et, de toute façon, qui se fie aux seules apparences ? » (Traduction libre).

TEMERLIN, M.K. (1968) « Suggestion effects in psychiatric diagnosis, » *Journal of Nervous and Mental disease*, 147, 399-358.

inacceptable. Tout clinicien, tout individu même, doit faire continuellement des jugements. Il faut chercher plutôt comment augmenter la validité et la fidélité du jugement. Et pour le behavioriste, qui s'intéresse aux comportements, les jugements cliniques doivent s'appuyer sur ces derniers plutôt que sur les concepts traditionnels. Le caractère vague et ambigu de ces concepts apparaît aussi très clairement dans un effet, appelé effet Barnum. L'effet Barnum consiste en ce que, si vous présentez à des gens une description psychologique de « leur » personnalité, la majorité de ces gens vont dire que la description s'applique très bien à eux, alors qu'ils ont tous reçu exactement la même description.

Les philosophes ont rejeté le behaviorisme philosophique parce que la traduction ou réduction behavioriale des termes psychologiques est insatisfaisante. Il est vrai que le vocabulaire psychologique traditionnel ne réfère pas à des comportements. Mais faut-il déduire de cela que le behaviorisme est impossible, ou plutôt que ce vocabulaire, comme les paragraphes précédents l'ont montré, est invalide ? Il semble donc nécessaire de conclure que la psychologie proposée par les philosophes anglo-saxons est invalide empiriquement, au moins comme explication du comportement.

3.3.2.2 Pourquoi des philosophes comme Peters, Mischel ou Hamlyn, qui semblent être des gens raisonnables et intelligents et dont la lecture est souvent captivante (mais peut-être comme une oeuvre de fiction est captivante) ont-ils, d'une part, si mal compris la nature du behaviorisme et, d'autre part, accepté la psychologie philosophique ? Cela me semble dépendre d'au moins trois facteurs, facteurs qui caractérisent hélas ! trop souvent la philosophie en général.

3.3.2.2.1 Le premier facteur tient à ce qu'on pourrait qualifier de fixation au passé. Le curriculum de l'étudiant en philosophie consiste surtout en l'étude des grands philosophes de l'histoire. Alors que dans la formation scientifique l'histoire du domaine est souvent négligée, elle est capitale dans les études philosophiques.

L'étudiant apprend alors des concepts, des classifications, des théories qui étaient peut-être adéquats en fonction des connaissances intellectuelles de l'époque, mais qui apparaissent aujourd'hui non pertinents et dépassés. S'ils n'ont rien oublié, ces philosophes semblent aussi n'avoir rien appris de nouveau. Ils

restent imprégnés des définitions, des problèmes et des solutions traditionnels, en fonction desquels ils réinterprètent toute nouvelle position ou connaissance. De plus, à cause de leur tendance poussée à l'analyse conceptuelle comparée et taxonomique des systèmes théoriques, ils regroupent dans de mêmes cases traditionnelles des positions bien différentes sous d'autres aspects. Je ne connais pas de philosophe qui n'ait pas identifié le behaviorisme à une position philosophique antérieure. Cela en soi n'est pas mauvais ; et il existe des similitudes réelles entre des mouvements de pensée à travers les âges. Mais le danger réside dans l'oubli facile de différences tout aussi réelles, dans la réduction pure et simple d'un mouvement à un autre.

Un exemple typique est l'identification du behaviorisme à l'associationnisme classique, le premier n'étant que le rejeton du second. On oublie que, si des behavioristes peuvent s'identifier comme des associationnistes, le behaviorisme comme tel n'implique aucune position associationniste, et que beaucoup de récents associationnistes sont fonctionnalistes plutôt que behavioristes (*v.g.* McGeogh, Robinson, Warren, etc).

Il n'est pas facile de définir en quoi consiste l'associationnisme. Et il se lie facilement à l'empirisme philosophique. Or, ces mouvements philosophiques diffèrent sur des points fondamentaux du behaviorisme, le plus important étant sûrement le mentalisme. De plus, et à cause de cette différence, si on peut facilement formuler en termes associationnistes ou empiristes les problèmes épistémologiques traditionnels, ces mêmes problèmes n'ont guère de sens dans une psychologie purement behavioriste. En fait, pour leur donner un sens, un behavioriste comme Tolman est obligé de prendre une position dualiste compatible avec le behaviorisme, mais externe à lui. L'« associationnisme » de la psychologie behavioriste semble aussi proche de celui de la philosophie que l'« atomisme » de la physique moderne l'est de l'atomisme antique.

Et s'il y a des similitudes, c'est peut-être beaucoup moins parce que l'un a adopté l'autre que parce que les deux se sont intéressés à des problèmes communs, qui portent essentiellement sur l'interaction d'un individu et de son environnement concret, quotidien. N'étant pas historien de la philosophie et en connaissant peu les systèmes, je me trompe peut-être dans l'interprétation qui suit, mais néanmoins je me risque à la formuler. Il me semble que

le platonisme et le rationalisme affirment d'abord la primauté de l'esprit. La nature et le statut du monde extérieur y sont douteux et à construire. L'homme de ces philosophies est d'abord « hors monde », égocentrique, mentalement « self-contained ». Son interaction avec le monde ou l'environnement externe, concret et quotidien, apparaît comme secondaire par rapport à d'autres préoccupations. Mais Aristote, et les associationnistes et empiristes, semblent accorder plus d'importance à la position concrète de l'homme dans son environnement. Le statut de ce dernier est aussi important que celui du premier. Et le monde externe, l'environnement, n'est pas seulement une construction théorique de l'esprit. Il est fait d'événements concrets, précis, spécifiques, indépendants de l'individu. Et l'action de l'individu sur son environnement est tout aussi concrète, précise et spécifique. Je ne sais pas si cette différenciation théorique est valide, mais elle me semble expliquer la similitude réelle du behaviorisme et de l'associationnisme. Car pour le behavioriste, l'individu n'a pas un statut transcendant supérieur à celui de son environnement ; il en est une partie intégrante. Si vous vous intéressez aux relations et aux interactions entre l'individu et son environnement, il me semble inévitable que, quelles que soient par ailleurs vos différences, vous adoptiez un langage ou une approche qui inclut, sur un même niveau, des réactions et des actions de l'individu, d'une part, et, d'autre part, des événements de l'environnement. C'est pourquoi des variables environnementales comme la contiguïté temporelle, la similitude physique ou la proximité spatiale, qui existent entre les événements de l'environnement, doivent automatiquement être considérées dans votre approche. Sont-ce là les seules variables, ou les principales ? c'est une autre question. Mais elles devront être incluses, sous une forme ou une autre, dans la théorie et être mises en relation avec les actions de l'individu. Mais si vous n'accordez guère d'importance à l'environnement externe, ces variables n'auront pas non plus d'importance et votre théorie ne les mentionnera pas. L'importance relative qu'on accorde à l'individu et à l'environnement externe me semble expliquer pourquoi les behavioristes, comme les associationnistes (mais pas parce qu'associationnistes), insistent sur la relation entre les variables environnementales et behaviorales, alors que Platon et les rationalistes ne le font pas. Pour considérer comme associationniste la théorie du conditionnement classique de Rescorla (1972) par exemple, ou encore celle de Tolman (dont on

a dit qu'il était associationniste parce qu'une de ses variables théoriques importantes était la contiguïté temporelle), il faut étirer abusivement la signification de ce mot.

Les psychologues travaillant en psychologie de l'apprentissage animal ne confondent pas tous behaviorisme et associationnisme. Il faut lire à cet égard la critique que Weissman (1975) adresse à l'interprétation associationniste présentée par Mackintosh (1974), interprétation qu'il oppose à une théorie « behavioriste » basée sur la loi empirique de l'effet. Cela montre bien l'ambiguïté des termes « associationnisme » et « behaviorisme » et leur non-identité conceptuelle. Hergenhann (1976) divise les théories de l'apprentissage en trois types : fonctionnaliste, associationniste et cognitiviste. Et il retrouve des behavioristes dans chaque type.

Si les théories behavioristes sont S-R, ce n'est pas d'abord parce qu'associationnistes, mais parce qu'elles placent l'individu et ses comportements dans son environnement. C'est en partie pourquoi, comme nous l'avons déjà dit, un behavioriste ne peut laisser l'individu « buried in thoughts ».

Qu'un philosophe formé à l'histoire de la philosophie voie des ressemblances entre l'associationnisme et le behaviorisme, cela s'explique ; mais qu'il considère le premier comme étant à l'origine du second, cela est une erreur. Et elle est inexcusable, même si une fixation au passé ou à l'histoire de la philosophie l'explique en partie. Et si on tient compte de cette fixation, il n'est pas plus surprenant que Hamlyn cite Aristote pour justifier sa définition du comportement, que les philosophes anglo-saxons de l'esprit acceptent la validité du vocabulaire psychologique traditionnel. Les Américains fondamentalistes des États du Sud ont un chant. Un de ses couplets affirme à peu près ceci : « What is good enough for Moses, is good enough for me. » Remplaçons « Moses » par « Aristote », et nous entendrons peut-être chanter Hamlyn, Peters ou Mischel.

Mais cette fixation n'est pas le seul facteur expliquant la confusion et la position des philosophes anglo-saxons de l'esprit.

3.3.2.2.2 Un autre facteur tient de leur ignorance de la science contemporaine et de leur croyance qu'on peut faire de la philosophie sans tenir compte des données empiriques.

À la lecture de certains philosophes de l'esprit, on retire souvent l'impression que, quand ils ont lu en psychologie scientifique, ils n'ont lu que quelques ouvrages, les plus théoriques, les plus spéculatifs et les plus éloignés du travail quotidien du psychologue. Cette ignorance de la démarche du psychologue ne vaut pas que pour la psychologie behavioriste, elle caractérise tout autant leur approche de la psychologie gestaltiste ou piagétienne ou des modèles cognitifs d'« information-processing ». (combien de philosophes connaissent l'existence et l'importance de ces derniers modèles ?)

Cette ignorance se traduit très clairement dans leurs discussions, critiques ou recommandations à la psychologie. Leurs textes sont généralement non pertinents pour le psychologue, et souvent incompréhensibles. Les philosophes ne parlent nullement de ce qui l'intéresse ou de ce qui constitue pour lui des problèmes fondamentaux. Leurs discussions sont remplies de considérations et distinctions dépassées et sans relation avec les connaissances actuelles. Il faut lire leurs travaux philosophiques sur la mémoire, la perception ou l'intelligence pour vraiment en saisir l'anachronisme. Quand ils citent les travaux contemporains, c'est surtout pour les rejeter comme philosophiquement naïfs.

Mitroff (1971) a consacré un article aux conséquences, pour la philosophie, de l'ignorance des recherches scientifiques contemporaines. Ignorant ces recherches, les philosophes adoptent, et préconisent chez les psychologues, des positions intenablement empiriquement. Avec les néo-positivistes, il est facile de penser que beaucoup de problèmes philosophiques sont de faux problèmes. Tout simplement parce qu'ils n'ont, pour le chercheur scientifique, aucune réalité empirique et sont fondés sur des arguments ou des distinctions dépassés par le progrès de nos connaissances. Je ne sais pas si la philosophie est en principe pertinente pour le psychologue. Mais je puis dire que je n'ai jamais lu un ouvrage de psychologie philosophique qui m'ait été d'une utilité quelconque dans mon travail.

Des philosophes ont dit que certains travaux psychologiques relèvent de la philosophie parce qu'ils exigent une analyse conceptuelle philosophique. Mais leurs analyses n'ont pas, et ne vont pas influencer la psychologie, puisqu'elles ignorent complètement la nature des connaissances, des problèmes théoriques et méthodolo-

giques de cette dernière. Ignorant la psychologie scientifique contemporaine, les philosophes ne peuvent que rester enfermés dans la « géographie de l'imaginaire », que l'histoire de la philosophie leur a laissée.

Aussi, il ne faut pas s'étonner que l'influence actuelle de la philosophie sur la psychologie soit minuscule par rapport à celle de la physique, de la chimie, des mathématiques ou de la biologie. On peut rencontrer ensemble, dans de mêmes laboratoires, des chercheurs de ces sciences. Mais n'y cherchez pas de philosophes. Vous n'en trouverez pas, à quelques rares exceptions près (par exemple, Patrick Suppes avec les behavioristes, ou Jerry Fodor et Jerrold Katz avec les mentalistes). L'époque des philosophes-psychologues du type de William James, John Dewey ou Edwin Holt étant dépassée, et comme peu de philosophes anglo-saxons de l'esprit pénètrent dans les laboratoires de psychologie, ils sont réduits à ne savoir de cette dernière que ce que leurs lectures purement théoriques peuvent leur apprendre. Et celles-ci fournissent une image très partielle de la psychologie.

Le rapprochement que Mischel (1969b), par exemple, réclame entre la philosophie et la psychologie n'est pas pour demain. Et la faute en est en grande partie à ces philosophes mêmes qui le réclament, parce que pour eux ce rapprochement signifie surtout que c'est la psychologie qui doit se rapprocher de la philosophie de l'esprit, en acceptant ses concepts et diktats. Mais il ne semble par leur venir à l'esprit que les philosophes pourraient aller voir ce que fait le psychologue dans son laboratoire ou sa clinique, pourraient se pencher avec lui sur les phénomènes empiriques qu'on y observe. Et cela est fondamental, car l'image qu'ils se font de ces phénomènes est bien éloignée de ce que ceux-ci sont concrètement. Non, le rapprochement n'est pas pour demain ; et, étant donné la nature de la philosophie actuelle de l'esprit, je ne puis regretter que la psychologie ait quitté le bateau philosophique avant qu'il ne coule.

3.3.2.2.3 Le troisième facteur qui explique l'attachement des philosophes anglo-saxons à leurs théories réside dans la nature même de leurs méthodes : l'analyse du langage ordinaire et l'élu-cidation verbale du vocabulaire psychologique traditionnel.

Je n'ai pas l'intention de faire la critique de cette nouvelle scolastique. D'autres l'ont fait mieux que moi (Chappell, 1964).

Wittgenstein a dit que le langage masque la pensée. S'il voyait ses présumés héritiers, il dirait plutôt que le langage masque l'absence de pensée. Les mots de leur philosophie sont les maux de leur philosophie. On a dit que ceux qui ne peuvent pas enseigner ; en pensant à ces philosophes, on pourrait ajouter que ceux qui ne savent pas, philosophent. (Pauvres professeurs de philo de l'esprit !)

S'interroger comme ils le font sur l'usage du vocabulaire traditionnel me semble intéressant, quoique dangereux. Mais dicter, par la suite, à la psychologie scientifique ses méthodes et ses concepts paraît carrément aberrant. Ces philosophes constituent un bon exemple du processus naturel de sélection négative qu'on peut parfois observer en philosophie : trop souvent restent philosophes, au lieu de devenir scientifiques quand leur domaine l'est devenu, ceux qui semblent les moins aptes ou les moins intéressés à faire progresser les connaissances au-delà de celles des philosophes du passé.

3.3.3 *Philosophie des sciences*

Certains philosophes des sciences n'ayant pas hésité à donner leur opinion sur la psychologie, vous me permettrez de donner la mienne sur la philosophie des sciences.

Le problème de la philosophie des sciences est le problème traditionnel de la philosophie, du point de vue du chercheur scientifique. C'est celui de la spéculation « armchair », purement logique ou verbale (ces derniers termes n'étant pas synonymes), à partir de conceptions philosophiques traditionnelles sans se préoccuper de vraiment vérifier ce qu'il en est empiriquement. Et si Popper affirme, avec raison, qu'il est injustifié de construire une « philosophie » des sciences sur des bases aussi fragiles que la psychologie ou la sociologie actuelles, il devrait, pour être cohérent, indiquer qu'il est encore moins justifié de la construire sur les bases bien plus fragiles de la philosophie actuelle.

L'image que donnent de la science les philosophes des sciences me semble bien simpliste et inexacte. La démarche scientifique est très variée et n'a pas nécessairement pour tâche ultime et principale la construction de théories. La collection de données, dans l'unique but d'augmenter cette collection, est aussi une tâche scientifique. L'invention de techniques de manipulation des phénomènes

est aussi un but en soi de la science. Les philosophes manifestent un oubli extraordinaire de l'importance de la technologie en science. Mais l'homme de la rue, lui, et avec raison, ne se trompe pas quand il donne à la science ce rôle. La médecine et le génie sont aussi des sciences et leur importance est aussi grande pour la science fondamentale ou « pure » que peut l'être l'importance de cette dernière pour les sciences appliquées. La variété des chercheurs scientifiques est tout aussi grande que celle des fonctions de la science. Il y a des collectionneurs impénitents de données en astronomie, chimie, biologie et géologie. Il y a des vérificateurs expérimentaux d'hypothèses formulées par d'autres. Il y a des méthodologistes, il y a des inventeurs d'instruments de mesure. Le physicien anglais Wilson aurait, paraît-il, consacré la plus grande partie de sa carrière à améliorer sa « cloud chamber » Et il y a aussi des théoriciens. Les relations entre ces types de chercheurs ne sont pas toujours faciles, agréables ou faites d'estime réciproque comme l'a montré Mitroff (1974). Contrairement à l'image de la science donnée par des scientifiques « pratiquants » (*v.g.* Beveridge, 1950), celle qu'en donnent les philosophes des sciences paraît consacrée presque exclusivement à la construction, l'opposition et la succession des théories. Il est facile de comprendre ce stéréotype des philosophes. Leurs propres préoccupations sont exclusivement théoriques et non empiriques. Quel philosophe des sciences se préoccupe de vérifier empiriquement ses hypothèses ? Comme chez les psychanalystes, leur méthode est rétrodictive, historique, reconstructive et interprétative. Ils voient la science dans le contexte de la philosophie, et voient chez elle surtout ses origines philosophiques plutôt que technologiques (pensons à l'utilité pratique de la géométrie chez les Égyptiens). Comme il n'existe en philosophie aucune accumulation de données ou de manipulations concrètes des phénomènes, ils oublient ou nient ces aspects. De plus, quand le scientifique ou le vulgarisateur présente un domaine au « profane », cette présentation prend généralement une forme « théorique ». L'image est plus simple et plus cohérente. Une présentation factuelle, méthodologique ou même exacte théoriquement serait trop rebutante et incompréhensible. Le prestige social et historique favorise aussi le théoricien. N'étant pas souvent lui-même un scientifique « pratiquant », le philosophe des sciences tend donc à ne voir que l'aspect ou la fonction théorique aux dépens des autres. Mais en privilégiant la fonction théorique, la

représentation qu'il fait de la science devient inconsistante avec les caractéristiques de celle-ci. Le débat entre les kuhnien et les poppériens me semble être causé surtout par l'oubli que les derniers ont fait des autres rôles de la science, tandis que Kuhn semble leur laisser implicitement une place dans sa science normale. Mais même Kuhn insiste encore trop sur la fonction théorique : la supposée incommunicabilité entre paradigmes ne peut se comprendre que si on la privilégie.

La science a progressé, et va continuer à progresser, indépendamment de ce que les philosophes pourront en dire ou lui conseiller. Et les normes formulées par les philosophes des sciences n'influenceront pas les chercheurs. Elles leur serviront, tout au plus, d'instruments polémiques employés dans des controverses dont l'origine est autre.

3.4 *Conclusions*

On a poussé le behaviorisme à prendre position sur de nombreux problèmes philosophiques. Les positions qu'on lui a ainsi attribuées (et certains behavioristes eux-mêmes l'ont fait) lui sont généralement étrangères. Étrangères, parce que le behaviorisme n'est pas une philosophie. Étrangères, parce que la majorité des behavioristes ne se sont jamais intéressés à ces positions et aux controverses qu'elles impliquent. Étrangères, parce que, dans ces controverses, ils ont souvent pris des positions incompatibles entre elles. Étrangères, car les mots à connotation philosophique ont été employés par les psychologues dans un usage différent de leur usage philosophique. Étrangères enfin, parce que les positions ont peut-être eu moins d'influence qu'on ne pourrait le croire, leur invocation étant plus souvent la rationalisation d'une pratique antérieure qu'une raison de cette pratique.

Le behaviorisme est relativement indépendant de présupposés philosophiques. Et c'est peut-être pourquoi il n'est apparu qu'après la séparation de la psychologie et de la philosophie, qu'après que la psychologie ait voulu devenir une science autonome. Dans une psychologie philosophique, il ne pouvait avoir aucun sens. Et c'est seulement quand la psychologie a essayé d'être scientifique, a senti le besoin de devenir behaviorale (*i.e.* d'étudier les comportements), et seulement alors, que le behaviorisme pouvait apparaître. Et il est la création de psychologues, non de philosophes. Cela, les philoso-

phes devraient s'en souvenir : il est né des difficultés pratiques, concrètes, rencontrées dans l'exercice d'une nouvelle science plutôt que de positions fondamentalement philosophiques. Beaucoup de psychologues et de philosophes opposés au behaviorisme ont fait remarquer avec raison qu'avant la naissance du behaviorisme, la psychologie mentaliste devenait d'elle-même behaviorale. Mais c'est parce qu'elle s'est voulue scientifique que la psychologie mentaliste a dû devenir behaviorale. Toutefois, même behaviorale, cette psychologie mentaliste gardait les préjugés philosophiques qui la faisaient mentaliste. La tension et les contradictions entre l'aspect behavioral méthodologique et l'aspect mentaliste théorique ne pouvaient qu'éclater au grand jour. Dès lors, la naissance du behaviorisme devenait inévitable. Et elle s'est faite lorsqu'on a abandonné les préjugés mentalistes.

Mais la naissance ne fut pas facile. Le behaviorisme n'avait pas de solutions aux problèmes psychologiques traditionnels ; et né nu, il n'avait même pas d'explication propre du comportement à proposer. Honteux de cette nudité, gardant le pire défaut de leur « mère » la philosophie (*i.e.* son arrogance intellectuelle à ne jamais faire aveu d'ignorance), ne voulant pas accepter leur ignorance initiale, certains behavioristes ont emprunté leurs vêtements à des positions philosophiques compatibles ou se sont recouverts du manteau du conditionnement classique. Il aurait peut-être mieux valu accepter l'ignorance, dire « nous n'avons pas de réponses à vos questions », même au risque de perdre la face. Car si l'ignorance semble impardonnable chez les philosophes, elle est le pain quotidien des chercheurs scientifiques.

4. EXAMEN DE CERTAINES CRITIQUES DU BEHAVIORISME

On a adressé de nombreuses critiques au behaviorisme, et cela dès sa naissance. On peut classer ces critiques en deux grands groupes : les critiques ponctuelles et les critiques systématiques. Les critiques ponctuelles portent sur un aspect présumé du behaviorisme, par exemple son usage de modèles mécaniques (ce qui fait qu'on confond souvent les théories d'« information-processing » avec les théories behavioristes), son hostilité à la morale ou à la religion, sa stérilité intellectuelle et scientifique, son acceptation du déterminisme, etc. Les critiques systématiques ne sont pas tant des critiques d'un ou de plusieurs aspects du behaviorisme que son rejet

global en faveur d'une autre conception de la psychologie, *v.g.* la phénoménologie, la psychanalyse, le mentalisme chomskyen, etc. Elles consistent à montrer que le behaviorisme constitue une approche essentiellement insuffisante de certains phénomènes et qu'il doit être abandonné au profit d'un paradigme rival.

Si la réfutation des premières, (quand elles sont fausses), est relativement simple, celle des secondes est beaucoup plus complexe. Elle implique la comparaison des systèmes en opposition, l'examen de leurs buts, méthodes et thèses. Il s'agit d'une lutte entre paradigmes et le recours à des arguments empiriques est inadéquat parce que le problème n'en est pas un d'accord avec les « faits », mais de leur interprétation.

4.1 *Critiques ponctuelles*

Nous n'allons examiner que certaines critiques ponctuelles, celles qui tentent de fournir une démonstration d'une incohérence logique ou expérientielle inhérente au behaviorisme. Ces arguments prennent quatre grandes formes : l'emploi par les behavioristes d'un langage mentaliste, la démonstration par le comportement du behavioriste de la présence chez lui de processus mentaux, l'absurdité épistémologique et, enfin, l'évidence de la conscience et des phénomènes mentaux.

4.1.1 *L'emploi du langage mentaliste*

Les behavioristes emploient souvent un langage mentaliste. Ils disent « je pense, je crois, j'ai l'impression, mon idée est que », etc. Locke (1971), analysant les instructions que Wolpe donne à ses patients dans ses thérapies du comportement, retrouve des phrases comme « imaginez, pensez, concentrez-vous », etc. Et Locke demande « Is behavior therapy behavioristic ? » Le langage des behavioristes n'est-il pas la preuve de l'incohérence du behaviorisme ?

Ici, il est important de distinguer entre l'usage courant et l'usage technique, philosophique ou scientifique du langage. Le médecin peut vous parler de crise du foie, de crise de nerfs, sans qu'aujourd'hui il implique que le foie ou les nerfs sont en crise. Le langage ordinaire est imagé et analogique. Et même le langage mentaliste ordinaire est plein de ces contradictions. Si la pensée ou l'esprit n'a pas de localisation physique, comment puis-je dire

qu'une idée m'a traversé l'esprit ? Allait-elle du nord au sud, de gauche à droite ou de haut en bas ? Si vos actes pèsent lourd sur votre conscience, leur poids est-il de plus ou de moins de 100 gr ? Votre conscience s'aplatit-elle ou supporte-t-elle leur poids sans être écrasée ? Que « du choc des idées jaillit la vérité », soit ! l'image est belle, mais quel strict non-sens mental ! puisque les idées étant privées et non matérielles, les miennes ne peuvent heurter ou toucher les vôtres ; et la vérité doit-elle aussi être représentée allégoriquement, telle Vénus sortant des eaux ? Si vous dites à quelqu'un : « vois ! » en pointant un objet dans l'environnement, votre geste est une absurdité puisque ce qu'on peut voir est non pas un objet externe physique, mais serait plutôt un « sense-data » ou une sensation privée et mentale que le doigt ne peut indiquer. Dans le langage ordinaire, on peut dire facilement que quelqu'un a perdu l'esprit parce qu'il s'est évanoui (il a perdu « conscience »), ou qu'il est devenu fou. Techniquement, du point de vue philosophique et mentaliste, ces affirmations sont des non-sens. L'esprit n'est pas une entité qu'on peut ainsi perdre. Mais elles sont parfaitement acceptées dans le langage ordinaire de l'homme de la rue, car elles sont claires ; elles réfèrent à des types de comportement relativement faciles à définir.

Le langage courant du mentaliste est donc aussi en contradiction avec ses positions. Et le monde mental qu'a construit un philosophe comme Descartes est une analogie, un paramorphe non matériel du monde physique. Et sur ce point, on doit dire avec le poète que le monde mental ment monumentalement.

Le vocabulaire psychologique courant est varié, parfois à connotation mentaliste, parfois à connotation behaviorale. Quand je dis d'une autre personne qu'elle est agitée, bavarde, agile ou énergique, je ne parle pas de ses états ou processus mentaux ; je désigne une caractéristique de ses comportements. Ryle (1949) a fait de telles analyses pour des mots moins clairement behavioraux, comme celui d'intelligence par exemple. Le vocabulaire psychologique qu'on emploie pour décrire ou expliquer le comportement d'une autre personne semble impliquer souvent la démarche suivante. On voit Paul frapper quelqu'un, on dit de son geste qu'il en est un d'agression. Le comportement de Paul est agressif. Si ce comportement se répète souvent, ce n'est plus seulement le comportement qui est agressif, c'est Paul. Quand, par la suite, on observe

encore le même type de comportement, on l'explique en disant que Paul est agressif. Et si Paul est agressif, c'est parce qu'il y a en lui de l'agressivité, comme ces somnifères qui possèdent une vertu dormitive. Cette substantialisation des traits ou dispositions est fréquente, mais est-elle valide ? Et doit-on en déduire l'impossibilité du behaviorisme ?

Le langage psychologique ordinaire contient aussi des termes « physiologiques », ou d'origine « physiologique », *v.g.* crise de nerfs, mauvaises humeur, hystérie. On pourrait aussi y découvrir des implications religieuses ou morales.

La fonction du langage courant ou ordinaire, celui que nous employons, vous et moi, n'est pas scientifique ou philosophique. Ce langage est beaucoup trop imagé et analogique pour satisfaire adéquatement à cette fonction. Mais ce sont ces mêmes caractéristiques qui, étant donné notre ignorance scientifique ou philosophique, nous permettent malgré tout de communiquer ; et cela, sans qu'on ait à les accepter dans un sens littéral.

Il est dangereux d'attribuer au langage ordinaire des présupposés ontologiques ou épistémologiques. Certes en l'analysant, on peut y retracer par couches successives, comme dans certaines villes anciennes excavées par les archéologues, les restes de philosophies, de religions, de règles morales ou de connaissances pratiques ou théoriques d'époques antérieures. Comme la ville moderne qui est construite sur les ruines ou les modifications de villes plus anciennes, le langage ordinaire garde de même des reliquats du passé. Mais c'est une grave erreur d'en faire les fondations d'une philosophie ou d'une psychologie, comme le font certains philosophes anglo-saxons de l'esprit.

Contrairement à certains biologistes matérialistes, les premiers behavioristes, Watson et Piéron en tête, n'ont pas voulu rejeter l'emploi du langage ordinaire pour en formuler un autre à l'aide de néologismes. Ils acceptaient alors une ambiguïté possible, la même que le mentaliste accepte en employant ce langage. Il faut comprendre que quand le behavioriste parle de peur, il n'entend pas par là une entité causale, mentale, interne à l'individu, ou même une expérience vécue. Il entend un comportement verbal « expressif », un comportement gestuel, postural ou « locomoteur », des réactions physiologiques qui apparaissent dans un contexte. Et cela,

comme nous l'avons indiqué précédemment, ce n'est pas parce qu'il adopte l'opérationnalisme ou un behaviorisme philosophique. Quand il parle de sensations ou de perceptions, il entend par là un ensemble de comportements et de réactions physiologiques face à une stimulation externe. Et cet usage n'est pas moins proche ou moins « respectueux » de l'usage ordinaire que peut l'être l'usage strictement mentaliste. Si on tient à prendre le langage psychologique ordinaire dans un sens littéral, il est alors tout aussi incompatible avec le mentalisme qu'avec le behaviorisme.

Il est vrai que le langage ordinaire est inconsistant, non seulement avec le behaviorisme et le mentalisme, mais aussi avec lui-même. La position de Watson et de Piéron a été de ne pas chercher à l'épurer immédiatement, mais d'attendre qu'il évolue naturellement avec le progrès des connaissances, comme il a déjà évolué et continue de le faire.

4.1.2 *Démonstration par le comportement du behavioriste de l'existence chez lui d'états ou de processus mentaux*

Selon Lovejoy (1922), « le behaviorisme appartient à ce groupe de théories qui deviennent absurdes dès qu'elles deviennent articulées », parce qu'elles contiennent une contradiction logique qui les détruit. L'argument prend diverses formes³². Nous ne les présenterons pas toutes, pas plus que nous ne chercherons à toutes les réfuter. Elles semblent présenter toutefois la même structure et reposer sur des présupposés de même type. Ce sont cette structure et ces présupposés que nous examinerons brièvement.

4.1.2.1

Selon Lovejoy, le behavioriste prétend savoir ou connaître. Par exemple, il prétend connaître l'existence de l'animal qu'il étudie. Mais dès lors, puisque la connaissance ou l'idée sont des entités mentales, le behavioriste implique l'existence en lui de ces entités. Ou s'il nie leur existence, il devient absurde puisqu'alors il ne peut plus prétendre connaître et sa position n'a aucune valeur scientifique. Il est essentiel de remarquer que l'argument repose sur l'identification de la connaissance à une entité ou à un état mental. Si la connaissance n'est pas une entité ou un état mental, elle n'est nécessairement pas en contradiction avec la pré-

32. Voir, par exemple, LOVEJOY (1922) ; SANTAYANA (1922) ; SPRAGUE (1960), p. 72 ; PRICE (1960), p. 80 ; HEIDBREDEDER (1933), p. 272, 281 ; WOLMAN (1960), p. 83-84.

tention du behavioriste. Le problème se trouve donc dans la définition de la connaissance.

Or cette notion est vague. On peut dire qu'on connaît quelqu'un parce qu'on l'a déjà rencontré. On peut dire qu'on sait patiner, et le prouver en patinant. On peut dire qu'on connaît la table de multiplication, et le prouver en la récitant. On peut dire qu'on connaît la douleur parce qu'on l'a déjà éprouvée. On peut dire qu'on connaît une théorie et le prouver en l'expliquant ou en l'appliquant. Le mot connaissance a donc plusieurs sens. Selon Ryle, il y a « *Knowing how* » et « *Knowing that* ». Bertrand Russell parle de « *knowledge by acquaintance* », etc. Les philosophes, pas plus que les psychologues, ne s'entendent sur la nature de la connaissance. Et l'histoire de la philosophie comme de la psychologie prouve amplement qu'on ne sait pas ce qu'est savoir, ni qu'on ne connaît la nature de la connaissance. Ryle en a fourni une explication en termes de disposition ; la définition la plus fréquente chez les philosophes anglo-saxons est qu'elle est un « *justified true belief* » ; Thomas d'Aquin en donne une autre définition, comme Platon, Kant et bien d'autres l'ont fait. Pour que l'argument soit valide, il faut démontrer que la connaissance est mentale, dans le sens technique et philosophique, et la démonstration n'a jamais été faite.

4.1.2.2 Si la connaissance est un état, un processus ou une entité mentale, moi seul, je peux savoir si je connais ; ou, à tout le moins, mes prétentions à ce sujet sont nécessairement plus valides que celles de quiconque, puisque mes états, processus ou entités mentales sont inaccessibles à toute autre personne que moi. Si la connaissance est mentale, pour savoir si je connais, vous devez me le demander. Et vous devez accepter ma réponse (je puis mentir sur mes états mentaux, simuler, etc., mais vous n'avez aucun moyen de réfuter mon mensonge). Ma réponse, parce qu'elle est mienne, doit avoir un statut privilégié. Du moins tel est le cas si la connaissance est mentale. Or qu'en est-il ? Face aux prétentions de connaissance d'un individu, agissez-vous comme si la connaissance était un état mental et, en conséquence, privilégiez-vous ses affirmations ?

Si vous voulez savoir si je connais, vous pouvez me le demander. Je peux vous répondre oui. Mais vous pouvez douter, malgré mon oui, que j'aie cette connaissance. Et si je réponds non,

vous pouvez quand même croire que je connais. Dans ces deux cas, pour être sûr, vous devez me « tester », me poser des questions, me demander d'accomplir des tâches en relation avec cette connaissance. Si j'échoue, malgré mon oui initial, vous concluez que je n'ai pas cette connaissance. Si je réussis, vous devez conclure, malgré un non initial possible, que j'ai cette connaissance. Quand on dit que quelqu'un connaît, on ne lui attribue donc pas une entité mentale, *i.e.* idée ou pensée, que lui peut seul saisir, mais la capacité d'émettre des comportements pertinents. C'est là l'argument de Ryle (1949). Et il paraît détruire la critique de Lovejoy. Quand le behavioriste dit « je connais », il n'implique pas la présence d'idées ou de pensées, mais la capacité d'émettre les comportements pertinents (*i.e.* décrire, prédire, manipuler ou expliquer l'objet qu'il connaît). S'il ne peut pas émettre ces comportements, vous devez conclure qu'il ne connaît pas. S'il peut les émettre, vous devez conclure qu'il connaît. Le comportement du behavioriste n'est pas seulement, et au plus, un indicateur de ses « idées » ou « pensées », ces dernières étant la véritable connaissance ; il est, dans un sens, la « connaissance » ; il en est le seul et unique critère. Et cela, quelles que soient par ailleurs les « idées » ou « pensées » que le behavioriste pourrait ou non avoir.

Mais, me direz-vous, ce raisonnement, s'il vaut peut-être pour la connaissance, ne vaut pas pour d'autres états mentaux, des sentiments comme la peur, la haine ou l'amour par exemple, ou des sensations comme la douleur. Est-ce si certain ? Pendant une guerre, vous voyez quelqu'un qui tremble, accroupi et paralysé à chaque bombardement ; et s'il vous dit qu'il n'a pas peur, le croirez-vous ? Probablement pas ; vous direz qu'il ment. Mais ment-il vraiment ? Si la peur est un état mental, plutôt que des comportements, il est illogique de dire que ses paroles sont fausses, il faudrait plutôt supposer que ses réactions physiologiques, ses comportements moteurs sont faux, sont simulés ou sont indépendants de son état mental. Si quelqu'un dit qu'il vous aime, mais ne recherche jamais votre présence, préfère être avec d'autres, etc, ses affirmations d'amour sont-elles crédibles ? Et même si elles étaient vraies, même s'il y a dans son esprit un sentiment d'amour indépendant et différent de ses comportements, quelle importance attacheriez-vous à cet « amour » ? Ce qui nous importe chez les autres, n'est-ce pas leurs comportements bien plus que leurs « états d'âmes » ?

Il n'est pas question ici de soutenir un behaviorisme philosophique quelconque où les états, entités ou processus mentaux ne seraient que des comportements. Il s'agit plutôt de montrer que les mentalistes, en pratique, agissent beaucoup plus en behavioristes qu'en mentalistes, réagissent en fonction des comportements d'autrui plutôt que de leurs pensées. De plus un mentaliste consistant, dont les actes vis-à-vis autrui seraient en accord avec sa théorie, serait tout probablement considéré par les autres comme un peu « dérangé ». Et l'argument d'autocontradiction ne serait-il pas plus valide quand il est appliqué au mentaliste que quand il l'est au behavioriste ?

4.1.2.3 Dans sa forme la plus générale, l'argument suppose donc que, pour agir comme il agit ou dire ce qu'il dit, le behavioriste doit penser. Et cela suppose l'existence chez lui d'entités mentales comme les pensées ou les idées, ou celles de processus mentaux comme le raisonnement. Or à l'accusation d'autocontradiction ou d'autodestruction, la réponse du behavioriste peut prendre plusieurs formes. La principale est de dire qu'il ne pense pas (au sens technique, philosophique et mental du mot « penser ») et de demander à son opposant de lui montrer sa « pensée ». Celui-ci ne peut que lui montrer des comportements. Mais ceux-ci ne sont pas la « pensée », ils n'en sont supposément que le produit. La « pensée » est privée, inaccessible à autrui. (C'est là que réside le problème classique des « other's mind »). Le behavioriste peut donc nier qu'il existe en lui des entités ou processus « mentaux ». Et le seul recours du mentaliste est d'en appeler aux comportements du behavioriste.

Mais ce recours est inacceptable. Il repose sur une confusion continue de la pensée¹, comme phénomène à expliquer et apparaissant dans les comportements ou les paroles de l'individu, et de la pensée², comme processus ou état « mental » expliquant la pensée¹, sur une confusion entre le phénomène à expliquer et son explication (rappelons-nous qu'une théorie établie depuis longtemps tend à se confondre avec son domaine d'application). Il suppose de plus que la seule explication possible de la pensée¹ est la pensée², et que toute autre explication est fautive puisqu'elle n'explique pas la pensée mais nie la pensée. Et c'est ici que réside la con-

fusion : nier la pensée² n'est pas nier la pensée¹. Rejeter ou nier l'explication n'est pas rejeter ou nier le phénomène à expliquer³³.

Cette confusion entre le phénomène et son explication est telle que, si on rejette l'explication, les gens interprètent ce rejet comme la négation même du phénomène. Ainsi beaucoup de philosophes, moralistes ou théologiens, ont affirmé que l'adoption du behaviorisme, du matérialisme, de l'épiphiénoménalisme, etc., entraînerait des changements radicaux chez les gens. Ceux-ci deviendraient immoraux, quitteraient l'Église, ne pourraient plus écouter ou composer de la musique, faire de la recherche scientifique. S'ils parlaient, leurs sons n'auraient plus aucune signification et, avant d'être opérés chirurgicalement, ils n'auraient plus besoin d'anesthésie. Tout cela parce que la conscience leur serait niée. De telles affirmations ne sont possibles qu'avec cette confusion et elles reposent paradoxalement sur l'identité des comportements et de la conscience. Elle implique que la conscience² n'est que ces phénomènes, car ce n'est que dans ce cas que sa négation entraîne la disparition des phénomènes, (et alors évidemment toutes les théories qui nient l'utilité de la conscience² sont logiquement valides puisque conscience² = conscience¹).

Ce n'est que si la conscience¹ diffère de la conscience², en est logiquement indépendante, que le mentalisme peut être valide.

Dans certaines psychologies, on a supposé que, en pensant¹, on ressentait introspectivement des pensées², *v.g.* des images mentales. Or, les psychologues de l'école de Wurzburg sont censés avoir démontré l'existence de pensée sans images. Et quand on pense, on est généralement incapable de dire ce qui se passe en soi. La pensée² est une construction théorique dont la validité n'est pas prouvée.

33. La démarche employée, typique de l'argument par la géographie de l'imaginaire, consiste à présenter comme vraie ou comme la meilleure que nous ayons une théorie de l'esprit, de la conscience, à appuyer l'affirmation de sa validité par des exemples qui concordent avec elle. Une fois cette base acceptée, on peut maintenant présenter la théorie rivale et montrer comment elle est contradictoire avec la conception de l'esprit ou de la conscience que nous avons acceptée précédemment. Remarquez, il ne s'agit pas ici de rejeter une théorie parce qu'elle ne concorde pas avec les données. À aucun moment a-t-on pris une théorie et l'a-t-on soumise au test de données empiriques pour savoir si certaines n'étaient pas en contradiction avec elle. Le seul recours à des données empiriques réside dans le choix d'exemples supportant la position théorique initiale qu'on veut défendre. Et pour réfuter l'autre théorie, on ne fait plus appel à des données empiriques (et souvent, d'ailleurs, leur interprétation est en cause dans les théories rivales), mais on dit : « voyez cette théorie est absurde car elle est en contradiction avec ce qu'on sait », *i.e.* avec notre théorie initiale.

Critiquer l'approche behavioriste du comportement parce qu'elle ne fait pas appel à la pensée², ou qu'elle n'en montre pas la présence, c'est comme critiquer le biologiste parce qu'il ne vous montre pas la vie, ou ne l'invoque pas, quand il vous parle de physiologie, d'anatomie ou de mécanismes biochimiques et cellulaires. Il ne faut pas chercher dans l'organisme biologique la présence d'une entité vitale, juxtaposée aux cellules et organes et agissant sur eux. La vie, c'est seulement le fonctionnement de l'organisme. Et quand celui-ci meurt, il n'y a pas une vie qui s'en détache, comme on peut couper un bras. Un organisme vivant ne possède pas la vie comme il possède des organes. De même, il ne faut pas chercher dans l'individu qui pense¹ une pensée². En expliquant les comportements on explique la pensée¹, de la même façon qu'en expliquant les mécanismes et interactions cellulaires on explique la vie.

Pour comprendre le fonctionnement ou la nature d'un moteur, on ne fait pas appel à une entité motrice, à la « Motricité ». Quand vous regardez votre moteur d'automobile, vous voyez une série d'éléments physiques. Le moteur est ces éléments, et rien d'autre. Quand il fonctionne, ils sont en interaction. Et si l'interaction, pour une raison ou une autre, est impossible, le moteur ne fonctionne pas. Vous pouvez toujours dire au mécanicien ou à l'ingénieur qu'un moteur n'est pas que des pièces physiques, qu'il en est indépendant puisque, pour paraphraser Fodor (1975), diverses pièces ou assemblages de pièces peuvent constituer un moteur. Il y aurait donc une Motricité irréductible aux pièces physiques constituantes. Le danger de l'explication fonctionnelle vient de la tentation de substantialiser les interrelations ou les interactions entre les pièces. Ne voyant que des pièces mécaniques en interaction, vous supposez alors que la Motricité doit exister. Et étant invisible, elle est d'un autre niveau que le niveau physique ; elle existerait sur un plan non physique, non matériel. De la même façon, ne voyant que des organes ou des cellules biologiques, on a dit de la vie qu'elle était immatérielle. Est-ce qu'on ne ferait pas la même chose avec la pensée ?

Il nous apparaît absurde d'invoquer l'existence d'une Motricité pour expliquer le fonctionnement du moteur. Aujourd'hui, on invoque de moins en moins la Vie pour expliquer le fonctionnement biologique des organismes. Au fur et à mesure que la

biologie progresse, que les biologistes, biochimistes et généticiens reproduisent en laboratoire des « fonctions vitales », la vie perd de son mystère. Et de ce fait, comme Vie, plutôt que comme vie, elle tend à disparaître, à s'évanouir.

On n'a jamais postulé l'existence d'une Motricité pour expliquer le fonctionnement des moteurs. Pourquoi ? Parce qu'on comprend le fonctionnement des moteurs, on en construit ; leur construction n'implique pas qu'à un moment donné, le Mécanicien ou l'Ingénieur, comme Dieu qui donna l'âme à l'homme, apporte la Motricité au moteur. Sachant ce qu'est un moteur, on n'a pas besoin de la Motricité. Sachant de plus en plus comment fonctionne l'organisme biologique, on a de moins en moins besoin de la Vie. Mais en psychologie, on ne sait pas encore comment expliquer les comportements, on continue donc à invoquer l'Esprit² et la Pensée². L'intérêt de théories comme celle de Piaget ou celle de l'« Information-processing » est qu'elles éclairent la nature de la pensée¹. Et en ce sens, les behavioristes n'y sont aucunement réfractaires, bien au contraire. Mais ils n'admettent pas qu'on substantialise les relations, interactions ou « processus » analysés par ces théories, ils n'admettent pas qu'on en fasse une pensée², comme une Motricité indépendante, irréductible au moteur.³⁴

34. Prétendre que l'analogie du *computer* et de l'*information-processing* (SEGAL & LACHMAN, 1972) doit remplacer le behaviorisme, c'est non seulement ne pas comprendre ce qu'est le behaviorisme, mais c'est aussi manquer de perspective historique. Les langages formels des ordinateurs actuels feraient probablement bondir de joie des gens comme Hull et Tolman, mais ils ne les interpréteraient pas, comme on le fait souvent aujourd'hui, dans un cadre mentaliste.

Quand Hull, par exemple, décrit un modèle électromécanique du comportement, ce modèle a deux fonctions : la première, et la principale, est polémique : il s'agit de montrer qu'on peut fournir une explication du comportement qui ne repose pas sur l'emploi de concepts mentalistes. Il suffit, en effet, de créer des « machines » reproduisant des comportements analogues à ceux des animaux ou des humains pour montrer que le mentalisme n'est pas *a priori* une nécessité théorique dans l'explication du comportement. La deuxième fonction est théorique : le comportement du modèle doit reproduire les mêmes lois empiriques qu'on a découvertes dans le comportement animal et humain. En ce sens il constitue une explication du comportement, une explication analogique peut-être, mais une explication tout de même. Mais l'explication n'est qu'analogique : Hull ne suppose pas qu'on puisse trouver dans l'organisme biologique des processus strictement identiques à ceux du modèle. La nature des processus biologiques pourrait bien être totalement différente ; dans un sens cela n'a guère d'importance, car le modèle a d'abord un rôle théorique intégrateur plutôt que causal réducteur.

Le behavioriste adopte la même position face aux modèles impliquant les ordinateurs (*i.e.* les modèles d'*information-processing*). En effet, d'une part, ils constituent une réfutation du mentalisme traditionnel, non pas tant parce qu'ils peuvent prétendre, à tort ou à raison, démontrer que les processus « mentaux » sont indistincts ou réductibles à ceux qu'on retrouve dans l'ordinateur, que parce qu'ils peuvent prétendre reproduire les lois empiriques qu'on observe dans le comportement humain et animal. La première prétention laisse le behavioriste

En réifiant la pensée (comme en réifiant la motricité), la tâche de la psychologie (ou de la mécanique) n'est plus d'expliquer les comportements (ou le fonctionnement du moteur), mais elle devient celle d'expliquer et de comprendre la pensée² (ou la Motricité) qui cause ou régit les comportements (ou le fonctionnement du moteur). Dès lors, le behaviorisme ne peut que sembler inadéquat, ne sembler s'occuper que des effets plutôt que des causes, comme le laissent entendre les mentalistes (et c'est la même chose pour le mécanicien). Il est alors facile de lui attribuer, injustement, une conception phénoménaliste ou positiviste de la science.

4.1.2.4 Malgré tout, admettons l'argument d'autodestruction tel qu'il est appliqué au behaviorisme. Il me semble que son application montre l'invalidité du mentalisme, du moins de celui qui se prétend nécessaire à l'explication du comportement.

Quand le mentaliste dit que le behavioriste pense², cela implique que le mentaliste peut prouver l'existence de la pensée² dans le behavioriste. Comment peut-il apporter cette preuve ?

a- Une première possibilité consiste en ce que la pensée² soit

relativement indifférent ; aussi cela ne le dérange pas que certains mentalistes refusent l'identification des processus mentaux à ceux de l'ordinateur. Il peut même facilement accepter qu'il existe dans la notion de *processus mentaux* des éléments ou des aspects irréductibles aux processus de l'ordinateur. Rappelons qu'il ne cherche pas à expliquer ou à réduire les processus mentaux, mais à expliquer les comportements. Et l'existence de processus mentaux est, pour lui, sinon illusoire, à tout le moins inutile dans l'explication du comportement.

La deuxième fonction des modèles d'ordinateurs est intégratrice plutôt que causale réductrice. Le behavioriste peut les accepter si, et seulement s'ils fournissent une description formelle et systématique des lois du comportement. Mais il ne les accepte que pour ce seul rôle : il ne suppose pas que les processus biologiques dans l'organisme sont pour autant identiques à ceux de l'ordinateur ; cela est un tout autre problème, qui relève plus de la biologie (ou de la psychobiologie) que de la psychologie. Il peut même accepter la grammaire formelle de Chomsky, comme Broadbent semble le faire, pour autant qu'elle est empiriquement valide (?) pour les comportements verbaux, sans supposer qu'elle représente ou décrit les processus internes à l'organisme et qui « produisent » ces comportements.

Pour le behavioriste, les langages de programmation de l'ordinateur, la théorie des automates, la notion de grammaire formelle de Chomsky se situent sur le même plan que les langages mathématiques et logiques : ce sont des instruments de formalisation théorique ; et la théorie est dans ce cas intégratrice. En ce sens, il peut reconnaître sans difficulté que l'invention de ces nouveaux langages formels pourrait représenter un important progrès théorique en psychologie, aussi grand peut-être que l'invention du calcul différentiel et intégral a pu l'être pour la physique newtonienne.

Mais, il faut bien le préciser, ces langages ne sont intéressants théoriquement pour le behavioriste que s'ils parviennent à décrire ou à prédire des relations S-Op-R. Et dans ce cas, leur acceptation ne suppose nullement la reconnaissance implicite d'une quelconque validité du mentalisme. Une psychologie qui emploie ces nouveaux langages n'est pas en soi mentaliste ou behavioriste, pas plus que l'actuelle « psychologie mathématique » ne l'est : ces langages sont purement des instruments formels et ce n'est que leur interprétation qui est behavioriste ou mentaliste.

visible au public, comme le nez ou le comportement. En montrant directement l'entité, on prouve son existence. Mais si le mentaliste peut fournir ce type de preuve, il détruit sa position puisque les entités mentales sont par définition privées, d'accès privilégié.

b- Une deuxième possibilité consiste en ce qu'il les infère du comportement ou de la biologie du behavioriste. Qu'est-ce qui fonde cette inférence ? L'inférence peut se justifier par la présence d'un lien logique (analytique) entre le comportement et la biologie, d'une part, et la pensée, d'autre part, ou par l'existence d'un lien empirique.

- 1) Si le lien est logique ou analytique, on devrait tous reconnaître une relation directe entre comportements et états ou phénomènes mentaux correspondants, les premiers étant des indicateurs valides, fidèles et univoques des seconds. En voyant un comportement quelconque, on devrait pouvoir indiquer sans difficulté son état mental correspondant. Or, le mentalisme rejette ce type d'inférence puisque les comportements ne sont que des indicateurs, souvent trompeurs et infidèles, des états ou processus mentaux. De plus, si les comportements étaient des indicateurs valides et fidèles parce que logiques, des états mentaux, le behaviorisme philosophique serait vrai et le mentalisme faux ou inutile (et s'il est inutile, il est encore faux puisqu'il doit fournir une explication nécessaire du comportement).
- 2) Si le lien entre la pensée et le comportement ou la biologie est empirique, il peut et doit être démontré scientifiquement. Ça n'a pas été le cas jusqu'ici. Et les recherches actuelles semblent peu prometteuses à cet égard. Mais l'insuccès des recherches peut dépendre des difficultés intrinsèques à l'étude des phénomènes mentaux. Quand il affirme l'insuffisance des méthodes des sciences naturelles dans l'étude des phénomènes mentaux, le mentaliste a peut-être raison. Il lui faut alors proposer d'autres méthodes. Le problème méthodologique du mentalisme scientifique est extraordinairement complexe. Il lui faut observer directement les états mentaux, indépendamment des comportements ou processus biologiques. Jusqu'ici cette observation s'est révélée difficile. Pourtant, si nous pouvons nous connaître ou nous comprendre mieux que nous ne pouvons connaître ou comprendre les autres ou les phénomènes physiques, la méthodologie mentaliste devrait être beaucoup plus facile et la

connaissance psychologique beaucoup plus avancée que celles des sciences de la nature. Or ce n'est pas le cas. C'est pourquoi les premiers psychologues scientifiques, qui étaient mentalistes, ont été forcés d'étudier les comportements.

Admettons cependant la possibilité de méthodes spécifiquement mentales. Malheureusement s'il se peut que ces méthodes soient adéquates à l'étude des phénomènes mentaux, elles ne le sont pas nécessairement à celle du comportement. Et si, malgré tout, le mentaliste réussit à établir une corrélation entre phénomènes mentaux et comportements, il n'a toujours pas établi une causalité. Il suffit alors qu'on ait en parallèle une explication behavioriste, ou même non mentaliste, des comportements pour que le mentalisme devienne encore une fois inutile. Bien plus, il peut ouvrir la porte aux théories de l'identité ; et si celles-ci sont aussi plausibles que le mentalisme, il est encore inutile. La démonstration de l'existence de la pensée², démonstration nécessaire à l'acceptation de l'argument, n'est donc pas facile, et elle est même périlleuse pour le mentaliste.

- 3) Il peut cependant employer une troisième démarche, recourir à l'argument traditionnel dans la discussion du problème des « other's mind », celui d'analogie. L'argument d'analogie consiste à dire, pour le mentaliste : « J'ai des pensées, des processus mentaux, la preuve, c'est que je les vois, les éprouve. Ceux-ci sont la cause de mes comportements. Je vois des gens autour de moi qui ont les mêmes comportements que moi, qui réagissent ou agissent de la même façon dans les mêmes contextes. Mes comportements étant causés par mes pensées, je puis inférer, analogiquement, que les leurs sont aussi causés par leurs pensées, qu'ils ont des pensées², des processus ou états mentaux². »

Mais le behavioriste peut dire qu'il n'a pas de pensées², d'états ou de processus mentaux², et qu'on n'a pas réussi à lui démontrer qu'il en a. À ce moment il ajoute que les autres, agissant comme lui, n'ont donc pas plus d'états ou de processus mentaux. Mieux, s'il parvient à fournir une explication behavioriste scientifiquement valide des comportements d'un individu, l'argument d'analogie lui permet d'étendre son explica-

tion au mentaliste malgré les protestations de ce dernier. Et là encore, le mentalisme est inutile ou faux.

L'argument d'autodestruction que le mentaliste adresse au behavioriste pourrait bien se retourner contre lui s'il essaie de démontrer la validité de la prémisse qui affirme l'existence de la pensée² chez le behavioriste. Cette prémisse est nécessaire, il faut que le behavioriste pense² (et non pas pense¹) pour que sa position s'autodétruisse.

4.1.3 *Autocontradiction épistémologique du behaviorisme*

Locke (1966) adresse au behaviorisme une troisième critique d'incohérence. Cette critique n'est pas nouvelle et elle s'applique à tous les déterminismes³⁵. Si le behavioriste (comme le déterministe) prétend qu'il connaît tout en soutenant que son comportement est déterminé, il n'a aucune raison de supposer que sa théorie est vraie, puisque son acceptation était déjà déterminée par des facteurs biologiques ou situationnels.

Si j'affirme la véracité d'un énoncé et que mon comportement ou mon raisonnement est déterminé, il suffit qu'on change les mécanismes qui me déterminent pour que je proclame tout aussi fort la fausseté de ce même énoncé. Parce qu'elle est indépendante de moi, la vérité est donc incompatible avec un déterminisme intérieur à moi qui impliquerait son acceptation ou son rejet aveugle. Si elle est valide, la théorie du déterminisme implique donc que son acceptation n'est pas valide, puisque cette acceptation est déterminée par autre chose que la vérité. Une théorie ne pouvant à la fois être vraie et fausse, on doit donc rejeter le déterminisme comme incohérent. Donc, le déterminisme est faux.

Mais regardons un autre argument. Tout énoncé qui n'est pas déterminé est aléatoire, dû au seul hasard ; et pour tout énoncé aléatoire, son contraire est tout aussi acceptable, plausible ou possible. Un énoncé vrai ne peut être aussi acceptable ou plausible qu'un énoncé faux. L'indéterminisme, en supposant la même acceptabilité ou plausibilité de l'énoncé vrai que de son opposé faux, est donc incompatible avec la vérité qui n'est pas aléatoire. Donc, l'indéterminisme est faux. Seul le déterminisme est compatible avec la vérité.

35. O'CONNOR (1971, chap. 5) fait une intéressante analyse de la controverse.

Ou encore : La vérité d'un énoncé n'est pas arbitraire, la fausseté ne peut être aussi acceptable que la vérité, le refus d'un énoncé vrai ne peut être aussi valide que son acceptation. Or, la liberté de choix suppose qu'on peut arbitrairement accepter un énoncé comme vrai ou faux, qu'on peut tout aussi bien refuser un énoncé vrai que l'accepter, sinon le choix n'est plus libre mais déterminé. Le choix libre d'un énoncé n'a rien donc à voir avec sa vérité et l'acceptation de la vérité est incompatible avec le libre choix.

Nous avons donc des arguments, apparemment tout aussi valides, qui montrent l'incompatibilité de la vérité avec le déterminisme et la liberté. Mais la validité de l'argument contre le déterminisme n'est qu'apparente. Quand nous disons d'un énoncé qu'il est vrai ou faux, nous ne le faisons pas arbitrairement, ou au hasard, nous nous basons sur des critères de vérité. En employant ces critères, notre choix n'est plus libre : tout énoncé qui ne les respecte pas est considéré comme faux ou non vrai, et tout énoncé qui les respecte doit être considéré comme vrai. L'application des critères rend impossible toute liberté finale de choix, détermine ce que nous allons considérer comme vrai ou faux. Notre comportement est donc déterminé par ces critères.

Mais, me direz-vous, ces critères ne sont pas matériels, ils sont dans l'esprit des gens. Le behaviorisme, de ce fait, est toujours incompatible avec la vérité puisqu'il rejette l'esprit. Toutefois, rappelons-nous, l'esprit que rejette le behaviorisme, c'est l'esprit². Et si les critères ne sont pas matériels (au sens philosophique de matériel), on ne doit pas conclure qu'ils sont mentaux². Ils sont logiques. Nous pouvons, avec des transistors, construire des circuits électroniques qui fonctionnent en accord avec des critères logiques (c'est pourquoi on appelle ces circuits, circuits logiques). L'ordinateur est un tel assemblage de circuits logiques. Et si vous admettez que la vérité vient de l'accord avec des critères, logiques ou empiriques (plutôt que de la correspondance à une entité non matérielle, la Vérité, cachée derrière les apparences trompeuses), vous devez admettre qu'un ordinateur qui fonctionne selon ces critères peut reconnaître le vrai du faux. Devez-vous pour autant attribuer un Esprit à l'ordinateur. Esprit non matériel, uni à l'ordinateur et qui régit son fonctionnement ? On ne doit donc pas conclure que, parce que le behaviorisme refuse l'esprit², il est nécessairement incompatible avec la vérité.

4.1.4 *Argument de l'évidence de la conscience*

Le dernier argument employé pour montrer l'absurdité du behaviorisme repose sur ce qu'on pourrait appeler l'argument d'évidence de la conscience.

Selon cet argument, tout individu est conscient qu'il y a en lui des processus ou états mentaux et que, au moins parfois, ces états ou processus sont cause de ses comportements. Il existe donc des sensations, des pensées, des idées, des émotions, des images mentales, etc. Nous les ressentons d'une façon indéniable. Leur existence est évidente ; et de toutes les évidences et certitudes, c'est sûrement la plus forte³⁶. Le nier est une absurdité, une malhonnêteté intellectuelle, une impossibilité psychologique. Aucun sophisme ne peut faire accepter leur non-existence. À tout le moins, dit celui qui formule cet argument, moi j'ai cette conscience, et de ce fait le behaviorisme est invalide au moins dans mon cas.

Que puis-je répondre à une telle conviction ? D'abord je n'essaierai pas de vous convaincre de son caractère illusoire. Je ne vous rappellerai pas que tant d'évidences ou de certitudes historiques, basées comme elles l'étaient sur une trop grande ignorance ou un trop grand conformisme culturel, se sont révélées fausses par la suite.

Je suis prêt à admettre que l'argument paraît plausible, même s'il soulève certains problèmes. D'abord, qu'est-ce que cette conscience ? Les réponses que nous donnent les philosophes et les psychologues ne sont guère encourageantes : on la décrit de façon si diverse et si opposée, on lui attribue des fonctions si différentes, des natures et des origines si variées, qu'on ne peut que conclure qu'elle est encore un mystère. Mais le fait qu'on ne la comprenne pas n'implique pas sa non-existence. Rappelons-nous cependant que la conscience est une découverte (ou invention) relativement récente : les Grecs sembleraient l'avoir ignorée (Peters, 1973).

Mais pour les besoins de la cause, postulons, comme le mentaliste, l'existence d'un deuxième monde habité par la conscience², les images mentales², les sensations², les désirs², les intentions², etc. Ce monde mental² correspond aux suppositions *a*, *b*, *c* et *d* de la

36. Il faut absolument lire la formulation que FEIGL (1967, page 23, dernier paragraphe) donne à l'argument.

thèse mentaliste et on peut lui assigner les caractéristiques d'« immédiateté », d'accès privilégié, d'immatérialité, etc., qu'on lui attribue traditionnellement. Ce monde² se situe « à côté » d'un premier monde, « physique », celui des réactions bio-chimiques, des cellules biologiques et des comportements.

Notons que le behaviorisme, comme tel, ne dit rien d'un tel monde (sauf qu'il rejette la thèse *e* du mentalisme). Les phénomènes qui s'y trouvent, qu'ils existent ou non, ne le concernent pas. Il ne nie pas non plus, *a priori*, qu'une autre psychologie puisse s'y intéresser et en faire quelque chose. Et justement parce que le behaviorisme, comme tel, n'en dit rien, les positions que les behavioristes vont prendre individuellement à son égard sont très variées. Certains vont en nier l'existence et affirmer qu'il n'est qu'une illusion, qu'on y croit comme on a cru aux sorciers ou aux loups-garous. D'autres vont le réduire à des états ou processus neuro-physiologiques. Tolman va identifier la conscience à des interactions ou relations de comportements. Bawden (1918) va la présenter comme une relation (théorie relationnelle de la conscience). Watson oscille entre sa négation et son acceptation. On peut donc accepter l'existence de ce monde², mais il sera impuissant, sans effet sur le comportement, comme dans le parallélisme ou l'épiphiénoménalisme.

Pour comprendre la position behavioriste, et puisque la difficulté semble naître du refus de nier l'importance de sa propre conscience², de considérer que le moi pensant n'est pas le centre de tout, admettons au moins temporairement cette conscience² pour nous (puisque c'est en nous que nous la voyons). Mais refusons-la pour les autres (nous n'avons d'ailleurs aucun moyen d'atteindre la leur).

Considérons le comportement des autres comme celui d'animaux ou de machines, situés exclusivement dans un monde¹. Et essayons de construire une théorie pour expliquer ce comportement à l'intérieur de la thèse behavioriste. Supposons que nous y parvenions, la thèse behavioriste serait donc valide pour le comportement des autres. Maintenant, prenons cette théorie (avec ses concepts, ses lois, ses prédictions et les manipulations qu'elle permet) et appliquons-là à nous-mêmes, en demandant aux autres de la « vérifier » dans notre propre cas. Si la théorie réussit à prédire et à contrôler mes comportements, le but du behaviorisme a été atteint.

Et ma conscience ? Est-elle illusoire ou non nécessaire à l'explication des comportements ? Je puis crier que je suis plus que ce que dit de moi la théorie, qu'il y a en moi quelque chose d'essentiel, de central, de transcendant qui a été oublié ; et j'aurai peut-être raison. Mais si la théorie peut prédire et contrôler la présence ou l'absence de ce « cri du coeur », au moins en tant que cri physique, je ne puis que conclure que le behaviorisme a réussi dans sa tâche, même s'il reste réellement quelque chose d'essentiel en nous (la conscience²) et qui lui échappe.³⁷ Car ce qui intéresse la théorie, ce n'est pas ce quelque chose, s'il existe, mais mon comportement.

4.2 Il existe plusieurs critiques systématiques du behaviorisme. La plus récente, et l'une des plus influentes, est celle que Chomsky (1957, 1959, 1965, 1975) a faite. Chomsky prétend apporter une démonstration formelle³⁸ de l'insuffisance du behaviorisme. L'argument s'appuie sur sa théorie de la grammaire. D'autres ont tenté des démonstrations du même genre. Nous avons déjà mentionné le postulat méta-terminal¹⁷ de Bever, Fodor et Garret (1968). Martin (1971) base la sienne sur la notion d'équivalence fonctionnelle. Nelson (1969, 1975) suppose que les animaux sont des automates.

Ces arguments reposent sur deux postulats ou prémisses : a- que l'explication d'une classe de phénomènes (*v.g.* la grammaire, l'équivalence fonctionnelle, le comportement animal) exige l'emploi de certains mécanismes, processus ou formalisations (sans ceux-ci les phénomènes demeurent inexplicables) ; b- qu'une théorie behavioriste ne peut employer ces mécanismes, processus

37. Il n'est pas certain que le behaviorisme soit incompatible avec un dualisme interactionniste. Si les « réponses » de l'esprit² en interaction avec l'organisme sont prévisibles en fonction de l'état organique, de la situation, de l'histoire de comportements antérieurs de l'individu, le programme behavioriste pourrait réussir en pratique malgré la validité du dualisme interactif. C'est en quoi consiste l'argument de Hull et de Skinner dans ce que Hempel appelle le dilemme du théoricien. Le succès pratique du programme est impossible par contre si les « réponses » de l'esprit² sont totalement aléatoires (*v.g.* libre arbitre ?), ou si elles sont fonction d'autres événements mentaux² irréguliers, non prévisibles. N'oublions pas le rôle important qu'on assigne à la constance, la régularité, l'influence des expériences passées dans la formation de l'identité de soi². Donc si les actes (ou ordres à l'organisme) de l'esprit² sont prévisibles en fonction de ses actes antérieurs, de la situation, etc., le programme pourrait réussir et serait peut-être empiriquement irréfutable alors même qu'il serait « faux » puisque l'esprit² serait une cause des comportements. Mais ce type de « fausseté » ne dérange nullement certains behavioristes, puisqu'on pourrait toujours prédire et contrôler les comportements au moyen d'une théorie intégrative.

38. Un grand nombre des articles où Chomsky expose formellement son argument sont publiés dans LUCE, BUSH et GALANTER (1963, 1965).

ou formalisations. D'où on ne peut que conclure à l'insuffisance formelle du behaviorisme.

Chomsky distingue entre plusieurs langages formels. Ce sont, en ordre croissant de puissance formelle, les grammaires régulières, les grammaires « context-free » et les grammaires « context-sensitive ». Les grammaires régulières, les moins puissantes, correspondent à la structure formelle des automates à états finis (« finite-state automata »). Chomsky prétend démontrer que cette grammaire régulière, comme la « context-free » qui est encore plus puissante, ne peut expliquer la grammaire de l'anglais. Ceci constitue la base de son premier postulat. Le deuxième postulat consiste dans l'affirmation que les modèles behavioristes sont insuffisants pour expliquer le comportement d'automates à états finis.

Malheureusement pour Chomsky, la validité du premier postulat est contestable et contestée. D'abord, il faut rappeler que la théorie chomskyenne a des rivales, qui prétendent à tort ou à raison fournir une explication plus adéquate du langage, et qu'elle rencontre des difficultés empiriques. À cause de celles-ci, Chomsky (1975) semble maintenant avoir établi une troisième version de sa théorie, et a abandonné celle qu'on qualifie de « standard » et qu'il a formulée en 1965. Ensuite et surtout, Daly (1972) et Reich (1969) montrent qu'une grammaire basée sur un automate à état fini pourrait fournir une explication adéquate de la grammaire anglaise.

De plus, Suppes (1969a, 1969b) a montré que sa théorie S-R fournit un modèle isomorphe d'un automate fini. Nelson (1975) et Kieras (1976) acceptent cette démonstration, mais affirment que la théorie S-R de Suppes n'est isomorphe qu'à certaines classes d'automates. Kieras (1976), toutefois, reconnaît la possibilité que d'autres théories S-R pourraient correspondre à n'importe quelle classe d'automates à état fini. Ce point est important parce que la théorie de Suppes (1969a)³⁹ repose sur la formalisation mathématique qu'Estes a faite de la théorie de Guthrie. Or cette théorie est la plus simple, la plus élémentaire de toutes les théories behavioristes de l'apprentissage. Comme le fait remarquer Nelson (1975), dans cette théorie un stimulus n'est conditionnable qu'à une seule

39. Pour d'autres textes de Suppes sur sa conception du behaviorisme, les fondements de la psychologie, la nature des processus cognitifs et l'apprentissage des mathématiques, voir SUPPES (1969c) et (1975).

réponse qui est externe. Dans toutes les autres théories S-R, un stimulus peut être conditionné à plusieurs réponses simultanément et une réponse à plusieurs stimuli. Hull développe cette idée dans sa notion de famille hiérarchique d'habitudes. Cette famille est l'un des principaux concepts théoriques employés par Berlyne (1965 ; Berlyne et Piaget, 1960) pour formuler une traduction hullienne de la théorie de Piaget. On peut donc conclure que, dans un sens, le modèle de Suppes est le moins puissant de tous les modèles S-R, quoiqu'il soit le seul à avoir été aussi fortement formalisé dans un langage mathématique.

La réaction de Chomsky (1975, p. 158 et 247, note 13) consiste à dire que Suppes n'a rien compris. Et pour montrer la non-pertinence de la démonstration de Suppes, il renvoie le lecteur à Pylyshyn (1973). Dans cet article, l'auteur affirme que le but de l'approche mentaliste chomskyenne est épistémologique. Ce qui intéresse le théoricien n'est pas la performance, mais la compétence. Le fait que les prédictions d'une théorie concordent avec le comportement des sujets ne signifie pas que cette théorie donne une image adéquate de la compétence des sujets. Nous n'analyserons pas ici la distinction performance-compétence, et son extraordinaire ambiguïté. Mais notons que le but de l'approche behavioriste n'est pas d'expliquer ou de décrire une quelconque compétence mentale, qu'elle existe ou non, mais d'expliquer, prédire et manipuler les comportements. Ce n'est pas Suppes qui est non pertinent quand il montre que son modèle peut apporter une explication du comportement, mais Chomsky quand il se réfugie derrière la notion de compétence pour échapper à l'argument de Suppes. Car c'est bien Chomsky⁴⁰ qui a dit que les théories behavioristes ne pouvaient fournir une explication adéquate du comportement. Son retrait derrière la notion de compétence montre tout simplement que sa critique du behaviorisme, sur ce point en tout cas, est inadéquate. Chomsky (1975), en mentaliste rationaliste typique, considère les comportements comme peu importants. L'homme qu'il décrit est enfermé dans son esprit. Le langage est une de ses plus belles facultés, mais sa valeur semble purement intrinsèque. Qu'il s'en serve ou non pour communiquer, et comment il le fait, cela n'a pas tellement d'importance. L'esprit semble tou-

40. Il y aurait long à dire sur l'opposition de Chomsky au behaviorisme. Elle tient aussi à sa conception de la science, de la psychologie et à son activisme social et politique.

jours condamné à rester « hors monde », à n'agir qu'à l'intérieur de lui-même.

Mais revenons aux autres critiques formelles du behaviorisme. Martin (1971) affirme que celui-ci ne peut développer la notion d'équivalence fonctionnelle. Il en propose donc le rejet au profit du langage théorique TOTE développé par Miller, Galanter et Pribam (1960). Indiquons seulement que Millenson (1967) donne une traduction S-R du concept de TOTE et que Suppes (1969b), deux ans avant Martin (1971), a montré que son modèle constitue un équivalent du TOTE.

La première critique de Nelson (1969) est réfutée par Suppes (1969a). La deuxième critique (1975) semble être réfutée par Kieras (1976). Les démonstrations formelles d'insuffisance du behaviorisme semblent donc fausses. Et ce n'est pas surprenant, car la validité d'un syllogisme repose aussi sur la validité empirique de ses prémisses. Et dans ces démonstrations, les prémisses paraissent empiriquement invalides.

4.3 Jusqu'ici, on n'a donc pas réussi à démontrer l'incohérence du behaviorisme. Et chaque fois qu'on a tenté de le faire, l'argument repose sur des préjugés dont la validité est non démontrée, préjugés qui impliquent l'acceptation *a priori* d'une théorie rivale. C'est toujours le même argument : le behaviorisme est faux parce qu'il ne correspond pas à ma théorie des phénomènes.

5. Conclusion

Cet article a tenté d'éclaircir la nature du behaviorisme. En tentant de corriger les images erronées qu'on s'en fait, il s'est indûment allongé. Pourtant en le relisant, je m'aperçois que j'ai oublié bien des choses, que certains arguments ne sont pas suffisamment développés, que la réaction à certaines critiques est parfois, au moins dans son ton, trop cinglante. Je crains aussi qu'il montre plus ce que n'est pas le behaviorisme que ce qu'il est ; et si c'est le cas, je crains qu'il soit un échec partiel : le lecteur devra alors chercher ailleurs.⁴¹ Pourtant, j'espère avoir réussi à vous faire comprendre

41. Il y a beaucoup d'excellents textes sur le behaviorisme. Je ne puis tous les citer. Mais j'apprécie particulièrement ceux de WATSON (1913) ; PIÉRON (1959) ; BOURNE (1969) ; BROADBENT (1973) ; SPENCE (1948) ; ROZEBOOM (1970) ; TILQUIN (1950). BERLYNE (1968) offre un bref résumé de l'évolution américaine des théories behavioristes, et, dans un article publié en 1975, il donne sa réaction à la contestation actuelle du behaviorisme. TURNER (1967, 1971)

que, si le behaviorisme ne fournit pas une théorie de l'esprit, de la compétence, de l'expérience vécue, etc., ou que même s'il ne correspond pas à votre « géographie de l'imaginaire », il n'est pas pour autant absurde. Son succès ou son échec viendra de son aptitude à expliquer, prédire et manipuler les comportements. Peut-il le faire ? Nous ne le savons pas encore. La réponse sera empirique. Les paris sont ouverts.

Département de Psychologie,
Université du Québec à Montréal.

offre une interprétation positiviste du behaviorisme. Le lecteur philosophe pourra aussi lire avec profit l'excellente revue américaine *BEHAVIORISM* qui est consacrée surtout aux behaviorismes philosophique et skinnérien. Mackenzie (1977) vient de publier une intéressante monographie sur le behaviorisme.

RÉFÉRENCES

- AMABILE, T. HASTORF, A.H. (1976), « Person perception », in B. Seidenberg, A. Snadowsky (Eds), *Social Psychology*, Free Press.
- ANDERSON, J.R., BOWER, G.H. (1973), *Human associative memory*, Winston.
- BAWDEN, H.H. (1918), « The presuppositions of a behaviorist psychology », *Psychological Review*, 25, 171-190.
- BECKNER, M. (1968), *The biological way of thought*, University of California Press.
- BEILIN, H. (1971), « The development of physical concepts », in T. Mischel (Ed), *Cognitive development and Epistemology*, Academic Press.
- BELOFF, L. (1973), *Psychological Sciences*, Crosby Lockwood Staples.
- BEM, D.L. (1972), « Self-perception theory », in L. Berkowitz (Ed), *Advances in experimental social psychology*, Academic Press.
- BERLYNE, D.E., (1965), *Structure and direction in thinking*, Wiley.
- BERLYNE, D.E., (1968), « Behavior theory as a personality theory », in E.F. Borgotta, W.W. Lambert (Eds), *Handbook of personality theory and research*.
- BERLYNE, D.E. (1975), « Behaviorism? Cognitive theory? Humanistic psychology? To Hull with them all? », *Canadian Psychological Review*, 16, 69-80.
- BERLYNE, D.E., PIAGET, J. (1960), *Théorie du comportement et opérations*, Presses Universitaires de France.
- BEVER, T.G., FODOR, L.A. GARRETT, M.A. (1968), « A formal limitation of associationism », in T.R. Dixon (Ed), *Verbal behavior and general behavior theory*, Prentice-Hall.

- BEVERIDGE, W.I.B. (1950) *The art of scientific investigation*, W.W. Norton & Co.
- BIERI, L. et al. (1966), *Clinical and social judgment*, Wiley.
- BLUMENTHAL, A.L. (1977), « Wundt and american psychology », in R.W. Rieber, K. Salzinger (Eds), *The roots of american psychology, Annals of the New-York Academy of Science*, vol. 291, April 18.
- BOURNE, L.E. (1969), « Concept learning and thought : behavior not process », in J.F. Voss (Ed), *Approaches to thought*, C.E. Merrill.
- BRANNON, R. (1976), « Attitudes and the prediction of behavior », in B. Seidenberg, A. Snadowsky (Eds), *Social Psychology*, The Free Press.
- BROADBENT, D.E. (1973), *In defence of empirical psychology*, Methuen.
- BURTT, E.A. (1954), *The metaphysical foundations of modern science*, Anchor Book.
- CAMPBELL, K. (1970), *Body and mind*, Anchor Book.
- CANFIELD, J. (1963), « Teleological explanation in biology, » *British Journal for the Philosophy of Science*, 14, 285-295.
- CARROL, J.S., PAYNE, L.W. (1976), *Cognition and social behavior*, Lawrence Erlbaum Associates.
- CATANIA, A.C. (1971), « Elicitation, reinforcement and stimulus control », in R. Glaser (Ed), *The nature of reinforcement*, Academic Press.
- CHAPMAN, J., CHAPMAN, L.J. (1971), « Studies of psychodiagnostic errors of observation as a contribution toward a non dynamic psychopathology of every day life », in H.E. Adams, W.K. Williams (Eds), *Advances in experimental clinical psychology*, Pergamon.
- CHAPMAN, L.J., CHAPMAN, J. (1971), « Test results are what you think they are », *Psychology Today*, April, 66-68.
- CHAPPELL, V.C. (1962), *The philosophy of mind*, Prentice-Hall.
- CHAPPELL, V.C. (1964), *Ordinary language*, Prentice-Hall.

- CHIHARA, C. FODOR, J. (1965), « Operationalism and ordinary language », *American Philosophical Quarterly*, 2, 281-295.
- CHOMSKY, N. (1957), *Syntactic structures*, Mouton.
- CHOMSKY, N. (1959), Review of Skinner (1957) « Verbal Behavior », *Language*, 35, 26-58.
- CHOMSKY, N. (1965), *Aspects of the theory of syntax*, MIT Press.
- CHOMSKY, N. (1975), *Reflections on language*, Pantheon.
- CORNMAN, J.W. (1971), *Materialism and sensation*, Yale University Press.
- DALY, R. (1972), « On arguments against the empirical adequacy of finitestate grammar », *Philosophy of Science* 39, 461-475.
- DONAGAN, A. (1971), Book review of the « Encyclopedia of Philosophy », *The Philosophical Review*, 79, 83-138.
- DONEY, W. (1967), *Descartes : a collection of critical essays*, Anchor Book.
- DUNNETTE, M.D. (1957), « Use of the sugar pill by industrial psychologist », *American Psychologist*, 12, 223-225.
- ESPER, E.A. (1968), *Mentalism and objectivism in linguistics*, American Elsevier.
- EYSENCK, H.J. (1972), *Psychology is about people*, Allen Lane, The Penguin Press.
- FEIGL, H. (1967), *The « mental » and the « physical »*, *The essay and a postscript*, University of Minnesota Press.
- FISKE, D.W. (1974), « The limits for the conventional science of personality », *Journal of Personality*, 42, 1-10.
- FODOR, J.A. (1968), *Psychological explanation*, Random House.
- FODOR, J.A. (1975), *The language of Mind*, Crowell.
- FRAISSE, P. (1970), « French origin of the psychology of behavior : the contributions of Henri Piéron », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, 16, 111-119.

- FRANK, G. (1974), *Psychiatric diagnosis : a review of research*, Pergamon.
- GIBSON, J.J. (1960), « The concept of stimulus in psychology », *American Psychologist*, 15, 694-703.
- GOSS, A.E. (1961), « Early behaviorism and verbal mediating response », *American Psychologist*, 16, 285-298.
- GRAY, G.W. (1936), « Thinking machine », *Harper's Magazine*, March, no. 1030, p. 416-425.
- GRAY, P.H. (1971), « J.B. Watson, ethologist », *Acte du XIIe congrès international de l'histoire des sciences (1968)*, 12, 31-33.
- GUNDERSON, K. (1971), *Mentality and machine*, Anchor Book.
- HAMLIN, D.W. (1953), « Behaviour », in V.C. Chappel (Ed) (1962), *The Philosophy of Mind*, Prentice-Hall.
- HAMLIN, D.W. (1970), « Conditioning and behaviour », in R. Borger, F. Cioffi (Eds), *Explanation in the behavioural sciences*, Cambridge University Press.
- HANSON, N.R. (1962), « The dematerialization of Matter », *Philosophy of Science*, 29, 27-38.
- HARRELL, W., HARRISON, R. (1938), « The rise and fall of behaviorism », *The Journal of General Psychology*, 18.
- HARVEY, J.H., ICKES, W.J., KIDD, R.F. (1976), *New directions in attributions research*, vol. I, Lawrence Silbaum Assoc..
- HASTORE, A.H., SCHNEIDER, D.J., POLEFKA, J. (1970), *Person perception*, Addison-Wesley.
- HEIDBREder, E. (1933), *Seven psychologies*, Appleton-Century-Crofts.
- HEMPEL, C.G. (1958), « The theoritician's dilemma : a study in the logic of theory construction », in C.G. Hempel, *Aspects of scientific explanation*, The Free-Press, Collier-MacMillan.
- HERGENHAHN, B.R. (1976), *An introduction to theories of learning*, Prentice-Hall.

- JOYNSON, R.B. (1974), *Psychology and common sense*, Routledge and Kegan Paul.
- KANTOR, J.R. (1947), *Problems of physiological psychology*, Principia Press.
- KANTOR, J.R. (1971), *The aims and progress of psychology and other sciences*, Principia Press.
- KELLEY, H.H. (1973), « The process of causal attribution », *American Psychologist*, 28, 107-128.
- KIERAS, D.E. (1976), « Finite automata and S-R models », *Journal of Mathematical Psychology*, 13, 127-147.
- KOCH, S. (1964), « Psychology and emerging conceptions of knowledge as unitary », in T.W. Wann (Ed), *Behaviorism and phenomenology*, University of Chicago Press.
- LANGER, E.T., ABELSON, R.P. (1974), « A patient by any other name : clinician group differences in labelling bias », *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 42, 4-9.
- LANGFORD, G. (1971), *Human Action*, Anchor Books.
- LENY, J.F. (1969), « La psychologie expérimentale et les activités centrales », *Bulletin de Psychologie*, 276, tome XXII, 9-13.
- LITTMAN, R.A. (1971), « Henri Piéron and french psychology : a comment on professor Fraisse's note », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, 7, 261-268.
- LOCKE, E.A. (1966), « The contradiction of epiphenomenalism », *British Journal of Psychology*, 57, 203-204.
- LOCKE, E.A. (1971), « Is « behavior therapy » behavioristic ? », *Psychological Bulletin*, 76, 318-327.
- LOUCH, A.R. (1969), *Explanation and human behavior*, University of California Press.
- LOVEJOY, A.D. (1922), « The paradox of the thinking behaviorist », *Philosophical Review*, 31, 135-147.
- LUCE, R.D., BUSH, R., GALANTER, E. (Eds) (1963), *Handbook of mathematical psychology*, 3 vols., Wiley.
- LUCE, R.D., BUSH, R., GALANTER, E. (Eds), (1965), *Readings in mathematical psychology*, 2 vols., Wiley.

- LYCAN, W.C., PAPPAS, G.S. (1972), « What is eliminative materialism ? », *Australasian Journal of Philosophy*, 50, 149-159.
- LYCAN, W.C., PAPPAS, G.S. (1976), « Quine's materialism » *Philosophia*, 6, 101-130.
- MACKENZIE, B.D. (1977), *Behaviorism and the limits of scientific method*, Routledge & Kegan Paul.
- MACKINTOSH, N.J. (1974), *The psychology of animal learning*, Academic Press.
- MALCOLM, N. (1971), « The myth of cognitive processes and structures », in T. Mischel (Ed), *Cognitive development and epistemology*, Academic Press.
- MARTIN, J.E. (1971), « Theoretical languages in psychology », *Philosophy of Science*, 38, 344-352.
- MILLENSON, J.R. (1967), « An isomorphism between stimulus-response notations and information processing flow-diagram », *The Psychological Record*, 17, 305-319.
- MILLER, G.A., GALANTER, E., PRIBRAM, K.H. (1960), *Plans and the structure of behavior*, Holt.
- MISCHEL, T. (1962), « Psychology and explanation of human behavior », *Philosophy and Phenomenological Research*, 23, 578-594.
- MISCHEL, T. (1969a), « Wundt and the conceptual foundations of psychology », *Philosophy and Phenomenological Research*, 23, 578-594.
- MISCHEL, T. (1969b), « Scientific and philosophical psychology : a historical introduction », in T. Mischel (Ed), *Human action*, Academic Press.
- MISCHEL, W. (1968), *Personality and assessment*, Wiley.
- MITROFF, L.L. (1971), « Solipsism : an essay in psychological philosophy », *Philosophy of Science*, 38, 376-396.
- MITROFF, L.L. (1974), « On doing empirical philosophy of science : a case study in the social psychology of research », *Philosophy of the Social Sciences*, 4, 183-196.

- MOROZ, M. (1972), « The concept of cognition in contemporary psychology », in J.R. Royce, W.W. Rozeboom (Eds), (1972), *The psychology of Knowing*, Gordon & Breach Science Pubs.
- NAGEL, E. (1961), *The structure of science*, Routledge & Kegan Paul.
- NELSON, R.J. (1969), « Behaviorism is false », *The Journal of Philosophy*, 66, 417-452.
- NELSON, R.J. (1975), « Behaviorism, finite automata, and stimulus-response theory », *Theory and Decision*, 6, 249-267.
- NISBETT, R.E., WILSON, T.D. (1977), « Telling more than we can know : verbal reports on mental processes », *Psychological Review*, 84, 230-259.
- PERRY, R.B. (1922), « Des applications philosophiques du « behaviorism » », *Bulletin de la Société française de philosophie*, 42, séance du 26 janvier, 1-28.
- PETERS, R.S. (1951), « Observationalism in psychology », *Mind*, 60, 46-61.
- PETERS, R.S. (1973), « Behaviorism », in P. Wiener (Ed), *Dictionary of the History of Ideas*, vol. I, Charles Scribner's sons.
- PIAGET, J. (1963), « L'explication en psychologie et le parallélisme psychophysique », in P. Fraisse, J. Piaget, (Eds) *Traité de psychologie expérimentale*, vol. I, *Histoire et méthodes*, Presses Universitaires de France.
- PIÉRON, H. (1959), *De l'actinie à l'homme*, vol. I, Presses Universitaires de France.
- PRICE, H.H. (1961), « Some objections to behaviorism », in S. Hook (Ed) (1961), *Dimensions of Mind*, Collier Books.
- PUTNAM, H. (1967), « The nature of mental states », in D.M. Rosenthal (Ed) (1971), *Materialism and the mind-body problem*, Prentice-Hall.
- PUTNAM, H. (1973), « Reductionism and the nature of psychology », *Cognition*, 2, 131-146.

- PYLYSHYN, Z.W. (1973), « The role of competence theories in cognitive psychology », *Journal of Psycholinguistic Research*, 2, 21-50.
- REICH, P.A. (1969), « The finiteness of natural language », *Language*, 45, 831-843.
- RESCORLA, R.A. (1972), « Informational variables in Pavlovian conditioning », in G.H. Bower (Ed) *Psychology of learning and motivation*, vol. 6.
- RESCORLA, R.A., SOLOMON R.L. (1967), « Two-process learning theory : relationship between pavlovian conditioning and instrumental learning », *Psychological Review*, 55, 151-182.
- ROBACK, A.A. (1937), *Behaviorism at twenty-five*, Cambridge, Mass., Sci-Art Publishers.
- ROBACK, A.A. (1964), *An history of american psychology*, 2e éd., Collier Books.
- ROSENHAM, D.L. (1973), « On being sane in insane places, *Science*, 179, 250-258 ; réimprimé dans Scheff (1975).
- ROSENTHAL, D.M. (1971), *Materialism and the mind-body problem*, Prentice-Hall.
- ROSENTHAL, R. (1969), « Unintended effects of the clinician in clinical interaction : a taxonomy and a review of clinician expectancy effects », *Australian Journal of Psychology*, 21, 1-20.
- ROZEBOOM, W.W. (1970), « The art of metascience or, What should a psychological theory be », in J.R. Royce (Ed), *Toward unification in psychology*, University of Toronto Press.
- RYLE, G. (1949), *The Concept of Mind*, Penguin.
- SANTAYANA, G. (1922), « Living without thinking : a criticism of the theory of J.B. Watson », *Forum*, 68, 731-735.
- SCHEFF, T.J. (1975), *Labeling madness*, Prentice-Hall.
- SCHWARTZ, R. (1968), « Review of J. Bruner et al. : *Studies in cognitive growth* », *Journal of Philosophy*, 65, 172-179.

- SEGAL, E.M., LACHMAN, R. (1972), « Complex behavior or higher mental process : is there a paradigm shift ? », *American Psychologist*, 27, 46-55.
- SELLARS, W. (1963), « Empiricism and the philosophy of mind », in H. Feigl, M. Scriven (Eds), *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, vol. I, University of Minnesota Press.
- SEWARD, J.P. (1970), « Conditioning theory », in M.H. Marx (Ed), *Learning : theories*, MacMillan.
- SHAFFER, J.A. (1968), *Philosophy of Mind*, Prentice-Hall.
- SHAVER, K.G. (1975), *An introduction to attribution processes*, Winthrop.
- SHWEDER, R.A. (1975), « How relevant is an individual difference theory of personality », *Journal of Personality*, 43, 455-489.
- SINGER, E.A. (1911), « Mind as an observable object », *Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, 8, 180-186.
- SINGER, E.A. (1929), *Mind as behavior and studies in empirical idealism*, Adams.
- SKINNER, B.F. (1974), *About behaviourism*, Random House.
- SPENSE, K.W. (1948), « The postulates and methods of behaviorism », *Psychological Review*, 55, 67-78.
- SPRAGUE, E. (1961), « The mind-brain problem », in S. Hook (Ed), *Dimensions of Mind*, Collier Books.
- SULLIVAN, J. (1973), « Prolegomena to a textbook », in J. Sullivan (Ed) *Historical conceptions of Psychology*, Springer.
- SUPPES, P. (1969 a), « Stimulus-response theory of automata », *Journal of Mathematical Psychology*, 6, 327-355.
- SUPPES, P. (1969 b), « Stimulus-response theory of automata and tote hierarchies : a reply to Arbib », *Psychological Review*, 76, 511-514.
- SUPPES, P. (1969 c), *Studies in the methodology and foundations of sciences, Selected papers from 1951 to 1969*, D. Reidel.

- SUPPES, P. (1975), « From behaviorism to neobehaviorism », *Theory and Decision*, 6, 269-285.
- SUSSMAN, A.N. (1975), « Mental entities as theoretical entities », *American Philosophical Quarterly*, 12, 277-288.
- TAYLOR, R. (1974), *Metaphysics*, Prentice-Hall.
- TERRACE, H.S. (1973), « Classical conditioning », in J.A. Nevin (Ed.), *The Study of behavior*, Scott-Foresman.
- THORNE, F.C. (1972), « Clinical judgment », in R.H. Woody, J.D. Woody (Eds) *Clinical assessment in counselling and psychotherapy*, Prentice-Hall.
- TILQUIN, A. (1950), *Le Behaviorisme*, Vrin.
- TOLMAN, E.C. (1932), *Purposive behavior in animals and men*, Appleton-Century Crofts.
- TUOMELA, R. (1973), *Theoretical concepts*, Springer-Verlag.
- TURNER, M.B. (1967), *Philosophy and the science of behavior*, Appleton-Century Crofts.
- TURNER, M.B. (1971), *Realism and the explanation of behavior*, Appleton-Century Crofts.
- TVERSKY, A., KAHNEMAN, D. (1974), « Judgment under uncertainty : heuristics and biases », *Science*, 185, 1124-1131.
- VEXLIARD, M.A. (1968), « Discussion générale », in Canestrelli, L., et al., *Le comportement*, Presses Universitaires de France.
- WADE-OFFIR, C. (1975), « Seven quick ways to kid yourself », *Psychology Today*, April, 66-68.
- WARTOFSKY, M.W. (1971), « From praxis to logos », in T. Mischel (Ed), *Cognitive development and epistemology*, Academic Press.
- WATSON, J.B. (1913), « Psychology as the behaviorist view it », *Psychological Review*, 20, 158-177.
- WATSON, J.B. (1914), *Behavior, an introduction to comparative psychology*, Holt.

- WATSON, J.B. (1916), « The place of conditioned reflex in psychology », *Psychological Review*, 23, 89-116.
- WEISSMAN, R.G. (1975), « The compleat associationist : a review of N.J. Mackintosh's *The psychology of animal learning* », *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 24, 383-389.
- WHITE, A.R. (1967), *The philosophy of mind*, Random House.
- WHITE, A.R. (1968), *The philosophy of action*, Oxford University Press.
- WIGGINS, J.S. (1973), *Personality and prediction*, Addison-Wesley.
- WOLMAN, B.B. (1960), *Contemporary theories and systems in psychology*, Harper & Brothers.